This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

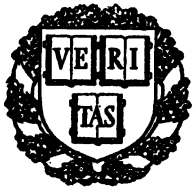
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 1401.10

Harvard College
Library



FROM THE FUND BEQUEATHED BY

Archibald Cary Coolidge

Class of 1887

PROFESSOR OF HISTORY
1908–1928

DIRECTOR OF THE UNIVERSITY LIBRARY
1910–1928

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

RÉVOLUTIONNAIRE

Digitized by Google

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Digitized by Google

I.-A. KHOUDIAKOFF

MÉMOIRES

D'UN

RÉVOLUTIONNAIRE

— MŒURS RUSSES —

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1889

Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by Google

SLaw 1401.10

Digitized by Google

PRÉFACE

DE L'ÉDITION FRANÇAISE

L'ouvrage dont nous donnons aujourd'hui la traduction, a été édité, en 1882. à Genève par les soins d'un comité révolutionnaire russe. Écrits avec une évidente sincérité, ces Mémoires nous ont paru constituer un document des plus précieux pour l'étude du nihilisme; à ce titre, ils méritaient, croyons-nous, d'être mis sous les yeux du public français; du reste, aucune pensée de propagande n'a inspiré notre publication et il ne nous est jamais venu à l'esprit de présenter Khoudiakoff comme un modèle à suivre. Peu d'existences, à vrai dire, ont été plus mal dirigées que ne le fut la sienne. Un idéal élevé mène toujours aux abîmes les téméraires qui le prennent pour guide; cette vérité, vieille comme le monde, que les Grecs avaient allégorisée dans le mythe d'Icare, notre auteur, après bien

Digitized by Google

d'autres, l'expérimenta à ses dépens. La nature avait fait quelque chose pour ce jeune homme; à peine au sortir du gymnase, de remarquables travaux archéologiques avaient attiré sur lui l'attention des érudits, et ses professeurs se plaisaient à lui prophétiser un brillant avenir dans la carrière scientifique. « Passez vos examens, lui disait l'un d'eux : A vingt et un ans, vous serez candidat ; à vingt-deux, magistre, à vingt-trois, docteur; à vingt-quatre, académicien... » Mais, au lieu d'aller aux cours, notre étudiant alla dans le peuple, en sorte qu'à vingt-quatre ans, ce ne fut pas à l'Académie qu'il entra, mais à la forteresse Pierre-et-Paul, antichambre de la Sibérie.

Khoudiakoff, Karakozoff et leurs amis étaient des « simplistes », comme on appelle aujourd'hui les gens qui ne font pas consister la politique dans la duplicité. Il fut un temps où cet état d'esprit se rencontrait assez fréquemment dans le parti républicain français lui-même. Les démocrates d'alors, ennemis des habiletés machiavéliques, se caractérisaient en général par la concordance rigoureuse des convictions et des actes. Dans le milieu contemporain, les rares survivants de cette école font l'effet de véritables fossiles, tant les mœurs publiques ont changé chez nous depuis 1870.

Digitized by Google

Tout le monde sait que les églises triomphantes ne ressemblent en rien aux églises militantes. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la transformation qui a si profondément altéré, dans ces dernières années, la physionomie traditionnelle de la démocratie française. Quand on possède la force matérielle, on peut impunément dédaigner la force morale, que donne la droiture, se moquer des engagements pris, faire, en un mot, tout ce que nous voyons faire aux républicains du jour. Sans doute, des tribuns qui traitent de « vieille guitare » l'amélioration du sort du plus grand nombre, des révolutionnaires qui ont pris pour règle d'être « gais et de bonne composition » auront peine à voir autre chose que des naïfs dans le groupe d'agitateurs dont Khoudiakoff fut l'âme et Karakozoff le bras. Il faut pourtant avoir égard à la différence des situations et ne pas exiger d'un parti d'opposition ce noble détachement des principes qui sied si bien à un parti de gouvernement.

La nouvelle génération a, certes, le droit de vanter sa largeur d'esprit et de l'opposer triomphalement à l'étroitesse intellectuelle des « vieilles barbes ». Toutefois, sans regretter l'ancienne méthode, devenue inutile aujourd'hui, il est permis de trouver qu'elle avait

Digitized by Google

du bon, surtout dans les circonstances où elle fut pratiquée. Sous les diverses réactions qui ont régné sur la France pendant la plus grande partie de ce siècle, il est heureux que le drapeau de la Révolution ait été tenu entre les mains d'hommes aux convictions intraitables, qui savaient, par leur courage et l'honorabilité de leur vie, imposer le respect de leurs doctrines. Croit-on que l'idée républicaine aurait fait la conquête morale du pays, que le préjugé qui fait du mot *république* le synonyme de justice sociale, se serait incrusté dans la conscience des masses, si celles-ci n'avaient vu dans les représentants du principe républicain que des gens « gais et de bonne composition », autrement dit, des jouisseurs et des sceptiques ? Non, sans doute.

Eh bien, ce que les Guinard, les Lagrange, les Barbès et autres furent jadis en France, Khoudiakoff, ses prédécesseurs et ses successeurs le sont aujourd'hui en Russie : les champions sacrifiés d'une cause qui longtemps encore, selon toute apparence, aura besoin de martyrs ; grâce à leur audace, à leur désintéressement, à leurs souffrances se crée la légende indispensable aux partis militants, en attendant l'heure du triomphe.

Reste à savoir si les amis de la Russie doivent

Digitized by Google

lui souhaiter la fin du tzarisme. Sur ce point, les avis peuvent être très partagés. C'est une erreur énorme de croire que les abus cessent parce que les institutions changent. Sous ce rapport, notre histoire est pleine d'enseignements et les révolutionnaires russes ne feraient peut-être pas mal de la méditer : par l'étendue de nos désillusions, ils pourraient juger de la déception qui les attend eux-mêmes le jour, fort problématique d'ailleurs, où ils auront renversé l'autocratie.

Faut-il attribuer la stérilité des révolutions à l'ignorance de leurs auteurs ? Accuser le prétendu état d'imperfection où se trouverait encore la science politique ? Cela ne serait pas sérieux. Parmi les branches du savoir humain, la politique est une des plus anciennement cultivées ; pendant des milliers d'années, de Platon à Herbert Spencer, les penseurs les plus éminents de tous les pays l'ont prise pour objet de leurs recherches. Se peut-il que tous ces grands esprits aient dépensé leurs facultés en pure perte ? Est-il supposable qu'après une si longue élaboration à laquelle les plus hautes intelligences ont apporté leur tribut, la politique en soit encore aux éléments, alors que des sciences bien plus jeunes, la physiologie par exemple, ont déjà atteint un rare degré de perfection ?

Digitized by Google

Non, les études sociologiques ont été poussées assez avant pour ôter toute valeur à cette explication ; théoriquement, la science du gouvernement n'a rien à envier à aucune autre et si, seule entre toutes les manifestations de l'activité humaine, la pratique gouvernementale échappe à la loi du progrès, la cause de ce phénomène doit être cherchée ailleurs que dans l'insuffisance prétendue de nos connaissances politiques. Le malheur est qu'en vertu de la nature même des choses, il existe une opposition radicale, irréconciliable, éternelle entre les intérêts des gouvernés et ceux des gouvernants, de quelque nom que ces derniers s'appellent, de quelque source, — hérédité ou élection, — qu'ils tirent leur pouvoir. Dans le système parlementaire que Khoudiakoff aurait accepté comme pis aller, l'antagonisme signalé ici se double d'une contradiction assez piquante : pour abolir les privilèges, on crée une catégorie de privilégiés ; pour corriger les vices de l'organisme politique et social, on nomme des individus qui, par le fait même de leur nomination, sont appelés à bénéficier de ces vices ; on dit à la tempête : « Sauve-moi du naufrage ! »

Les observations qui précèdent, chacun peut, à tout instant, en vérifier l'exactitude ; ce sont, à proprement parler, des *truisms* qu'un publi-

Digitized by Google

ciste de profession éprouverait quelque honte à formuler ; heureux pourtant Khoudiakoff et ses compagnons s'ils n'avaient pas fermé leurs yeux à l'évidence de ces vérités banales ! Ils auraient compris combien vaine est la poursuite du progrès politique, et que vouer sa vie à un pareil objet, c'est seulement ajouter un nouveau chapitre à l'histoire des forces perdues.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

« Il se porte comme un taureau, » dit-on de quelqu'un pour donner l'idée d'une force et d'une santé extraordinaires ; on suppose que rien au monde ne peut être plus fort et mieux portant qu'un taureau. Et cependant, à Verkhoïansk, les taureaux et les vaches s'affaiblissent tellement en hiver par suite de leur détestable régime, qu'au retour du printemps ils ne peuvent plus se tenir sur leurs jambes et qu'on doit les porter à bras dans les pâturages !... En ce cas, l'expression « Fort comme un bœuf » serait une mauvaise plaisanterie. Telle est, même pour des ani-

Digitized by Google

maux aussi vigoureux, l'importance de l'entretien et des soins.

Tout le monde sait que l'homme est un animal, comme tous les mammifères, avec cette seule différence qu'il est plus délicat que les autres; par conséquent l'éducation exerce sur lui une action encore plus forte, encore plus décisive. Par exemple, lecteur, avez-vous entendu parler d'un Serbe qui, en 1860, vint à pied de Turquie pour étudier à Moscou? Les amis de l'instruction virent en lui un Lomonosoff serbe et le firent entrer dans un gymnase moscovite. Pourtant là, dans l'espace d'une année, on réduisit ce Lomonosoff à se pendre! Il est de notoriété publique qu'au gymnase d'Irkoutsk plusieurs élèves d'une constitution faible ont expiré sous les coups. Avez-vous lu dans les journaux les cas de suicide fréquemment signalés parmi les séminaristes, qui choisissent quelquefois le genre de mort le plus atroce, par

Digitized by Google

exemple, s'enfoncent un clou dans la tête ? Avez-vous vu dans les établissements publics et privés ces foules de pensionnaires au visage pâle et jaune, à l'intelligence émoussée, au système nerveux détraqué depuis l'enfance ? Demandez-leur où ils ont appris à mentir, à tromper, à dire des paroles vides de sens, à considérer l'honneur comme un luxe inutile : ils vous répondront que c'est chez leurs instituteurs, à l'école. Regardez autour de vous : combien de gens pâles, faibles, combien d'idiots, de fous ou de demi-fous, combien de menteurs et de vauriens, les uns riches, les autres pauvres, les uns fonctionnaires publics, les autres simples citoyens, vivent et *agissent* dans la société ! Observez avec attention le gouvernement, ce monstre effroyable qui se meut avec la lenteur et la gaucherie des animaux antédiluviens, écrasant dans sa marche tout le peuple, c'est-à-dire la force essentielle de

Digitized by Google

l'État. Le gouvernement est tout entier composé d'hommes qui ont été *élevés* de façon à être un fardeau, une ruine pour les autres ! Telle est notre éducation classique !...

Une amère destinée est échue en partage à notre génération (je parle de la mienne) : elle a bu jusqu'à la lie la coupe empoisonnée de cette éducation. Et voyez comme nous sommes malheureux par suite de cela ! L'insignifiante part de bien qui se trouve en nous, nous l'avons acquise *par nous-mêmes*, à force de peines et de sacrifices, en dehors ou *en dépit* du système d'éducation gouvernemental, grâce aux antidotes que le hasard seul nous a fournis. Mais toute notre vie est restée brisée, elle a été remplie tout entière par une suite ininterrompue de souffrances physiques et morales. Depuis l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans, j'ai toujours comparé l'existence de notre génération au sort du malheureux qui subit le supplice des ba-

Digitized by Google

guettes. On le bat sans relâche jusqu'à ce qu'il tombe privé de sentiment; alors on l'emporte à l'infirmerie de la prison, on lui donne quelques soins, puis on le ramène sous les coups, et ainsi de suite jusqu'à la mort. De même, les personnalités isolées qui ont voulu faire passer dans la vie leurs convictions, ont été broyées par la vie; des soins dérisoires n'ont servi qu'à prolonger leur supplice, et elles sont mortes sans avoir atteint leur idéal moral, heureuses néanmoins d'avoir, en succombant, montré le but lointain à la postérité.

Lecteur, si tu aimes l'humanité, ne néglige rien pour améliorer l'éducation morale, tâche qu'elle soit un germe *d'honneur et de justice*, qu'elle serve au développement simultané de l'esprit et du corps. C'est seulement après avoir obtenu ce résultat que tu mourras avec la certitude que tes petits-fils seront heureux, que leur vie, au lieu d'être composée de

Digitized by Google

tortures spirituelles et corporelles, sera au contraire une suite de jouissances intellectuelles, morales et physiques.

Pendant mes vingt-cinq années d'existence, les affaires qui m'occupaient m'ont presque toujours empêché de porter mon attention sur moi-même ; parfois aussi je me détestais à un tel point, que j'aurais volontiers anéanti non seulement tout souvenir de moi, mais ma propre personne. Le lecteur comprendra dès lors que j'aie vécu sans penser à écrire un jour ma biographie. Bien plus, j'étais presque toujours vexé quand j'entendais les autres raconter quelque fait de ma vie, ou que je voyais un de mes manuscrits dans des mains étrangères. Tout ce qui m'était personnel me semblait horriblement bête, et je ne manquais jamais de détruire mes manuscrits quand je le pouvais. A la vérité, en 1860, je publiai des contes sous mon nom, mais je fis

Digitized by Google

cela sans réflexion, j'étais alors un gamin de dix-huit ans et il ne me vint pas à la pensée que j'aurais pu faire paraître cet ouvrage sans nom d'auteur. L'idée d'une autobiographie n'a pris naissance dans mon esprit que depuis que je suis exilé ici et que les circonstances m'ont fait plus ou moins connaître.

J'y ai été amené en songeant aux services que pourraient rendre des autobiographies écrites avec sincérité. Il y a toujours plus d'enseignement à retirer de la réalité que de la fiction, et, sous ce rapport, les biographies bien faites sont plus instructives que les romans. Mais les biographes tombent toujours dans un extrême : ou ils rabaissent outre mesure leur héros, ou ils le glorifient démesurément ; enfin, il y a beaucoup de ses actions qu'ils n'expliquent nullement par leurs vraies causes, celles-ci leur restant toujours inconnues. Mieux valent à ce point de vue les autobiographies sincères ; elles

Digitized by Google

révèlent du moins au lecteur la manière de voir d'un individu sur lui-même et sur ses contemporains. Une autobiographie, du reste, ne caractérise pas toujours tout l'homme ; il n'est pas donné à tout le monde de remarquer ses défauts et il est très rare qu'on s'apprécie soi-même avec justesse. Une personnalité dont toute l'attention est concentrée sur son activité spéciale peut facilement perdre de vue tels actes ou traits de sa vie qui sautent aux yeux des autres et restent inaperçus pour l'autobiographe lui-même.

Je vais donc tracer une esquisse générale de ma vie ou, pour mieux dire, de mon enfance, en laissant de côté des détails particuliers qui seraient peut-être une trouvaille pour un romancier ou un artiste, mais qui n'ont pas eu d'influence directe sur ma vie. De même je ne toucherai à l'histoire sociale que dans la mesure où un peintre a besoin d'ombres pour un portrait.

Digitized by Google

C'est seulement dans l'âge le plus tendre, avant d'entrer à l'école, que j'ai bénéficié d'une éducation, peu enviable sans doute, mais non entièrement dénuée de sens commun ; encore suis-je redevable de cet avantage à un hasard : l'influence des *dékabristes* transportés en Sibérie. Ensuite tout mon temps s'est consumé dans une lutte stérile contre les plus cruels obstacles à la réalisation de l'idéal humain. Mon exemple montrera au lecteur combien notre génération a été pitoyablement déformée par l'éducation publique ; combien il nous a été difficile de conserver une goutte de bon sens et d'honneur.

De ce que nous avons acquis
Nous rendrons compte à nos neveux ;
Les morts reposent en paix,
C'est aux vivants d'agir !

10 décembre 1867.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

RÉVOLUTIONNAIRE RUSSE

I

PREMIÈRE ENFANCE

« Vous et moi, nous avons été élevés dans une étuve... »
(Paroles du célèbre littérateur E***.)

Plusieurs assurent que mes ancêtres descendaient d'Adam... Je sais seulement qu'au XVI^e^ siècle ils étaient marchands à Vélikii Oustioug, — et je suppose qu'ils portaient simplement le sobriquet de Khoudiak. Peu après la conquête de la Sibérie par Iermak, ils allèrent s'établir à Tobolsk, où ils firent des affaires assez importantes. Mon bisaïeul eut

Digitized by Google

à Tobolsk une maison de pierre, ce qui alors était fort rare en Sibérie. Il fit construire vis-à-vis de sa maison une église de pierre dédiée à l'archange saint Michel. Le Seigneur rappelle de bonne heure au ciel ceux qu'il aime ; aussi mon bisaïeul fut-il enlevé par une mort prématurée, laissant un fils âgé seulement de deux ans. Les tuteurs de l'enfant dilapidèrent toute la fortune du défunt, et la maison fut attribuée à l'église. Quand mon grand-père, parvenu à l'âge adulte, voulut entrer en possession de son héritage, on lui opposa la prescription décennale, et la maison ne lui fut pas rendue.

Réduit ainsi à une extrême pauvreté, mon grand-père dut, pour gagner sa vie, exercer le métier de vitrier. A quatorze ans, mon père termina ses études au gymnase de Tobolsk, et cela si brillamment qu'on voulut l'envoyer à l'université de Kazan, comme boursier de l'État, chose encore sans précédent alors (1825) à Tobolsk. La famille de mon grand-père avait, en ce temps-là, grand

Digitized by Google

besoin de secours matériels ; c'est pourquoi mon père ne put se résoudre à aller à Kazan ; il entra au service et occupa l'emploi de régent à l'école paroissiale, puis à celle du district. On le fit souvent changer de résidence, il n'est donc pas étonnant que ces pérégrinations à travers les diverses villes du gouvernement de Tobolsk lui aient bientôt fourni l'occasion de connaître les *dékabristes* (1) exilés. Ils lui apprirent le français et développèrent considérablement ses idées. Sous leur influence, il traduisit, après 1830, le livre de M. de Gérando sur l'éducation et envoya son travail au ministre de l'instruction publique. Ouvaroff le fit publier aux frais de l'État et alloua mille roubles assignats (trois cents roubles d'argent) au traducteur.

Un tel succès décida mon père à faire un autre pas décisif : il épousa une jeune fille pauvre, une de ses élèves. Ce mariage n'aurait probablement pas eu lieu sans le secours

(1) Nom donné en Russie aux insurgés du 14/26 décembre 1825.

Digitized by Google

pécuniaire envoyé par le ministre. Et voilà comment, le 1er janvier 1842, à sept heures de relevée, je vins au monde en poussant des cris de désespoir. Après m'avoir donné le jour, ma mère fut très longtemps malade d'un flux de sang, et elle n'eut plus jamais d'enfants (avant moi elle avait eu un fils, mais il était mort dans l'année de sa naissance), en sorte que je restai le fils unique et par suite bien-aimé de mes parents.

A onze mois, je dus quitter Kourgan, ma ville natale, pour aller habiter Ichim, où mon père avait été nommé inspecteur des écoles. C'est à Ichim que se passèrent les dix premières années de mon enfance. Comme ses relations avec les *dékabristes* (Narychkine, Svistounoff, etc.) et le livre de M. de Gérando avaient beaucoup développé l'esprit de mon père, on comprend qu'il n'épargna rien pour mon éducation. Quand j'étais un enfant au berceau, il voulait qu'on m'emmaillotât le moins souvent possible, dans la crainte que cela ne nuisît à ma croissance. Lorsque je

Digitized by Google

commençai à marcher, il m'envoya, l'été, jouer sur le sable, au soleil, et il développa en moi la vigueur corporelle par un labeur physique proportionné à mes jeunes muscles. De la sorte, je grandis assez vite et devins très fort pour mon âge. En même temps, mon père s'appliquait aussi à développer mes facultés intellectuelles. A table, en promenade, il ne cessait de causer avec moi, me posait diverses questions, et répondait de son mieux à celles que je lui adressais. J'étais un enfant plein de moyens, mais d'un caractère ardent et impétueux. Mon père essayait souvent de contenir ma fougue : « Ne te presse pas, Vania, ne te presse pas, me disait-il, les collines escarpées harassent le cheval. »

Sous le rapport moral, mon père fut pour moi un excellent exemple ; c'était un bon mari et un honnête chrétien ; il pourvoyait de ses deniers à l'entretien de plusieurs parents pauvres, remplissait les devoirs de sa charge avec un zèle et une intégrité extraordinaires, n'acceptait ni pots-de-vin, ni cadeaux.

Digitized by Google

Néanmoins ma première éducation laissa beaucoup à désirer; la gymnastique était inconnue à mon père ; il n'avait qu'une teinture insignifiante des sciences historiques et ignorait complètement les sciences naturelles ; de plus, la prière, la fréquentation des églises, les fêtes patronymiques, les cartes occupaient les loisirs que lui laissaient ses fonctions, si bien qu'il ne pouvait exercer sur moi aucune surveillance personnelle. Je passais donc la plus grande partie de mon temps à la cuisine, dans la société des cochers et des cuisinières; je les entendais s'injurier, raconter de sottes histoires sur les voisins ou manifester diverses croyances superstitieuses, et les exemples qu'ils m'offraient étaient peu dignes d'imitation. Une habitude que je faillis prendre dans le commerce des laquais, fut celle du tabac, mais, par bonheur, je tombai, pour mon coup d'essai, sur de la *makhorka* (1) si forte, qu'à partir de ce moment je renonçai

(1) Sorte de tabac de qualité inférieure.

Digitized by Google

pour toujours à fumer. En outre, dans le cours de mon enfance, de nombreux accidents mirent ma vie en danger ; je tombai plusieurs fois à l'eau ; un jour, un cheval que je montais sans selle me jeta à terre et peu s'en fallut que je ne fusse tué sur le coup ; une autre fois, en hiver, un traîneau me passa sur le corps ; heureusement, le cheval ne me piétina point et le traîneau n'était pas très lourd, de sorte que j'en fus quitte pour de légères contusions. Il y eut, du reste, une circonstance où mon étourderie enfantine me coûta cher. C'était en été, je n'avais alors, je crois, que cinq ans ; au retour d'une procession dans la banlieue, mon père, dont le cheval était tout couvert de sueur, ordonna de l'attacher à un poteau pour le laisser reprendre haleine. Ce jour-là, la sonnerie des cloches m'avait très fortement impressionné ; l'idée me vint d'imiter les sonneurs. Je m'approchai vivement du cheval attaché et me mis à sonner en le tirant de toutes mes forces par la queue ! L'animal, naturellement, me détacha une

Digitized by Google

ruade qui m'envoya rouler à quelques pas. La blessure était très dangereuse, et ce ne fut qu'à grand'peine que je me rétablis, après une longue et douloureuse maladie.

Mon père avait son logement dans l'école paroissiale, de sorte qu'en grandissant j'appris insensiblement à lire et à écrire. La bibliothèque des deux écoles se trouvait aussi dans l'immeuble où habitait mon père, mais elle ne contenait aucun livre qui pût être mis utilement entre les mains d'un enfant. Sur un jeune garçon impressionnable les premières lectures exercent toujours une influence très forte. Malheureusement, en 1850, il n'existait pas de bons livres russes à l'usage de l'enfance; Gogol lui-même n'était pas encore connu en Sibérie. Et les premiers livres que je lus furent des ouvrages respirant le chauvinisme le plus exagéré; du reste, celui de tous qui m'intéressa le plus fut l'*Histoire de la guerre de 1812-1814*, de Mikhaïlovsky-Danilevsky, en huit gros volumes. Alors que j'étais encore réduit à épeler, je lus ce livre jusqu'à

Digitized by Google

quatre fois, et mon plus grand plaisir était d'examiner les plans de bataille. Du moins cela me fut utile en ce sens que j'appris ainsi un peu de géographie russe. Mais l'esprit chauvin de l'ouvrage produisit son effet et, quoique, en ce temps-là, je susse à peine former des caractères d'écriture, je me mis à rédiger diverses relations de campagnes imaginaires, auxquelles je joignais des plans de batailles également de mon invention. Dans ces opérations militaires je m'attribuais le commandement en chef, et de mes camarades d'école je faisais des chefs de corps placés sous mes ordres; nous remportions toujours d'éclatantes victoires sur les forces coalisées de toute l'Europe, et nous terminions les guerres en ajoutant de nouvelles provinces à la Russie et en levant des contributions. Dans toutes les batailles, il n'y avait pas un homme tué du côté des Russes, tandis que les ennemis laissaient chaque fois des centaines ou des milliers de cadavres sur le terrain. C'est ainsi que, dès mes premières

Digitized by Google

années, les ouvrages patriotiques me communiquèrent la contagion de leur hâblerie. Si, à cette époque, il m'était tombé sous la main quelque livre avec des gravures se rapportant aux sciences naturelles, mon esprit si tendre, si impressionnable, aurait reçu une direction tout autre, une direction saine, et mon application ne se fût pas tournée en une stérile manie de noircir du papier.

Je passais pour le meilleur élève de l'école d'Ichim, qui tenait alors la première place parmi toutes les écoles de district du gouvernement de Tobolsk. Il n'en faudrait pourtant pas conclure que l'enseignement y fût parfait. Le temps que les maîtres auraient dû consacrer aux leçons, ils le passaient en grande partie à fumer du tabac et à boire de l'eau-de-vie dans l'antichambre. Ils auraient transformé la classe elle-même en cabaret, sans la vigilance de mon père qui ne manquait jamais de visiter deux fois par jour l'établissement dont il était l'inspecteur. Les élèves faisaient le guet à tour de rôle pour avertir

Digitized by Google

les maîtres de son approche. De la sorte, nous n'étudiions qu'en présence de mon père, encore était-ce étudier que s'abrutir sur les manuels d'Oustrialoff, de Kaïdanoff et compagnie? Du moins, arrivés à la fin de leurs études, les élèves savaient un peu lire et écrire; plus tard, quand mon père eut été remplacé par un autre inspecteur, ils quittèrent l'école ne sachant rien de rien, et, dans l'espace de deux ans, le nombre des élèves diminua des deux tiers. Du reste, lorsque je terminai mes études à Ichim, mon père y était encore inspecteur.

Digitized by Google

II

LE GYMNASE

« Ici on tue les enfants aux frais de l'État. »

Au sortir de l'école de district, on me mit au gymnase de Tobolsk, et, immédiatement après, mon père vint aussi se fixer dans cette ville.

La Sibérie occidentale était administrée en ce temps-là par un homme à moitié fou, le gouverneur général Hassfordt. On racontait, par exemple, que, pour amener les peuplades indigènes à l'orthodoxie, il avait envoyé à Pétersbourg un projet consistant dans *l'invention* d'une religion intermédiaire : il ne s'agissait que de donner des noms chrétiens aux fétiches ; puis, quand les idolâtres auraient été familiarisés avec ces dénomina-

Digitized by Google

tions, on les eût convertis à la véritable orthodoxie!... P.-A. Biéloroustzeff, professeur au gymnase de Tobolsk, ayant obtenu un congé, vint se marier à Omsk, et crut devoir, à cette occasion, faire visite au gouverneur général. — « Ah ! vous venez de Tobolsk?... Dites-moi donc, pourquoi la chambre des finances de Tobolsk ne m'envoie pas d'argent?... J'ai grand besoin d'argent : je fais des affaires avec les Kokaniens. Je viens de voyager à travers la steppe. Là, vous savez, le chemin va toujours en zigzag ; tenez, comme cela (et le gouverneur général courait à droite et à gauche dans la salle pour imiter les sinuosités du chemin)... Eh bien, quand j'eus crié : « Va tout droit! » l'équipage fila en droite ligne! Voilà comment il faut faire les routes!... » Hassfordt se considérait comme un gouverneur général savant. Un jour, un officier du régiment de Cosaques d'Omsk lui demanda un congé pour aller étudier à l'université de Pétersbourg. — « Quel besoin avez-vous d'aller à l'université? ré-

Digitized by Google

pliqua Hassfordt. Vous pouvez tout apprendre de moi. » Ces anecdotes suffisent pour faire comprendre que la culture intellectuelle de la Sibérie occidentale avait peu de chose à gagner sous la direction d'un si savant homme.

Quant au gouverneur de Tobolsk, c'était alors un soûlard qu'on rencontrait parfois couché ivre-mort dans la rue; du reste, il fut bientôt remplacé par V.-A. Artzimovitch. Ce dernier était un gouverneur assez supportable, mais son pouvoir était limité par celui du gouverneur général. En outre, Artzimovitch lui-même semblait croire que s'occuper de l'instruction était un soin tout à fait superflu pour un administrateur sérieux. Le directeur ne visitait guère son gymnase que trois ou quatre fois par an, et voici le dialogue qui s'engageait invariablement dans ces circonstances : « Dis donc, as-tu reçu une lettre de ton père?... — Oui. — Et ta mère, ta mère, elle va bien? — Oui. » Le directeur questionnait ainsi tous les enfants dont il connaissait les parents; ensuite il s'en

Digitized by Google

allait sans s'inquiéter si l'on apprenait ou non quelque chose dans son établissement.

Malgré tout cela, le gymnase de Tobolsk était alors un des meilleurs de la Sibérie. Il avait pour inspecteur P. P. Ierchoff, le célèbre auteur du *Petit Cheval bossu* (1). Les tortures dont tous les collèges russes étaient si prodigues dans ce temps-là, Ierchoff les avait bannies de son gymnase; à la vérité, les punitions corporelles et même les verges y étaient en usage, mais assez rarement. Cela ne veut pas dire, du reste, que l'enseignement valût quelque chose dans cette maison. Le premier professeur de mathématiques ne comprenait pas lui-même certaines formules scientifiques. Les leçons d'histoire et de géographie se réduisaient à de sèches nomenclatures. Parmi les sciences naturelles, la physique seule était enseignée tant bien que mal. Le cours de législation n'était fait qu'à deux ou trois

(1) Petit poème qui a joui d'une popularité immense en Russie dans le milieu de ce siècle et qui se réimprime encore aujourd'hui.

Digitized by Google

élèves. Par un étrange caprice, le professeur chargé de cet enseignement n'aimait pas que le nombre de ses auditeurs dépassât le chiffre de deux ou trois, et il renvoyait tout l'excédent à la classe de latin. Celle-ci était faite par un humaniste qui avait peine à traduire les textes les plus faciles. Mais aucun enseignement ne laissait autant à désirer que celui des langues vivantes. Par suite de l'ineptie du professeur, les gymnasistes ne parvenaient pas, en sept ans, à apprendre les déclinaisons allemandes. Cet homme était, en outre, excessivement cancanier. Ne comptant pas sur son éloquence, il avait toujours recours aux punitions. « Je n'avertirai pas, je noterai! disait-il d'un ton menaçant à toute la classe. Deux verres de pain, deux tranches d'eau! » telle était sa laconique sentence quand il privait quelqu'un de dîner. Le professeur de français était un fieffé pochard; souvent il arrivait en classe complètement ivre, et organisait soudain avec ses élèves une farandole à laquelle venaient aussitôt prendre part

Digitized by Google

plusieurs gymnasistes des autres classes. « *En descendant la Volga, notre mère* » chantait-on, à faire trembler les murs du gymnase et à réveiller tous les échos d'alentour. En pareil cas, les professeurs voisins se croisaient les bras et écoutaient le concert improvisé.

Le niveau intellectuel et moral du gymnase était très bas; les élèves se donnaient, tout comme leurs maîtres, des airs d'employés. Les gymnasistes de la septième classe se seraient crus déshonorés s'ils avaient tendu la main à un camarade d'une classe inférieure. Jamais les professeurs n'offraient la main aux élèves; en revanche, il leur arrivait souvent de les battre. De leur côté, les gymnasistes se colletaient volontiers entre eux. Le prêtre qui enseignait la religion se distinguait surtout par sa grossièreté. « Eh bien, qu'est-ce que tu es donc, toi? Tes oreilles sont comme des portes de poêle : ce qui entre par l'une sort par l'autre. Ou-ou-ou! jument que tu es! ventre de paille! » etc. Tel était le commentaire dont cet ecclésiastique

Digitized by Google

accompagnait ordinairement la parole de Dieu.

Pourtant, les gymnasistes résistaient autant qu'ils pouvaient au despotisme de leurs maîtres; mais cette lutte, engendrée par la brutalité de tout le système d'enseignement, refrénait moins l'arbitraire des professeurs qu'elle n'habituait les élèves à toutes sortes de vilenies, depuis l'espionnage jusqu'à la grossièreté la plus populacière. Faire des turpitudes, tromper le surveillant, le professeur, l'inspecteur, passait aux yeux de tout le gymnase pour une chose non seulement excusable, mais glorieuse. On mentait continuellement, à toute minute. Du reste, même parmi les autorités de l'établissement, il y avait des hommes qui se signalaient par leur jactance et leur hâblerie. Le surveillant Breitfus était un si effronté blagueur, qu'il faisait rire de lui, non seulement les gymnasistes, mais même les cuistres. — Ce répugnant Teuton, au nez rongé et à la jambe paralytique racon-

Digitized by Google

tait, par exemple, qu'en Allemagne il avait eu seize duels à la suite d'intrigues galantes avec des princesses allemandes ; qu'en Angleterre, il avait monté des chevaux verts, et que, sur le lac Ladoga, il s'était promené en bateau avec Catherine II.

L'amour-propre était systématiquement développé. Les compliments décochés en plein visage, les notes de chaque heure sur les attestations et dans les journaux du gymnase, les tableaux d'honneur, les certificats d'éloge, les médailles d'argent et d'or, — tout cela semblait calculé pour faire, des élèves, les hommes les plus mesquinement vaniteux...

En outre, plusieurs de nos maîtres se montraient extrêmement rancuniers : le professeur de géographie ne put de longtemps oublier que je lui avais gagné quelques parties aux échecs; le professeur d'allemand m'en voulut pendant dix-huit mois parce qu'un jour, en lançant par hasard une boule de

Digitized by Google

neige par-dessus le mur du gymnase, j'avais failli atteindre sa femme.

Je me trouvais alors dans la disposition d'esprit la plus religieuse ; j'étais très attentif à l'observation des fêtes, des jours de jeûne et des carêmes. A l'exemple de mon père, je m'efforçais d'être « l'œil des aveugles, le pied des boiteux ; comme un jeune aigle, je m'élevais dans le ciel de la vertu ». (Ma mère avait vu, dans mon enfance, une auréole lumineuse au-dessus de ma tête, signe que la grâce de Dieu habitait en moi.) Ma piété se fortifiait par des prières quotidiennes, par la lecture journalière de l'Évangile. Pourtant, malgré mon assiduité à pratiquer les commandements de l'Église, le doute ne laissait pas de me visiter parfois. La trinité d'un seul Dieu en trois personnes et l'immaculée conception de la sainte Vierge éveillaient de temps à autre des pensées ironiques dans mon esprit. Mais ces crises se terminaient toujours par un redoublement de ferveur religieuse ; prosterné

Digitized by Google

sur le pavement de l'église, je priais Dieu d'étouffer en moi les « révoltes de la fausse sagesse » ; peu à peu l'orage se calmait et la tranquillité finissait par rentrer dans mon âme.

Sans doute, rien ne contribua plus que le gymnase à tuer mes forces intellectuelles et physiques. Plus des deux tiers de mes camarades ne purent supporter jusqu'au bout cet enseignement homicide et tournèrent bride avant d'avoir atteint la septième classe. Je considérais comme un devoir sacré de préparer toutes les leçons aussi bien que possible, c'est pourquoi je travaillais avec un zèle extraordinaire ; il suffira de dire que, pendant les cinq ans de mon séjour au gymnase, je fus toujours le premier de ma classe ; durant les trois dernières années, j'obtins presque chaque mois le maximum des points pour *toutes* les matières et mon nom figura constamment au tableau d'honneur. Mais les leçons étaient absurdes au plus haut degré et il fallait beaucoup de travail pour

Digitized by Google

les préparer chaque jour d'une façon satisfaisante ; en outre, je faisais souvent les versions de mes camarades, je composais pour eux un manuel d'algèbre (ce qui me fit donner le surnom de « grand mathématicien » par le blagueur Breitfus, déjà nommé) ; de plus, vu la paresse du professeur de français, j'avais fréquemment à corriger les versions françaises des élèves des classes inférieures. Tout cela m'obligeait à travailler régulièrement dix heures par jour. Et un labeur si soutenu ne fit que me nuire, il détruisit la force et la vivacité de mon esprit !... Si, durant ces années, j'avais été un pêcheur comme Lomonosoff, ou si j'avais couru dans la steppe comme Koltzoff, certainement je serais arrivé à l'âge d'homme avec mille fois plus de vigueur spirituelle et corporelle.

Les professeurs étaient, pour la plupart, des « pauvres d'esprit » ; quelques-uns s'adonnaient au culte de Vénus, d'autres à celui de Bacchus, et plusieurs pratiquaient les deux à

Digitized by Google

la fois ; aucune communauté d'intérêts intellectuels n'existait entre eux, aucune ne les rattachait aux élèves. C'était seulement pendant les vacances que ceux-ci trouvaient le temps de faire quelques lectures, mais alors les uns avaient l'organisme débilité par diverses maladies : éruptions, scrofules, dysenteries, etc., les autres ne savaient où se procurer des livres. Durant toutes mes vacances de gymnasiste, les seuls auteurs russes que j'eus la possibilité de lire furent Roslavleff, Marlinsky et quelques volumes de Pouchkine. Dans ce dernier je rencontrai, du reste, tant de mots étrangers, que plusieurs passages furent pour moi à peu près incompréhensibles. De la sorte, sans que le gymnase et les professeurs y fussent pour rien, j'acquis çà et là quelques connaissances d'un certain intérêt. Quant au gymnase, loin de me développer physiquement, intellectuellement et moralement, il avait fait de moi, lorsque je le quittai, un squelette tant physique qu'intellectuel ; et ce fut pour de

Digitized by Google

pareils succès qu'on me décerna une médaille d'or!

Un événement important se produisit alors dans ma vie : je fus envoyé à l'université de Kazan.

Digitized by Google

III

L'UNIVERSITÉ DE KAZAN

(1858-1859)

L'université *impériale* de Kazan (pourquoi l'appelle-t-on impériale? aucun membre de la famille régnante n'y a jamais fait de cours et elle est subventionnée par le ministère de l'instruction publique), comme toutes les *universités* de notre temps, avait une *organisation policière*. Elle était remplie de soldats, de sous-inspecteurs, d'inspecteurs. Les examens d'admission constituaient une sorte de douane ou de quarantaine établie à l'entrée d'un lieu aussi sacré que l'auguste université. Aucune attestation délivrée par le gymnase ne vous affranchissait de ces exa-

Digitized by Google

mens et ils étaient assez difficiles pour tous les débutants, surtout pour ceux qui arrivaient d'une province lointaine ; les jeunes gens de la ville ou des environs pouvaient plus aisément s'accommoder aux caprices et aux étrangetés de certains professeurs.

Désirant me concilier autant que possible la bienveillance de mes chefs futurs, ma mère m'avait procuré une lettre de recommandation pour F.-F. Vésélago, qui fut plus tard célèbre comme censeur, mais qui alors était adjoint au curateur de l'arrondissement scolaire de Kazan. « Vous avez achevé vos humanités ?... me demanda Vésélago. — Oui, et j'ai obtenu la médaille d'or. — Ah ! ah ! eh bien, vous ferez votre chemin ! » observa-t-il. Et, après une audience si prolongée, je n'allai, pour ainsi dire, plus jamais chez lui. Néanmoins, à l'occasion, Vésélago dit un mot pour moi aux examinateurs.

J'avais d'abord manifesté l'intention d'entrer à la faculté des sciences, où m'attirait surtout mon goût pour la physique et

Digitized by Google

l'astronomie (quant à la botanique et à la zoologie, je n'en avais encore aucune idée à cette époque); c'était la bonne voie, celle que le sens commun m'indiquait ; malheureusement, des circonstances accidentelles m'en détournèrent encore une fois.

Les examens d'admission étaient fort étranges. Le professeur d'histoire universelle V***, si bafoué par Dobroliouboff, exigeait de ceux qu'il interrogeait la connaissance approfondie de la chronologie la plus minutieuse; par exemple, il fallait savoir en quelle année chacun des empereurs romains était monté sur le trône, etc. Au gymnase on nous avait bourré la tête de tous ces détails; aussi, en réponse à la question de l'examinateur, j'exposai tout le système des apanages depuis les origines, sans me tromper sur aucune date ; je donnai ensuite la chronologie des rois de France, etc. V*** fut enchanté et m'engagea vivement à suivre les cours de la faculté philologique. Je demandai conseil aux anciens étudiants. «Allons donc,

Digitized by Google

est-ce qu'il faut écouter V***? c'est un idiot !» me répondirent-ils. Je ne crus donc pas devoir prendre en considération les conseils de V***.

Mais, quelques jours après, à l'examen de langue russe, le professeur Varentzoff (le même qui publia plus tard les chansons de Samara) eut aussi l'amabilité de me dire, peut-être parce que je lui avais été recommandé par Vésélago : « Nous voudrions vous voir entrer dans notre faculté. » Je n'avais alors aucune expérience et, naturellement, je pris pour argent comptant cette phrase de simple politesse ; mais, quand je questionnai les étudiants sur Varentzoff, ils me parlèrent de lui comme d'un homme intelligent. A cette circonstance s'en joignit une autre. A l'examen de trigonométrie, on me demanda la tangente d'un arc. Je connaissais très bien cette formule et je l'écrivis aussitôt sur le tableau. Le professeur de mathématiques pures, Popoff, un lent et flegmatique vieillard, s'approcha lentement du tableau, lut lentement la formule en ayant

Digitized by Google

l'air de méditer sur chaque lettre, puis finit par me dire lentement, mais du ton le plus convaincu : « Il n'y a pas de formule pareille dans toutes les mathématiques ; » et ce fut à grand'peine qu'il consentit à me donner la boule dont j'avais besoin pour entrer à la faculté des sciences. Je fus tout déconcerté ; je croyais si bien me rappeler cette formule, elle nous avait été si souvent enseignée au gymnase, les manuels la donnaient, me semblait-il, sous ce même aspect... En rentrant chez moi, je n'eus rien de plus pressé que d'ouvrir mon traité de trigonométrie, et qu'y vis-je? La sacrosainte formule s'étalait là dans toute sa beauté; et comme elle était lisiblement imprimée!... « Ainsi voilà ce que sont les sciences exactes! pensai-je; un savant approuvé par le ministère fait imprimer une table de multiplication, et un autre savant, non moins approuvé par le ministère, déclare qu'il ne peut même pas y avoir de table pareille. » Cette circonstance, s'ajoutant aux précédentes, décida de mon entrée

Digitized by Google

à la faculté d'histoire et de philologie.

Avant même que les leçons eussent commencé, j'avais subi l'influence qui s'exerçait alors sur tous les étudiants de Kazan. En ce temps-là, les idées athéistiques et républicaines étaient déjà fort en vogue parmi la jeunesse universitaire ; mais celle-ci n'avait pas encore renoncé aux orgies de l'époque précédente ; du reste, je ne pris jamais part à ces bamboches. On copiait avec une ardeur infatigable les brochures de Hertzen et, en général, les publications défendues ; on se passait les uns aux autres ces manuscrits qui, à force de circuler de mains en mains, finissaient par être tout déchirés ; aussi les étudiants soucieux de la conservation de leurs cahiers me les donnaient à garder, parce que je vivais assez retiré. De la sorte, je devins moi-même très vite athée et, en politique, partisan du régime constitutionnel. Malgré mon ancienne dévotion, je me détachai, sans grand effort, des croyances religieuses. A la vérité, lorsque le doute me tourmenta sérieusement, je priai

Digitized by Google

avec ferveur Dieu et la sainte Vierge dont les images étaient accrochées dans ma chambre ; je leur demandai de faire un miracle pour raffermir ma foi chancelante ; mais je ne fus pas exaucé... Alors je recourus à un autre moyen pour provoquer le miracle, j'essayai du blasphème et, m'adressant à un icone noirci par la fumée, je me mis à lui chanter :

Petit dieu, petit dieu,
Mon petit dieu !
Pourquoi donc, petit dieu,
Es-tu si noir ?

Mais, le miracle ne se produisant toujours pas, je me lassai de l'attendre et cessai depuis lors d'aller à l'église.

Sur ces entrefaites eut lieu la réouverture des cours ; par malheur, en ce temps-là, Chtchapoff n'était pas encore connu comme écrivain et ne professait pas à l'université. S'il m'avait été donné d'entendre ses leçons dès ma sortie du gymnase, je serais peut-être entré dans la bonne voie cinq ans plus tôt.

Digitized by Google

On sait que l'enseignement des sciences historiques n'est utile que quand le professeur a certaines vues politiques, quand l'étude du passé offre le même intérêt que celle du présent. Au contraire, l'histoire est morte si ceux qui s'en occupent sont des employés ou des philologues pédantesques. L'histoire universelle était exposée à cette époque (1858 59) de la façon la plus incolore ; à la vérité, V*** avait la prétention d'être un second Ranke, mais il ne ressemblait qu'en apparence à l'historien allemand ; ses leçons étaient si inintelligemment composées, si décousues, que parfois on avait même de la peine à les comprendre. Au début, comme tous les novices, j'étais assidu à tous les cours ; pendant que le professeur parlait, je prenais des notes au courant de la plume et, rentré chez moi, je les mettais au net. J'avais résolu de consacrer les jours fériés à l'étude du français. Toutefois je renonçai bientôt à ce système dont je reconnus l'inutilité. Non seulement le cours d'histoire, mais tous les

Digitized by Google

autres, en général, étaient mal faits à la faculté des lettres; des sciences aussi importantes que la philosophie, la logique et la psychologie étaient enseignées par un prêtre qui rabâchait sur ces matières les sornettes pseudo-scientifiques du moyen âge; le professeur de littérature latine, un Allemand, se piquait de parler aux yeux : il courait dans la salle en agitant ses bras pour expliquer l'histoire romaine et notamment la défense du pont Sublicius par Horatius Coclès; le professeur de littérature grecque était un Russe qui buvait comme un trou et faisait une guerre implacable aux Allemands. Si quelqu'un savait réellement son affaire et s'en occupait avec amour, c'était le célèbre slaviste V.-T. Grigorovitch. Homme très instruit, recherchant jusqu'aux moindres détails des antiquités et des idiomes slaves, il savait en même temps éviter dans ses cours les minuties et il n'était jamais ennuyeux, mais, vu l'insuffisance de ses conceptions politiques, il ne pouvait pas être entraînant. Le plus

Digitized by Google

disert, le plus captivant de tous les professeurs était Varentzoff. A vrai dire, c'était moins un savant qu'un amateur, un dilettante ; il venait seulement de s'adonner aux études slaves, guidé par les indications de Grigorovitch ; aussi ne fallait-il chercher dans son enseignement aucune vue personnelle ; ses leçons même étaient faites à bâtons rompus. Mais il lisait divers documents curieux sur la langue et la littérature russes d'autrefois, il les accompagnait, çà et là, de quelque remarque éloquente, et cela suffisait pour intéresser tous ses auditeurs, moi compris. En outre, Varentzoff, comme Grigorovitch, aimait à prêter aux étudiants des livres se rapportant à l'objet qu'il traitait dans ses cours. Il y avait à cet égard une grande différence entre les professeurs de Kazan et ceux de Moscou : on avait énormément de peine à obtenir de ces derniers la communication d'un livre.

Les mythes et les contes populaires m'intéressèrent on ne peut plus par leur étran-

Digitized by Google

geté. Après en avoir lu un grand nombre, j'y remarquai un air de famille, une sorte de structure commune. « D'où ont-ils été pris ? » voilà la question qui, comme un clou, s'enfonça dans ma tête. Je me jetai avidement sur toutes les sources que je pus rencontrer à Kazan, mais j'eus beau les consulter les unes après les autres, je n'y trouvai pas de réponse. En même temps, je lisais tous les manuscrits de l'université de Kazan, je me mis à noter moi-même diverses traditions populaires et, à la fin, je résolus d'aller chercher la science à Moscou. Mais, à mesure que toutes mes pensées se concentraient sur un seul objet, mon attention se relâchait à l'égard des autres. Les étudiants n'ayant avec les professeurs que des relations d'inférieurs à supérieurs, il ne pouvait guère y avoir de rapprochement entre ceux-ci et ceux-là. N'allaient chez les professeurs que les étudiants qui désiraient s'insinuer dans leurs bonnes grâces et obtenir des boules blanches aux examens. Aussi mes camarades de cours, auxquels je me

Digitized by Google

mêlais peu, me considéraient d'un œil soupçonneux et, me prenant pour un « lécheur », ne négligeaient pas les occasions de me nuire. Ainsi, par exemple, toute la faculté riait sous cape de V***; mais, un jour que je ne pus m'empêcher d'en faire autant, mes camarades s'écartèrent exprès pour que V*** le remarquât, et, en s'apercevant que je riais, il entra dans une colère indescriptible...

J'ai déjà parlé du courant intellectuel qui, à cette époque (1858-1859), entraînait les étudiants. Le progrès des idées fut puissamment servi par cette circonstance qu'à Kazan, où les étudiants étaient peu nombreux, ils se connaissaient presque tous; l'esprit de camaraderie était beaucoup plus fort dans cette université que dans celle de Moscou, car une capitale offre aux jeunes gens des distractions variées qui les attirent bon gré, malgré. Le mouvement intellectuel eut pour résultat une série de conflits entre les étudiants et la police universitaire qui prétendait les traiter comme des enfants de troupe. Les étudiants

Digitized by Google

organisèrent alors pour leur usage une caisse, une bibliothèque et une salle de lecture qu'ils abonnèrent à plusieurs journaux et revues. Cette salle de lecture contribua de la façon la plus heureuse au développement commun. Les étudiants qui, par hasard, avaient manqué l'heure d'un cours, ceux à qui la maladie ou la paresse d'un professeur faisait des loisirs, pouvaient passer là leur temps d'une façon profitable. Ils lisaient, engageaient des discussions entre eux, échangeaient des renseignements et des idées. Inutile d'ajouter que la salle de lecture, où on ne voyait jamais d'eau-de-vie, était un excellent moyen de détourner les étudiants des estaminets et des maisons publiques, comme aussi de fortifier chez eux l'esprit de corps. C'était là qu'on se réunissait pour délibérer sur les affaires concernant la bibliothèque et la caisse.

Il arrivait souvent que, par animosité personnelle contre un étudiant, quelque membre de la police universitaire le dénonçait fausse-

Digitized by Google

ment à l'autorité, qui s'empressait d'exclure le malheureux. Celui-ci en appelait aussitôt à ses camarades dans la salle de lecture; l'assemblée examinait l'affaire, mettait l'autorité en demeure de s'expliquer sur le fait, et, si les explications fournies n'étaient pas jugées satisfaisantes, exigeait la réintégration de l'exclu. A moins que l'autorité n'eût reçu du ministre des instructions rigoureuses, force lui était de s'exécuter. On voyait aussi se produire alors, parmi les étudiants, des poètes civiques, qui, avec un grand talent, soulevaient diverses questions relatives à l'université. Un jour, au milieu des journaux de la salle de lecture, apparut une pièce de vers : c'était une satire aussi piquante que juste du professeur V***. Quoiqu'il ne fût pas une seule fois nommé dans cette *Apologie*, chacun comprit immédiatement de qui il s'agissait. Le même jour, presque tous les étudiants apprirent par cœur cette poésie, et V*** lui-même en eut connaissance. Alors il se rendit à la salle de lecture et invita les

Digitized by Google

étudiants à venir tous à son cours le surlendemain.

Au jour dit, V*** termina sa leçon en déclarant qu'il connaissait la pièce de vers faite sur lui; que, si elle exprimait la pensée commune des étudiants, il quitterait l'université; si, au contraire, ce n'était que l'expression d'une opinion individuelle, il priait les étudiants de lui envoyer dans les quarante-huit heures une députation pour l'inviter à continuer ses leçons : passé ce délai, si la députation ne s'était pas présentée chez lui, il donnerait sans plus tarder sa démission. Cette noble conduite, qui trouva plus tard si peu d'imitateurs, ramena à V*** les sympathies de plusieurs étudiants; d'ailleurs, il y avait ceci à considérer que, s'il se retirait, la chaire d'histoire universelle resterait vacante pendant deux ans. En conséquence, Chilovsky, qui jouissait alors d'une grande influence sur ses camarades, se prononça en faveur de V***. Après lui, j'opinai dans le même sens, mais la minorité seulement se

Digitized by Google

rangea à notre avis, et V*** dut quitter l'université. Ce fut presque le seul cas où j'assistai à une réunion d'étudiants; en général, je les évitais. Cela tenait d'une part à mon défaut de sociabilité, et d'autre part surtout à l'extrême faiblesse de mes nerfs, qui me rendait le moindre bruit insupportable.

Le moment des examens de passage approchait; la faiblesse de mes nerfs et mon application trop soutenue m'occasionnèrent une maladie d'yeux qui m'obligea à suspendre mes examens et à rester quinze jours dans une chambre obscure. Revenu à la santé, j'allai passer le temps de la canicule à Tobolsk, chez mon père.

Digitized by Google

IV

L'UNIVERSITÉ DE MOSCOU

(1859-1860)

De retour à la maison, je décidai mon père à m'envoyer à Moscou, où j'espérais trouver un peu plus de science. A Kazan, V. Grigorovitch me donna une lettre de recommandation pour F.-M. Bouslaïeff, un des meilleurs professeurs de la faculté des lettres de Moscou.

A cette époque, les facultés philologique et juridique de l'université de Moscou ressemblaient à un tribunal intellectuel de police, qui n'aurait eu pour but que de former d'excellents mouchards (je ne dis pas cela pour la faculté des sciences, ni pour celle de médecine, où en-

Digitized by Google

seignaient des maîtres comme, par exemple, Bogdanoff et Zakharine, qui auraient fait honneur à n'importe quelle faculté européenne). Presque tous les cours étaient faits au point de vue conservateur. Le professeur d'allemand, Hering, au lieu d'exposer la grammaire allemande, imitait (assez drôlement, du reste) le jargon des Juifs d'Allemagne; pendant la leçon censément consacrée à la littérature allemande, il se bornait à raconter des anecdotes dans le genre de celle-ci : « Il y avait à Moscou un ladre qui ne portait jamais de linge et qui prenait toujours du tabac dans la tabatière d'autrui; ensuite, il faisait sécher ses mouchoirs de poche, les râclait, et, de la sorte, se procurait du tabac. » Le professeur de grec, Piékhovsky, commençait ses leçons d'ouverture par ces mots : « Messieurs! je vous prie de travailler sérieusement; sinon, je vous donnerai des 1 à l'examen! » Le professeur émérite Menchtchikoff, chargé du même enseignement, passait sa vie à composer des vers *grecs* en

Digitized by Google

l'honneur du couronnement et des autres fêtes impériales. N. S. Tikhonravoff était plus capable que les autres, mais, parfois, il ne faisait pas plus de deux ou trois leçons durant un semestre. Solovieff professait avec un talent remarquable, mais il traitait son sujet au point de vue bureaucratique et centralisateur ; de plus, personnellement, il était tout à fait inabordable. En général, d'ailleurs, les étudiants avaient difficilement accès auprès des professeurs; mais, chose pire encore, plusieurs de ceux-ci, notamment Léontieff (le fameux « jumeau » qui publiait alors le *Messager russe* avec Katkoff, et qui, plus tard, fut encore son collaborateur à la *Gazette de Moscou*), ne recevaient chez eux que les étudiants qui venaient leur faire des rapports sur leurs camarades, ou même sur les autres professeurs. Ces personnages influents mettaient tout en œuvre pour caser leurs mouchards dans les chaires du haut enseignement. Inutile de dire que la police universitaire s'efforçait de propager l'espion-

Digitized by Google

nage. Cependant, le mouvement intellectuel du dehors n'avait pas la même action sur les étudiants de Moscou que sur ceux de Kazan ; ils ne possédaient encore ni caisse, ni salle de lecture, et leur développement civique était peu avancé.

Comme j'étais arrivé à Moscou, ayant déjà un but spécial et bien arrêté, je ne souffris pas énormément de cet état de choses. Je m'affermis seulement dans ma résolution d'acquérir la science par mes propres forces. Déjà, à Kazan, j'avais pensé à me monter une bibliothèque, et, en m'imposant beaucoup de privations, j'économisais pour acheter des livres; à Moscou, je redoublai d'efforts en ce sens. Mais je perdis un grand nombre de livres par le fait de mes camarades, qui me priaient de les leur prêter, et les emportaient ensuite dans diverses villes ou les vendaient à des bouquinistes ; si bien que la plupart, une fois sortis de chez moi, n'y rentraient plus.

Peu après l'ouverture des cours survint une histoire qui faillit me fermer les portes

Digitized by Google

de l'université. La faute en fut au professeur de latin, P. M. Léontieff, petit homme contrefait, qui avait des yeux pleins de méchanceté et de gros doigts rouges, dont le mouvement l'aidait à expectorer ses phrases. Autrefois, quand Léontieff publiait les *Propylées*, il passait pour un bon professeur ; mais, à l'époque où je l'ai connu, sa collaboration au *Messager russe* lui faisait complètement négliger ses leçons. Il arrivait régulièrement en retard d'une demi-heure et retenait toujours les étudiants une demi-heure en plus, ce qui les obligeait à manquer la leçon du professeur suivant. Un tel sans-gêne à l'égard des auditeurs choquait vivement ceux qui, comme moi et plusieurs autres, venaient de l'université de Kazan. Aussi engagions-nous fréquemment nos camarades à quitter la salle tous ensemble le jour où Léontieff se permettrait encore d'arriver en retard seulement d'un quart d'heure. Mais, chaque fois que cette démonstration était entreprise, il y avait toujours un ou

Digitized by Google

deux étudiants qui restaient, — des novices tout récemment sortis du gymnase, ou des « fils de leur maman » désireux de plaire au professeur en vue des examens futurs. Léontieff se contentait parfaitement de ces deux auditeurs et n'avait pas même l'air de remarquer l'absence des autres. En dehors de cela, absorbé par son travail pour le *Messager russe*, il venait faire son cours sans préparation préalable et commettait souvent d'impardonnables *lapsus*. Pour comble, il donnait un caractère tout à fait scolaire à son enseignement; au milieu de la leçon, il adressait à ses auditeurs des questions auxquelles il était très facile de répondre, pour peu qu'on eût eu seulement sous les yeux la grammaire de Zumpft; mais, d'ordinaire, les seuls qui répondissent étaient les deux ou trois novices dont j'ai parlé tout à l'heure. Il leur arrivait parfois de rester court; alors Léontieff gourmandait tout l'auditoire : « Messieurs! pour cela, dans la seconde classe du gymnase, un élève est mis à genoux. Messieurs! votre ac-

Digitized by Google

tivité est égale à zéro. Voyez les gamins qui se battent dans la rue à coups de boules de neige : ils font plus de besogne que vous... Les portes que voici travaillent plus que vous... Vous êtes, vous, absolument comme les murs. » A la fin, les étudiants perdirent patience, et firent savoir indirectement à Léontieff par un de ses adjudants, que si, à la prochaine leçon, il ne faisait pas d'excuses à ses auditeurs, ceux-ci se verraient dans l'impossibilité d'assister désormais à ses cours. Mais, à la leçon suivante, le professeur déclara seulement qu'il était décidé à ne modifier en rien sa manière d'être.

Les étudiants résolurent d'agir de la façon la plus légale, et, en consultant les règlements universitaires, ils y trouvèrent un paragraphe ainsi conçu : « Les réclamations légitimes des étudiants doivent être adressées, non verbalement, mais par écrit, au doyen ; celui-ci les transmet au recteur, qui en réfère au curateur. » Se fondant sur ce texte, l'étudiant Khrouchtchoff rédigea une requête où

Digitized by Google

il était exposé que, dans telles leçons, le professeur Léontieff avait employé telles expressions, que les soussignés considéraient comme offensantes et pour eux et pour toute l'université; en conséquence, ils demandaient qu'on rappelât audit professeur les règles de la politesse. La requête fut lue à haute voix dans l'assemblée des camarades et approuvée à la presque unanimité; mais, quand il s'agit de la signer, six étudiants seulement se décidèrent à y apposer leurs noms : Goudim, Chatiloff, Khrouchtchoff, Kiréieff, Paskhaloff et moi. Tous les autres refusèrent sous divers prétextes. La plupart craignaient pour l'examen futur; plusieurs jouèrent un double jeu : d'une part, ils assurèrent aux camarades qu'ils étaient complètement d'accord avec eux et qu'ils signeraient volontiers des deux mains la protestation, mais qu'une tante, un oncle et d'autres obstacles imprévus les mettaient dans l'absolue impossibilité de le faire; d'autre part, ils allèrent trouver Léontieff et le recteur, à qui ils déclarèrent que tout le

Digitized by Google

cours était très satisfait de Léontieff, et que, loin d'avoir rien de commun avec les mécontents, ils étaient profondément indignés de leur conduite. Pourtant, malgré le petit nombre des signatures, Khrouchtchoff et Chatiloff ne laissèrent pas de présenter la requête au doyen. C'était alors S. M. Solovieff qui occupait ce poste. Déjà prévenu par la police, il dit aux délégués, après avoir lu la requête : « Messieurs, vous n'êtes qu'une minorité; je ne puis accueillir cette réclamation. — Mais, lui répliqua-t-on, si Léontieff avait battu ne fût-ce qu'un seul étudiant, vous devriez recevoir sa plainte, faire une enquête et prendre un arrêté! » Solovieff, déconcerté, rougit; mais il n'en persista pas moins dans sa première réponse : « Non, messieurs; en un mot, pour ce qui est de mon ressort, l'affaire est terminée! » Après avoir échoué auprès du doyen, les délégués s'adressèrent au recteur. C'était le vieil Alfonsky. Il ne consentit pas non plus à recevoir la requête, mais il promit d'adresser verbalement des obser-

Digitized by Google

vations à Léontieff, et il pria les étudiants de se calmer. Les esprits s'apaisèrent, en effet, lorsque les délégués eurent rendu compte de leur entretien avec le recteur. Mais, trois jours après, le bruit se répandit tout à coup, je ne sais comment, que trois des signataires de la requête, — Paskhaloff, Kiréieff et moi, — étaient exclus de l'université (on n'avait pas osé toucher à Khrouchtchoff, parce qu'il était parent du gouverneur général de Moscou ; quant à Goudim et à Chatiloff, ils suivaient les cours comme auditeurs libres). Nous courûmes aux informations chez le secrétaire du conseil : « Nous sommes exclus ? — Oui. — Pourquoi et par qui sommes-nous exclus ?... — Je n'en sais rien, répondit le secrétaire ; c'est le curateur qui vous a exclus. » Nous nous rendons chez le curateur : « On nous a exclus ? — Oui. — Pourquoi donc ? — Je l'ignore ; c'est le recteur qui a pris cette mesure : il est le maître à l'université. » Nous allons chez le recteur : « On nous a exclus ? — Oui, répond le rec-

Digitized by Google

teur, en tournant vers nous, non pas sa tête, mais toute sa personne : il ne pouvait mouvoir le cou. — Qui donc nous a exclus, et pour quelle cause le sommes-nous ? — « C'est le curateur qui vous a exclus, et la cause... (Ici, le recteur s'interrompit pour prendre une prise dans sa tabatière)... c'est que vous venez seulement d'arriver à l'université, et que vous voulez déjà y faire la loi... » Sur ce, le recteur s'inclina légèrement, pour nous donner à entendre que l'audience était terminée.

La mesure prise contre nous provoqua une vive agitation parmi nos camarades. Tout le monde avait agi légalement, la réclamation elle-même n'avait rien que de légitime : les étudiants demandaient qu'on fût poli avec eux (il était même honteux qu'une pareille question pût être soulevée en plein XIX^e^ siècle, dans l'université où, si peu de temps auparavant, avait professé Granovsky); et qu'en était-il advenu? Il n'y avait eu ni enquête, ni jugement, et on avait fait une injus-

Digitized by Google

tice criante à trois jeunes gens sans défense. « Si, en procédant légalement, on ne peut se faire rendre justice, il faut poursuivre le redressement de ses griefs sans tenir compte de la loi ! » — Voilà la conclusion à laquelle arrivèrent les plus résolus des étudiants, en sorte que l'administration, par ses agissements illégaux, poussa elle-même ses subordonnés dans la voie révolutionnaire. A la première leçon de Léontieff qui eut lieu ensuite, une foule considérable d'étudiants se réunit pour siffler le professeur et l'obliger à quitter l'université. Effectivement, lorsque Léontieff termina sa leçon, des sifflets retentirent; ils n'étaient pas assourdissants, mais on les entendit très bien. C'était une impression nouvelle pour Paul Mikhaïlovitch; il se mit à trembler, promena autour de lui un regard furieux, et, agitant sa bosse, se dirigea vers la sortie. Mais, dans ce moment décisif, un étudiant qui désirait obtenir une bourse, et qui recherchait la protection de Léontieff, se leva en disant à haute voix : « De grâce, mes-

Digitized by Google

sieurs, pourquoi donc cela? » Léontieff était déjà arrivé à la porte ; mais, voyant qu'il avait un parti, il regagna sa chaire. « Messieurs, dit-il, les sons inarticulés sont indignes de l'homme ; si vous désirez me parler, je vous écouterai avec grand plaisir. » Son nez et ses lèvres étaient blêmes ; la colère contenue, mais intense, d'une âme profondément ulcérée perçait dans tous les traits de son visage. Pas un étudiant ne releva ce défi ; chacun comprenait que c'eût été se dénoncer comme l'instigateur de la manifestation et se faire exclure de l'université. La foule aurait dû siffler de plus belle, avec l'acharnement des membres du parlement anglais ; au lieu de cela, elle se troubla, demeura interdite, si bien qu'au bout d'une minute Léontieff sortit triomphant de la salle.

Les sifflets constituaient un acte illégal, aussi la police fit-elle immédiatement une enquête qui amena encore l'expulsion de deux étudiants : Chatiloff et Mosoloff. (Plus tard, ils furent tous deux exilés à Kras-

Digitized by Google

noïarsk, comme membres de la société secrète « Terre et Liberté ».)

Cette fois, du reste, les espions rendirent de moi un bon témoignage, et seul je fus, au bout d'un an, réintégré sur les contrôles universitaires. Cependant les étudiants ne voulurent pas laisser le dernier mot à Léontieff : ils lui répondirent par un factum lithographié qu'ils envoyèrent aux divers professeurs de l'université ainsi qu'aux autorités moscovites. A la leçon suivante, Léontieff fit allusion à cette réponse : « Messieurs, dit-il, je connais mieux que personne tous les arguments en faveur de la théorie : laissez faire, laissez passer, mais, messieurs, elle est inapplicable. La liberté de l'étude et de l'enseignement n'est pas possible. Je suis convaincu, messieurs, que vous avez besoin d'être menés à la lisière » (pourquoi pas d'être bercés ?). Un très petit nombre seulement lui répliquèrent, principalement parce que les mécontents avaient cessé d'assister à ses leçons.

Digitized by Google

Pendant le reste de cette année académique, il ne se produisit aucune histoire ; ce temps passa très vite pour moi dans la lecture de certains ouvrages littéraires, la fréquentation de certains cours et enfin l'étude de la littérature populaire.

Digitized by Google

V

PREMIÈRES TENTATIVES LITTÉRAIRES

(1860-1861)

..... La vente de la première série des *Contes Grands-Russiens* me rapporta cent cinquante roubles; c'était une fort grosse somme pour un homme vivant aussi simplement que je vivais alors ; néanmoins, je les dépensai dans les vingt-quatre heures : j'achetai pour cent trente roubles de livres allemands et le reste de l'argent passa à payer mes dettes. Cependant, par suite de diverses circonstances, la leçon sur laquelle je comptais me fit défaut et je retombai dans une telle misère, qu'il m'arriva parfois de rester plusieurs jours sans rien manger.

Digitized by Google

Comme par un fait exprès, à côté de ma chambre se trouvait une boutique de charcutier qui me mettait singulièrement en appétit... La mauvaise saison rendit ma situation encore pire : car je n'avais presque pas de vêtements d'hiver, et la neige tombait dans ma chambre.....

A la Noël, j'allai de nouveau à la campagne pour recueillir des contes populaires ; le résultat de ces travaux fut la seconde série des *Contes Grands-Russiens*. Le libraire qui avait fait paraître la première livraison ne refusait pas d'éditer la deuxième, mais il voulait en renvoyer la publication à l'automne de 1861. Vu l'importance que j'attachais à la question des contes, cet ajournement me parut insupportable, pour ne pas dire criminel. Tant bien que mal, je me procurai de l'argent et je publiai la seconde série à mes frais. Le succès apparent de la première me faisait espérer que l'affaire serait avantageuse. Il n'en fut rien. A la vérité, je rentrai dans mes débours, mais je ne réalisai

Digitized by Google

qu'un bénéfice insignifiant. Dans l'automne de 1861, je publiai un nouveau livre, les *Énigmes Grandes-Russiennes*, dont le débit fut lent aussi, quoique la littérature populaire fût à la mode.

La publication de la première série des *Contes Grands-Russiens* m'avait donné une certaine notoriété littéraire. Des comptes rendus plus ou moins élogieux de cet ouvrage avaient paru dans différents journaux et organes périodiques. Je n'avais alors que dix-huit ans; ma jeunesse et peut-être aussi la pauvreté de ma mise trompaient beaucoup de gens sur mon identité; lorsque je me présentais sous le nom de Khoudiakoff, plusieurs me prenaient pour un envoyé de l'écrivain, et, quand je leur expliquais qu'ils étaient dans l'erreur, ils me regardaient d'un air étonné. Parmi les nombreuses anecdotes auxquelles donna lieu l'apparition de mon livre, je me bornerai à citer la suivante qui est assez caractéristique. Le curateur de l'université de Moscou était alors Isakoff,

Digitized by Google

le sosie et, disait-on, le frère naturel d'Alexandre II. Voyant que, dans ce temps-là, la cour paraissait s'intéresser à la littérature, il se croyait obligé d'aller quelquefois chez les libraires pour acheter, au hasard, les publications nouvelles. Un jour, il entra dans le magasin de Glazounoff, au pont des Maréchaux, et demanda qu'on lui donnât « des livres nouveaux quelconques ». Le commis lui colloqua une douzaine d'ouvrages de toute espèce ; dans le tas se trouvaient les *Esquisses* de *Bouslaïeff* et mes *Contes*. Isakoff ne regarda même pas les titres, il ordonna qu'on lui fît un paquet de tout cela et régla son emplette. Alors l'idée vint au commis de placer encore aucurateur un autre exemplaire de mes *Contes*. « Tenez, voici un livre dont l'auteur est un de vos étudiants, dit-il en lui présentant le nouveau volume. — Je n'en ai pas besoin, » répondit le curateur sans même jeter les yeux sur la couverture ; et il sortit.

Pas un livre nouveau ne pouvait alors être

Digitized by Google

publié sans avoir été au préalable châtré par la censure. Si, de mon côté, je considérais le texte des contes comme tout aussi inviolable que celui de l'Écriture sainte, de leur côté les censeurs — chose horrible! — ne se contentaient pas d'interdire des contes tout entiers et d'en mutiler d'autres, ils corrigeaient à leur façon les expressions populaires, et parfois si maladroitement que le récit n'avait plus aucun sens. Pour annuler au moins les plus criantes de ces corrections, je les signalai comme fautives dans un errata placé à la fin de la seconde livraison, et le censeur pétersbourgeois qui lut cette série n'y fit pas d'opposition.

L'homme qui s'occupe librement de sciences en vient bientôt à trouver absolument insupportable tout travail forcé, toute subordination à un programme imposé par autrui. On ne s'étonnera donc pas qu'absorbé par l'étude de la littérature populaire, je n'aie pas pu suivre assidûment les divers cours de la faculté philologique, et que je ne me sois

Digitized by Google

pas présenté aux examens de passage obligatoires pour les étudiants de deuxième année. Aux termes des nouveaux règlements universitaires (1861), une paresse si impardonnable était punie de l'exclusion immédiate; mais, grâce à une erreur accidentelle de la chancellerie, on me renouvela ma carte d'entrée à l'université.

Digitized by Google

VI

LES HISTOIRES D'ÉTUDIANTS A LA FIN DE 1861

Ce fut probablement après avoir lithographié leur réponse à Léontieff que les étudiants de l'université de Moscou conçurent la première idée d'une imprimerie clandestine. A... et plusieurs autres se mirent avec ardeur à lithographier et à répandre les ouvrages défendus. L'apparition de ces livres fit grand tapage à Moscou, d'autant plus qu'à cette époque les étudiants, ne craignant pas encore la police secrète, ne se cachaient guère : ils se servaient des voitures publiques pour le transport de ces compromettants colis et, dans leurs petites chambres, les livres

Digitized by Google

lithographiés formaient des monceaux s'élevant presque jusqu'au plafond. Mais cet heureux temps ne dura pas plus d'un an ; bientôt une dénonciation fut adressée à l'autorité. (A Pétersbourg, on l'a attribuée à F. I. B.....ff ; mais à Moscou, personnellement, je n'ai pas entendu parler de lui sous ce rapport. Du reste, pour dire la vérité, F. I. B.....ff ne se distinguait point par la bravoure civique. « Je ne suis pas un imbécile, me dit-il très franchement dans l'été de 1862 : ma tête m'est chère. Si les révolutionnaires ont le dessus et qu'ils viennent chez moi, je leur dirai : « Messieurs, voici tels et tels faits qui » prouvent que j'ai toujours soutenu votre » cause. » Si l'avantage reste au gouvernement, eh bien, je dirai encore : « Messieurs, j'ai » toujours été de votre côté. » Se fondant sur cette dénonciation, le comte Stroganoff exposa dans un rapport à l'empereur que les étudiants de l'université de Moscou répandaient des livres dangereux « pour le trône et l'autel ». En conséquence, ordre fut donné

Digitized by Google

de rechercher les propagateurs d'écrits séditieux et, dans ce même printemps de 1861, les étudiants se virent soumis à un nouveau règlement qui renfermait les dispositions les plus vexatoires. A l'entrée de l'université furent placés des gardes qui n'y laissaient pénétrer que les personnes munies de cartes; les facultés furent séparées les unes des autres par des cordons de troupes; défense fut faite aux étudiants de fumer, de lithographier les leçons des professeurs, de tenir des réunions et d'avoir leur bibliothèque; enfin, pour pouvoir assister aux cours, tous eurent à payer un droit annuel de cinquante roubles, somme énorme pour les étudiants pauvres, les seuls qui fissent quelque chose à l'université. Plusieurs vivaient dans une telle misère, que, tout en donnant des leçons, ils n'avaient jamais à leur disposition plus de sept roubles d'argent par mois, et passaient toutes leurs soirées sans lumière. Ignorant les nouveaux statuts, beaucoup de jeunes gens pauvres arrivèrent à Moscou; mais, comme ils n'avaient

Digitized by Google

pas le moyen de verser les cinquante roubles, ils durent battre en retraite et en furent pour leurs frais de voyage. Il était difficile d'imaginer un règlement plus hostile aux intérêts de l'instruction. On comprend qu'il éveilla l'indignation commune des étudiants et du public cultivé; du reste, parmi les professeurs, aucun ne se décida à prendre ouvertement la défense des étudiants. Un de ces derniers, S.....sky, qui habitait le même logement que moi, émit l'idée de faire une manifestation contre les professeurs sous prétexte d'honorer la mémoire de Granovsky, dont le bout de l'an tombait le 4 octobre. Le bruit de la manifestation projetée se répandit rapidement en ville et y prit des proportions monstrueuses. Peu après, je rencontrai dans un salon quelqu'un que je connaissais à peine, il me tira à part, et, d'un air mystérieux, commença gravement : « Je ne dis cela qu'à vous : le 4 octobre, on se réunira sur quatre places, on commencera la révolution. — Vraiment ? — C'est positif

Digitized by Google

positif ; je le tiens de bonne source ; je ne dis cela qu'à vous, mais, pour le moment, n'en parlez à personne. » Inutile de dire que, le 4 octobre, toute la police était sur pied dès l'aurore ; néanmoins, le service funèbre fut célébré sans encombre. A cela se serait bornée l'indignation des étudiants moscovites, si la nouvelle qu'on avait fermé l'université de Pétersbourg n'était venue, pour ainsi dire, verser de l'huile sur le feu.

A Pétersbourg aussi, l'agitation de la jeunesse universitaire alarma le gouvernement comme l'eût pu faire un soulèvement armé de la population. Dans le *péréoulok* Kolokolny, peu s'en fallut que la troupe n'écharpât une bande d'étudiants paisibles. Le soir de ce jour, les membres du Conseil de l'Empire n'osèrent pas se réunir avant qu'on n'eût envoyé un bataillon en armes pour les protéger. Le lendemain, en face même de l'université de Pétersbourg, on arrêta une autre bande d'étudiants inoffensifs. Les passants eux-mêmes reçurent quelques horions dans

Digitized by Google

la bagarre. Vladimir Lébédeff, — mon futur beau-frère, qui alors avait déjà terminé ses études, — cheminait par hasard à côté de la bande, quand soudain un coup de crosse l'abattit sur place. Lorsqu'il reprit ses sens, il s'aperçut que deux agents de police l'emmenaient en le tenant chacun par un bras. « Où me conduisez-vous? demanda-t-il. — Dans un *traktir* où on vous pansera. » Vladimir sentit alors quelque chose de chaud lui couler sur la joue ; en regardant autour de lui, il vit la terre couverte de son sang. « Ou arrêtez-moi, dit-il, ou laissez-moi retourner à la maison. — Nous n'avons pas le droit de vous arrêter, » répondirent les policiers (et ils avaient celui de le tuer). Ils laissèrent aller Vladimir. Le lendemain, il rédigea une protestation et la remit à qui de droit. A raison de ce fait, on l'arrêta de nouveau et on le fourra pour quelques semaines à la forteresse... Cette leçon n'empêcha pas Vladimir de se faire espion dans la suite ; osez donc dire après cela que l'homme n'est pas vio-

Digitized by Google

lemment enclin à la trahison ! Du reste, la forteresse ne mâte que le libéralisme frivole et sans racines ; les gens d'un caractère ferme en sortent conspirateurs éprouvés.

On apprit à Moscou par une dépêche télégraphique la fermeture de l'université de Pétersbourg. A la nouvelle de cet événement inouï, grande fut, naturellement, l'émotion des étudiants rassemblés alors dans les locaux universitaires ; des groupes se formèrent où le fait fut commenté avec une vivacité extrême. L'inspecteur de l'université commit une grosse faute : au lieu de laisser à l'effervescence le temps de se calmer, il somma les étudiants de se disperser, dans le moment même où ils étaient le plus surexcités. Ceux-ci répondirent par des sifflets. Ç'aurait encore été peu de chose ; mais, le lendemain, l'autorité déclara exclus pour un an les étudiants en droit de première et de seconde année (ils étaient environ quatre cents). L'administration de l'université aimait à procéder avec cet arbitraire : qu'elle usât de ri-

Digitized by Google

gueur ou de clémence, c'était toujours sans jugement, sans instruction préalable. Tous les cours de la faculté de droit et de celle des lettres avaient fourni leur contingent au groupe qui avait sifflé l'inspecteur, pourquoi donc n'excluait-on que les juristes de première et de seconde année? L'indignation redoubla. Les étudiants commencèrent à tenir des réunions dans le jardin; mais quel but illégal poursuivaient-ils? ils voulaient seulement adresser une requête à l'empereur pour appeler son attention sur leurs besoins, et voilà ce qu'on présenta comme une sérieuse révolte contre le gouvernement. Les divers postes de police furent immédiatement reliés entre eux par des télégraphes souterrains: dans le manège, vis-à-vis de l'université, on avait concentré des troupes qui attendaient d'instant en instant l'ordre de sabrer les insurgés. Dans la chaleur du premier mouvement, près de mille étudiants signèrent l'adresse, mais bientôt le gouverneur général Toutchkoff fit dire aux membres de la réunion

Digitized by Google

par Raïevsky, un de leurs camarades, qu'il prendrait sur lui la lourde tâche de transmettre leur adresse à l'empereur, si toutefois ils consentaient à en adoucir les termes et à écarter certains points. Les plus modérés, sur le conseil de Raïevsky, rédigèrent aussitôt une requête nouvelle et biffèrent leurs noms au bas de l'ancienne. Les autres, au nombre desquels je fus, s'en tinrent à la première rédaction. La scission opérée, le gouverneur général refusa décidément de recevoir la requête. Alors les modérés abandonnèrent tout projet d'adresse et ne songèrent pas à rétablir leurs signatures au bas de la première. Les réunions commencèrent à être moins suivies, et l'on put croire à l'avortement définitif de l'entreprise. Les maîtres mettaient en jeu toute leur influence pour diviser les étudiants et ébranler leur fermeté; certains vieux professeurs ne cachaient même pas leur indignation contre l'autorité militaire qui, suivant eux, tardait trop à faire charger les mutins...

Digitized by Google

L'affaire semblait devoir n'aboutir à rien quand tout à coup revint de Pétersbourg le curateur de l'université de Moscou, Isakoff. Cette circonstance rendit subitement confiance à l'assemblée, qui pria le curateur de faire parvenir l'adresse à l'empereur et de l'intéresser aux besoins des étudiants. Avec la bravoure d'un général militaire (1) russe, Isakoff répliqua que, tenant l'assemblée des étudiants pour une réunion illégale, il ne pouvait se faire auprès de l'empereur l'interprète de ses désirs. Naturellement cette réponse causa une vive irritation et, pour la première fois peut-être, Son Excellence dut entendre quelques paroles irrespectueuses. Fort agités, les étudiants décidèrent que, le lendemain, à neuf heures du matin, ils se réuniraient de nouveau dans le jardin. Convoqué comme les autres, je résolus le lendemain de me joindre à mes camarades, mais je ne

(1) Le nom de général est donné en Russie aux fonctionnaires civils appartenant aux quatre premières classes du *tchin*.

Digitized by Google

me pressai pas, sachant que c'était ordinairement de une heure à trois heures de l'après-midi que ces réunions présentaient le plus d'animation. Une circonstance fortuite me retint chez moi jusqu'à midi. Cependant, dès neuf heures du matin, un nombre considérable d'étudiants se réunirent dans le jardin. Des avis leur vinrent de divers côtés que dans la nuit le gouverneur général avait fait arrêter environ vingt-cinq de leurs camarades. Sans beaucoup réfléchir, la foule se dirigea aussitôt vers la demeure du gouverneur général pour lui demander le motif de ces arrestations. L'autorité croyait déjà avoir affaire à un soulèvement révolutionnaire. A peine les étudiants se furent-ils montrés dans la rue que de toutes parts commencèrent à déboucher des détachements de soldats à pied et à cheval. Dès que les manifestants eurent pris position devant la maison du gouverneur général, la troupe les cerna étroitement de trois côtés, de façon à leur ôter toute liberté de mouvements. Quatre délégués devaient por-

Digitized by Google

ter la parole au nom de leurs camarades, le gouverneur général refusa de les recevoir. L'adjudant, envoyé pour exhorter la foule à se disperser, ne se montra pas et le commissaire de police mit ses hommes en demeure d'agir. Dans l'espace de quelques minutes, la masse des étudiants fut bousculée, rouée de coups, et traînée au poste de la rue de Tver. Un petit nombre seulement réussirent à se détacher du gros de la foule et à s'enfuir dans un *péréoulok*. Lancés au galop le long de la rue Nikitskaïa, du boulevard de Tver, de la rue du même nom, et du *péréoulok* Pétrovsky, les gendarmes à cheval saisissaient les étudiants sur les trottoirs, les arrachaient des *drochkis*, et parfois les traînaient au poste en les tirant par les cheveux. Plusieurs furent foulés aux pieds par les chevaux des gendarmes, il y en eut de grièvement blessés...

C'est ainsi que la police d'une capitale traite les étudiants *impériaux* qui sont censés faire partie de la XIV[e] classe du *tchin*. Les flegmatiques Allemands eux-mêmes se

Digitized by Google

sentirent indignés et, haussant les épaules, dirent avec étonnement : *Oh! dieses mæchtige Russland!* Vous pensez que, du moins, le gouverneur général fut destitué ? Pas du tout. Le gouvernement ne crut même pas devoir désavouer pour la forme ces prouesses dignes des janissaires d'Ivan IV. Et, quelques jours après, nous eûmes le plaisir de lire dans les journaux que les étudiants étaient arrivés sur la place animés d'intentions séditieuses, armés de bâtons (!!...), à telles enseignes qu'on en avait retrouvé sur les lieux cinquante-quatre (et les manifestants étaient au nombre de sept cents) ; les journaux faisaient grand bruit aussi de trois poignards ramassés également sur la place ; ce qu'ils ne disaient pas, c'est que de ces trois poignards deux appartenaient à des Géorgiens, et que le troisième était tout bonnement un couteau de cuisine dont le propriétaire, quelque cuisinier du voisinage, avait été pris dans la bagarre pendant qu'il allait faire ses provisions. Lorsque je me dirigeai vers le lieu de la réu-

Digitized by Google

nion, je ne rencontrai que des camarades fuyant à toutes jambes. Ils m'arrêtèrent, nous convînmes de tenir encore une assemblée à l'université le lendemain, et de travailler à l'élargissement de ceux des nôtres qui avaient été conduits au poste. Le soir de ce même jour, plusieurs étudiants (entre autres D.-A. Iourasoff) allèrent déclarer à la police qu'ils désiraient partager le sort de leurs camarades. Après avoir pris note de leurs adresses, la police se borna à répondre qu'elle les enverrait chercher quand besoin serait. Le lendemain matin, les étudiants se réunirent de nouveau ; cette fois, les professeurs leur témoignèrent quelque sympathie. Peu à peu arrivèrent ceux qui avaient été arrêtés la veille, la police venait de les relâcher. Certains seulement (comme Praottzeff) furent gardés au poste beaucoup plus longtemps que les autres. La commission nommée par le gouvernement pour connaître de l'affaire déclara exclus de l'université pour deux ans les étudiants Zaguibaloff, Lévachoff, Korobkine

Digitized by Google

et autres ; plusieurs, tels que Praottzeff et Borisoff, furent envoyés dans des villes éloignées. N'ayant pas pris part à l'incident du 12 octobre, je ne fus pas traduit devant la commission et je restai à l'université, mais pas pour longtemps. A l'approche de la Noël, je me rendis à la campagne et je laissai ma carte d'étudiant à un camarade demeuré à Moscou. Peu après mon départ, une démonstration eut lieu à l'université contre le professeur Tchitchérine. Un camarade y alla muni de ma carte ; la police prit les cartes de tous les manifestants en sorte que la mienne lui tomba aussi entre les mains. L'autorité alla aux informations. L'enquête faite, il se trouva que depuis longtemps j'étais rayé des contrôles de la faculté, comme ne m'étant pas présenté aux examens de passage, et que mon nom avait seulement été conservé sur la liste de l'inspecteur. Alors d'un trait de plume on m'exclut de l'université. Pendant ce temps-là, je vivais bien tranquille à la campagne, recueillant des contes et ne me doutant pas de ma radiation.

Digitized by Google

VII

PREMIER AMOUR

Je ne sais s'il existe un sentiment plus fort que le premier amour. A la campagne, je fis connaissance avec la sœur d'un de mes camarades. Ma plume grossière ne peut décrire tout le charme de son visage enchanteur, qu'ombrageaient des cheveux noirs; la bonté, dans cette physionomie, le disputait à la beauté et l'emportait sur elle. Le sourire gracieux découvrait une double rangée de belles dents blanches; le rire gai, argentin, produisait l'impression la plus agréable. Aux agréments physiques joignez un développement intellectuel comme j'en ai rarement rencontré chez une femme. On comprend que tous

Digitized by Google

les étudiants qui avaient occasion de la voir devenaient éperdument amoureux d'elle. Je donnerais difficilement une idée de la violente passion à laquelle je fus en proie pendant deux ou trois semaines... Malheureusement, j'ignorais que son cœur n'était pas libre; d'ailleurs, nous ne pouvions jamais nous trouver en tête à tête, ni, par suite, avoir ensemble une franche explication. Je remarquai que ma société lui plaisait *quelquefois*, et j'en conclus à tort que ses sentiments répondaient aux miens. Dans l'ardeur de la passion, j'oubliais qu'il y a encore une différence entre *quelquefois* et *toujours*. Jamais de ma vie je ne fus si fortement épris. A mon retour à Moscou, toute occupation sérieuse me devint presque impossible. Sur les pages des livres d'archéologie, je ne voyais que sa chère image. J'essayai de lire tout haut, — peine perdue : le souvenir du passé continuait à hanter mon cerveau; j'entendais sa douce, sa charmante voix. Quand j'avais lu tout haut une dizaine de pages, alors seule-

Digitized by Google

ment je m'apercevais que je n'en avais pas saisi un mot ; je recommençais à les lire, mais je n'en étais guère plus avancé.

Naturellement, à peine arrivé à Moscou, j'appris mon expulsion de l'université. Que me restait-il à faire dans cette occurrence ? En vertu des règlements universitaires, je ne pouvais plus me présenter, avant dix-huit mois, à l'examen pour la candidature (1), et encore il était fort douteux que je le subisse avec succès, car je devais m'attendre à l'hostilité de Léontieff, homme extrêmement vindicatif. Or, le diplôme m'était nécessaire ; j'en avais besoin afin de poursuivre avec plus d'autorité mes travaux scientifiques. Indépendamment de cela, mon amour ne me laissait pas de repos, et je ne pouvais le satisfaire qu'après avoir assuré mon existence matérielle. Il ne fallait pas moins qu'un sentiment aussi fort pour triompher de la haine et du dégoût que m'inspiraient les examens,

(1) Dègré qui, dans les facultés russes, correspond à notre licence.

Digitized by Google

véritable supplice, analogue pour moi à celui de la question... Comme tout le monde, dès ma plus tendre enfance, j'avais été préparé à subir ces fastidieuses épreuves; mais, depuis que je m'étais mis à travailler à ma guise et que j'avais conçu de l'estime pour moi-même, mon sens moral se révoltait contre une pareille violence. Les examens m'étaient si pénibles que, maintenant encore, au bout de cinq ans pendant lesquels j'ai passé par tant de sensations si fortes et si diverses, mes mauvais rêves ne me montrent jamais ni Mouravieff, ni la commission d'enquête, ni aucun autre des fléaux de mon existence, mais toujours et uniquement les examens, tant a été profonde et angoissante l'impression qu'ils ont laissée dans mon cerveau. Par malheur, je ne savais pas qu'à l'université de Pétersbourg (qui était alors fermée) il y avait des examens de sortie; en conséquence, je pris le parti de retourner à Kazan. Ce fut dans cette ville que, pour la première fois, je reçus une lettre amicale de ma bien-aimée.

Digitized by Google

Je répondis par une épître passionnée, qui pourtant n'exprimait que bien faiblement l'état de mon âme... Les déclarations d'amour écrites sur le papier sont, comme chacun sait, fort pâles à côté de celles qui tombent des lèvres frémissantes de l'amoureux. Longtemps et avec impatience j'attendis la réponse qui devait décider de mon sort; à la fin, je reçus une lettre, mais elle ne contenait rien de précis. D'une part, la jeune fille me disait qu'elle me considérerait toujours comme son ami; de l'autre, elle terminait en exprimant le désir de me voir chez elle, à la campagne, l'été prochain. Il n'y avait donc là rien qui fût de nature ni à me donner de l'espoir, ni à me désespérer. Quelqu'un, malheureusement, lui avait suggéré l'idée de me préparer à un refus. Cette manière d'agir pouvait être bonne avec un autre, mais pas avec moi; car la plus cruelle nouvelle m'a toujours moins fait souffrir que l'incertitude. Pendant ce temps, je me préparais courageusement à subir l'examen de candidat, et, au milieu de

Digitized by Google

ces occupations, je trouvai moyen d'écrire une thèse. Je répondis d'une façon satisfaisante aux questions qui me furent posées. Il ne restait plus que le grec. Mais alors eut lieu une petite histoire. Depuis mon arrivée, Oughensky, le professeur de langue grecque, m'avait pris en grippe : d'abord, il trouvait offensant pour l'honneur de son université qu'à la fin de leur troisième année, les étudiants moscovites vinssent se faire recevoir candidats à Kazan; ensuite, je me l'étais aliéné par certaines remarques faites à son cours. Il m'avait surnommé à cause de cela le « révolutionnaire pétersbourgeois » (à cette époque, je n'étais pas encore allé une seule fois à Pétersbourg). Quant au grec, quoique je le connusse assez mal, j'en savais tout autant que la plupart des étudiants de Kazan. Comme par un fait exprès, l'examen sur cette langue se trouva être le dernier; aucun délégué n'y assistait, et Oughensky, après m'avoir fait quelques questions, me déclara sans détours que, pour rien au monde, il ne me

Digitized by Google

donnerait la boule de candidat... Là-dessus, je m'adressai au doyen, qui était alors l'archiprêtre Vladimirsky, et je réclamai l'examen dans la faculté. « Qu'est-ce que nous pouvons faire pour vous? me dit-il. Boulitch (1) est maintenant parti; pourquoi réunirions-nous la faculté? *Nous-mêmes, nous ne savons pas le grec;* et enfin Oughensky nous dira tout simplement : « Vous n'êtes pas des spécia-» listes; vous ne pouvez, par conséquent, » être juges en cette matière... » Indigné de cette réponse, je demandai, dès le lendemain, qu'on me rendit mes pièces. Grigorovitch, ayant appris cela, m'écrivit pour me prier de retirer ma demande. Il assurait que la faculté ne commettait jamais d'injustices... Mais déjà ma requête était déposée, et mon horreur des examens s'était encore accrue. Je persistai dans ma résolution et quittai Kazan. C'est ainsi que ma tentative pour obtenir le diplôme de candidat n'aboutit à aucun résultat.

(1) Auteur d'une *Histoire de l'université de Kazan.*

Digitized by Google

Avant mon départ de Kazan, je reçus dans cette ville la visite de mes parents, qui arrivaient de Sibérie. Les histoires d'étudiants survenues à la fin de 1861 leur avaient inspiré des craintes pour mon avenir, et, par suite, ils s'étaient décidés à se rapprocher de moi. Un hasard procura à mon père un emploi chez un des plus riches propriétaires du gouvernement de Tamboff. J'allai *la* voir à la campagne. Au bout de quelques jours, je me convainquis que je devais renoncer à toute espérance. Je ne la revis que longtemps plus tard; mais, pendant deux ans, son fantôme troubla mon repos, et il ne cessa de m'agiter que lorsqu'une image vivante eut pris sa place.

Digitized by Google

VIII

PÉTERSBOURG

(1862-1863)

Je me rendis pour la première fois à Pétersbourg dans l'automne de 1862, et j'y arrivai relativement riche. J'étais à la tête de quatre-vingts roubles, provenant en partie des leçons que j'avais données pendant l'été. Mais je les dépensai immédiatement pour la publication d'une troisième série de contes, si bien qu'il ne me resta pas un kopek et que je me trouvai même devoir de l'argent à l'imprimeur. Il est difficile d'imaginer une vie plus misérable que celle que je menai pendant le second semestre de 1862. Mon lo-

Digitized by Google

gement consistait en un petit coin dans une cuisine : je vivais là, entouré de tout un matériel culinaire. Je passais des journées entières sans rien manger; dans le cours de cinq mois, je ne dînai pas plus de deux fois,et encore ce fut chez des connaissances.

Cependant une telle détresse ne refroidissait pas mon zèle archéologique; je pensais même à publier une revue spécialement consacrée à la poésie populaire : véritable folie de la part d'un homme qui ne possédait pas un *groch* ! Mais, ne voyant que l'intérêt de la science, je ne m'inquiétais guère du côté pratique de l'affaire. Il ne s'agissait pour moi que d'obtenir l'autorisation du gouvernement. Le comité de censure exigea de moi un programme, et, par-dessus le marché, un certificat *signé de trois généraux*, attestant mes bonnes intentions et ma capacité *(sic !)*... La question des trois généraux m'embarrassait fort; pourtant, je réussis à me procurer cette attestation, et je déposai ma demande.

Digitized by Google

L'affaire marcha avec une rapidité étonnante. Le secrétaire fit un rapport au comité de censure; le comité en référa au ministre de l'instruction publique ; celui-ci avisa son collègue de l'intérieur, qui probablement consulta la III^e^ section, et, enfin, par la même filière m'arriva un refus péremptoire. Avait-on trouvé que mes trois généraux n'étaient pas assez sérieux? Ma qualité d' « ancien étudiant » avait-elle fait peur? Quel qu'ait été le motif du *veto* opposé à ma demande, je l'ai toujours ignoré.

L'homme le plus patient ne peut supporter la faim. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, malgré ma passion pour l'archéologie, j'essayai par tous les moyens de me procurer une occupation qui m'assurât un morceau de pain. Mais pendant longtemps mes démarches restèrent infructueuses. Ayant appris qu'il y avait un emploi vacant à la bibliothèque publique, j'allai trouver le curateur de l'arrondissement scolaire de Pétersbourg, M. Délianoff (il était aussi directeur de la biblio-

Digitized by Google

thèque) (1). De même que beaucoup de généraux, jamais Délianoff ne regardait franchement les solliciteurs, comme d'ordinaire un homme en regarde un autre : ses yeux ne faisaient que glisser sur leur visage. Lorsque je lui eus exposé ma demande, il répondit qu'il connaissait mes travaux littéraires, me prit par le bras et me demanda d'un ton patelin : « Mais dites-moi, je vous prie, vous vous occupez peut-être de rêves politiques? — Oui, je désirerais obtenir cette place, répétai-je. — Pourtant vous ne répondez pas à ma question? — C'est que cette question est étrange... — Non, non, ces rêveurs politiques s'agitent sans cesse; aussi ont-ils toujours le visage pâle! (Il faisait probablement allusion à M. Mikhaïloff, envoyé en Sibérie à la fin de 1861). Vous aussi vous êtes fort pâle ! » (Si Délianoff avait su que je n'avais pas mangé depuis plusieurs jours et que je venais de faire cinq verstes à pied

(1) M. Délianoff est aujourd'hui ministre de l'instruction publique.

Digitized by Google

pour me rendre chez lui, sans doute il ne se serait pas étonné de ma pâleur.) — « Vous savez, répondis-je, que je m'occupe de la poésie populaire et non de politique. — Oui, oui, allons, c'est bien ; permettez-moi de vous demander votre adresse ; je vous écrirai. » Quand Délianoff voulait se débarrasser de quelqu'un, il prenait toujours note de son adresse, promettait de lui écrire sous peu, et ensuite n'en faisait rien. Ce système, si commode pour lui, était d'autant plus nuisible aux pauvres diables que ceux-ci, confiants dans les bonnes paroles de Son Excellence, se croisaient les bras et s'abandonnaient à des espérances dont parfois ils avaient grandement lieu de se repentir...

Je demandai conseil aux archéologues ; le professeur Srieznevsky m'engagea seulement à passer l'examen de candidat à l'université de Pétersbourg, m'assurant que je n'aurais qu'à me présenter pour être reçu. Mais il devait encore s'écouler bien du temps jusqu'aux examens, et, en attendant, j'avais sur

Digitized by Google

les bras des travaux archéologiques nullement rémunérateurs. Après avoir perdu de l'argent dans la publication des *Matériaux pour l'étude de la poésie populaire*, je m'étais mis à composer un recueil d'énigmes pour la Société de Géographie. « Laissez donc là vos énigmes, me conseillait Sriez-nevsky, faites-vous plutôt recevoir candidat. Vous êtes encore jeune : à vingt et un ans, vous serez candidat; à vingt-deux ans, *magistre*; à vingt-trois, vous pourrez être docteur; à vingt-quatre, académicien. » Mais, hélas ! la session des examens s'ouvrit et je continuai à m'occuper de mes énigmes... (aussi, à vingt-quatre ans, ce ne fut pas à l'académie que j'entrai, mais en prison...)

---

(1) Sur ces entrefaites, le secours m'arriva d'un tout autre côté. Lorsque P... fut revenu

(1) Ce qui suit est écrit à bâtons rompus; la pensée est parfois inachevée, la trame de la composition présente souvent des solutions de continuité. (*Note de l'éditeur russe.*)

Digitized by Google

de... à Pétersbourg, il me fit faire la connaissance d'E... P... me présenta à la Société de Géographie. Lajetchka commença par me faire allouer sur le fonds littéraire un subside de cinquante roubles qui, du reste, fut absorbé presque tout entier par la typographie ; en janvier 1863, il me trouva une leçon payée vingt roubles par mois ; cette somme aurait largement suffi à mes besoins, si je n'avais été écrasé par de nouvelles dettes typographiques (pour le livre des *Matériaux*).

Je ne trouvai plus à Pétersbourg le libéralisme général qui y régnait au commencement de 1862. L'incendie d'Apraxine Dvor, œuvre du marchand Joukoff, condamné pour ce fait à dix ans de travaux forcés... Le gouvernement supprima *le Contemporain* et *la Parole russe*, il mit en prison Tchernychevsky, Serno-Soloviévitch, et plusieurs autres. Du reste, Tchernychevsky dut en grande partie son malheur aux cent bouches de la renommée, qui, dans ce temps-là, avait

Digitized by Google

répandu au loin sa gloire. Il me suffira de dire qu'au commencement de mai 1862, me trouvant de passage dans une localité riveraine de la Volga (à Tchéboksari, si je ne me trompe), je rencontrai là deux officiers de la garnison qui me posèrent naïvement la question suivante : « Dites-nous, s'il vous plaît : le premier libéral de Pétersbourg, nous le savons, c'est Tchernychevsky ; mais le premier libéral de Moscou, qui est-il? — Comme si vous ne le saviez pas! A coup sûr, c'est Ivan Iakovlévitch! » (Un fou moscovite.)

Dès l'automne de 1862, le libéralisme russe commençait déjà à faiblir un peu, quoique les idées nouvelles fussent hardiment professées dans tous les cercles d'étudiants et dans beaucoup de sociétés littéraires. La fin de 1862 provoqua inopinément l'insurrection polonaise de 1863. On dit que d'abord les Polonais comptaient ne lever l'étendard de la révolte qu'en 1865 et qu'ils faisaient de grands préparatifs pour cette époque. Dans l'au-

Digitized by Google

tomne de 1862, trois agents polonais arrivèrent à Paris et, quoiqu'ils fussent descendus dans divers hôtels, ils n'échappèrent pas à l'attention de la police. Leurs papiers furent saisis, — peut-être même volés à l'aide de fausses clefs, — et remis au gouvernement français ; tous avaient trait à la conspiration polonaise ; on découvrit en les lisant que les Polonais travaillaient très activement à se procurer des munitions de guerre et que leur armement devait être terminé pour 1865. Ayant appris une nouvelle si importante, le gouvernement français communiqua ces papiers à l'ambassade russe à Paris. Justement à cette époque, le fameux Siérakovsky, colonel du corps d'état-major, remplissait à l'ambassade les fonctions d'attaché militaire. Certains journaux officiels de l'étranger posèrent alors des questions au sujet de papiers qui auraient été livrés par le gouvernement français au gouvernement russe. Mais les bruits dont ces feuilles s'étaient faites l'écho furent formel-

Digitized by Google

lement démentis aussi bien par le *Moniteur*, de Paris, que par le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Néanmoins, averti des événements qui se préparaient, le gouvernement russe résolut de les brusquer en provoquant l'explosion du soulèvement avant que celui-ci fût mûr. Pour cela, l'administration prit une mesure inouïe : elle décréta une levée extraordinaire, par suite de laquelle plusieurs milliers de Polonais suspects devaient être incorporés dans l'armée russe et disséminés sur tout le territoire de la Russie. Le calcul se trouva juste. Les Polonais, peuple ardent, perdirent patience, s'enfuirent dans les bois et engagèrent la lutte sans armes. Ils comptaient sur le secours de l'Europe et de la conspiration russe, mais la première se courbait alors docilement sous le joug de ses despotes, et la seconde, encore faible, prit peur dès les premières arrestations.

Du reste, malgré sa timidité, la conspiration russe publia, au commencement de 1863, une grande proclamation dans laquelle, à la

Digitized by Google

face du public russe, elle prenait fait et cause pour la Pologne. Presque toute la jeunesse manifestait hautement les mêmes sympathies. Le peuple russe proprement dit — j'entends les paysans — n'avait aucune idée de la question. Dans un village du gouvernement de Nijégorod où je disais qu'il devait être pénible au peuple de fournir des recrues supplémentaires pour la guerre de Pologne, les paysans me répondirent avec conviction : « Mais pourquoi donc le tzar des Polonais cherche-t-il toujours querelle au nôtre ? » Il en était autrement du public édifié sur la turbulence des Polonais par la lecture d'Oustrialoff, de la *Gazette de la Police*, et de Katkoff : il jugeait de cela avec l'infaillibilité d'un connaisseur. Un jour, il m'arriva d'avoir une assez longue discussion à ce sujet dans un wagon de troisième classe. Mes compagnons de voyage m'écoutèrent attentivement ; je ne parvins guère à modifier leur manière de voir, mais ils ne me dénoncèrent pas. Les propriétaires envisageaient cette question à leur

Digitized by Google

point de vue. « Soit, je veux bien que vous ayez raison ; mais, pourtant, puisqu'ils se sont révoltés, il faut d'abord les soumettre ; ensuite on pourra les affranchir. » Les colonels de la garde, accoutumés à trafiquer de leur conscience, tenaient un autre langage. « Eh bien, qu'est-ce que vous ferez, vous et les Polonais ? Vous êtes sans argent, or point d'argent, point de soldats ; vous irez à la mort... — Mieux vaut la mort qu'une lâche soumission ! » répondis-je. Et pour beaucoup, dans ce temps-là, une pareille réponse n'était pas une phrase vide. Les discussions de ce genre donnaient lieu parfois à des anecdotes amusantes. Un jour, j'étais en soirée chez Soukhomlinoff (1). Ce professeur avait à Pétersbourg des relations très étendues et très variées ; il m'arrivait rarement de rencontrer chez lui quelqu'un que j'y eusse vu précédemment. La mai-

(1) Auteur d'intéressantes *Recherches sur la littérature et la civilisation russes.*

Digitized by Google

son était pleine, mais de visages toujours nouveaux. Une fois, tandis que Soukhomlinoff était au salon, je me trouvais avec quelques autres dans son cabinet, et je me moquais ouvertement des journaux russes où on lisait toujours qu'un combat *acharné* avait eu lieu durant cinq heures avec les Polonais, et que nos pertes se réduisaient à un ou deux soldats tués. « Aussi, ajoutai-je, les journaux allemands ont-ils publié à ce sujet une facétie assez drôle : « D'après les nouvel-» les reçues de Russie, un combat acharné a » eu lieu pendant six heures entre les Russes » et les Polonais; ceux-ci ont eu cent hommes » tués et cinq cents faits prisonniers; les Rus-» ses n'ont eu ni tués, ni blessés, leur armée » s'est même augmentée d'un soldat... par » suite de l'accouchement d'une vivandière.» Un colonel entendit mes paroles et vint s'asseoir à côté de moi sur le divan. « Non, vous avez tort de douter. — Ce n'est pas un doute, c'est une incrédulité positive. — Si vous êtes incrédule, c'est seulement parce que

Digitized by Google

vous-même n'avez pas été à la guerre. Mais à la guerre cela arrive continuellement. Tenez, par exemple, dans la dernière guerre d'Orient, moi qui vous parle, je commandais un détachement de cavalerie sur la frontière asiatique et j'ai eu affaire aux Turcs. Nous les avons chargés brusquement et du coup nous les avons mis en fuite ; ils ont laissé plusieurs centaines de cadavres sur le terrain, tandis que, de notre côté, il n'y a eu qu'un soldat légèrement blessé. — Possible, mais c'était une charge et non un combat acharné ; cela fait une différence ! — Mais ne soyez donc pas si incrédule : un chef de détachement ne peut pas mentir dans ses rapports ! — Avec ça qu'ils s'en privent ! Voici, par exemple, ce que m'a raconté un des défenseurs de Sébastopol, le commandant Koslinsky. Pendant le siège, une frégate perdait de deux à trois cents hommes, on en portait trois comme tués : en sorte que la double solde pour trois cents hommes et les fonds affectés à leur subsistance passaient

Digitized by Google

dans la poche du commandant. — Oui, c'était possible à Sébastopol, où les opérations militaires étaient de tous les jours, mais en Pologne cela ne se peut pas : là, il ne se fait que des expéditions isolées, et l'on contrôle toujours les assertions des chefs militaires. Ils ne peuvent pas faire des rapports mensongers. — En tout cas, ils peuvent mentir dans l'*Invalide russe*. — Permettez, je suis rédacteur de l'*Invalide russe*. » Je m'excusai et mis fin à la discussion. Quelques jours après, parut dans ce journal un article disant que certains sceptiques doutaient de l'exactitude des nouvelles officielles, alors que lui, *l'Invalide*, publiait toujours la vérité. Pour appuyer cette affirmation étaient donnés ensuite tous les arguments que le rédacteur avait fait valoir dans sa conversation avec moi...

Au printemps de 1863, la conspiration russe prit le nom de *Société de la Terre et de la Liberté*. Elle publia deux numéros de la *Svoboda* qui, surtout à raison de l'insurrection

Digitized by Google

polonaise, inquiétèrent beaucoup le gouvernement. Une commission spéciale fut instituée pour découvrir les membres de cette société, mais elle y perdit sa peine. Après le départ de P... et de Ou... pour la Sibérie, N..., Ia... et moi prîmes un logement en commun. Ils s'installèrent tous deux dans une chambre, et moi dans l'autre. A cette époque où, en ville, les perquisitions étaient si fréquentes, on finit par en faire une aussi chez nous. Un jour qu'ils étaient rentrés assez tard à la maison, N... et Ia... oublièrent de fermer la porte au crochet, ce qu'ils avaient coutume de faire pour la nuit. Quant à moi, je dormais paisiblement dans ma chambre. A cinq heures du matin, quelqu'un frappa tout à coup à ma porte. « Qui est là ? demandai-je. — Ivan Alexandrovitch, fit la voix de la cuisinière ; la police est chez nous ! — Où cela ? — Dans la chambre de N... ; toutes les portes sont gardées et on ne me laisse pas sortir. — Est-ce que le poêle est allumé ? — Oui.

Digitized by Google

— Allons, c'est bien ! » N... était au lit et dormait d'un profond sommeil quand quelqu'un lui tira sa couverture. « Lequel de vous est N... ? demanda une voix inconnue. — C'est moi, » répondit N... en se frottant les yeux. La veille, il était rentré ivre ; mais, à la vue du policier et des *dvorniks*, il se dégrisa tout de suite. « Où sont vos affaires ? questionna le commissaire. — Elles sont là toutes sur ce lit, qui lui-même du reste n'est pas à moi. » (Le lecteur voit par ce détail que N... était un prolétaire.) — Et ces objets, à qui appartiennent-ils? — A l'ami qui loge avec moi. » La perquisition dura environ deux heures. A la fin, le commissaire de police fatigué alla boire son thé (il demeurait dans cette même maison, à l'étage au-dessous de nous), après avoir prié mes camarades de se vêtir et de descendre. J'échappai à la perquisition ; mais, pendant qu'ils s'habillaient, N... et Ia... passèrent chez moi. Du commissariat, on les conduisit à la commission réunie pour l'affaire de *Terre et*

Digitized by Google

Liberté. Le colonel Tchoubykine les interrogea. « Vous êtes étudiant? demanda-t-il en apercevant N... — Non, je suis un ancien sous-officier. — Alors, c'est vous qui êtes étudiant ?... reprit le colonel en s'adressant à Ia... — Non, je suis fils de marchand. — Je ne comprends pas pourquoi on vous a arrêtés, messieurs. » Le Méphistophélès de la police se pencha à l'oreille de Tchoubykine et lui dit quelque chose à voix basse. « Allons, c'est bien, nous examinerons .»

Du reste, on ne trouva rien de suspect dans les papiers. La commission ne fit attention qu'à une lettre insignifiante que j'avais écrite à N... quand il habitait Moscou. Cette lettre se terminait par les mots : « Tchernychevsky, Serno-Soloviévitch et Kotlarevsky de Moscou sont arrêtés. Je me dispose à publier la troisième livraison. » Un gros *nota bene* avait été mis en regard de ces deux lignes. « Pourquoi Khoudiakoff vous parle-t-il dans sa lettre de ces ar-

Digitized by Google

restations ? — Comme d'une nouvelle... — Pourquoi dit-il : « Kotlarevsky de Mos- » cou ? » — Probablement pour le distinguer du Kotlarevsky, qui a traduit l'*Énéide* en malorusse (1). — Eh bien, maintenant, dites-nous, (me demanda-t-on comme si on avait trouvé la pie au nid), qu'est-ce que c'est que cette *troisième* livraison que vous vous disposiez à publier ? *le Vélikorouss ?* — Pas du tout ! ce sont seulement des contes Grands-Russiens. » L'arrestation avait été opérée sur la dénonciation d'un mouchard qui ensuite rétracta lui-même ses paroles. Et, comme la perquisition n'avait rien fait découvrir, aucune charge ne subsistait contre N... Néanmoins, on le tint deux mois et demi dans un violon sans air, et, durant tout ce temps, il dut garder la même chemise sur le corps. « Non ! vous vous obstinez à cacher quelque chose, disait le boiteux qui

(1) Cet écrivain (décédé à Poltava, le 30 octobre 1838) est considéré comme le créateur de la littérature oukraïnienne.

Digitized by Google

remplissait les fonctions d'enquêteur, je suis un oiseau qui a vu le feu, ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire. »

« Évidemment cet oiseau-là n'a pas été pris au filet, » pensait le prévenu en considérant la jambe boiteuse de son interlocuteur. Quelques jours après l'arrestation de N..., je me rendis au poste de police du deuxième arrondissement, où il était incarcéré, pour lui remettre de l'argent et différents objets. « C'est ici qu'est détenu N... ? demandai-je à l'officier de service. — Nous n'avons pas de N... De quel N... parlez-vous? Quel besoin avez-vous de N... ? Il n'est pas ici... » Bref, j'en fus pour ma course...

Il me fut fort utile sous, le rapport intellectuel, d'avoir fait la connaissance d'E... Dans ce même temps, les archéologues me révoltaient par leur indifférence pour les besoins journaliers du peuple. Bien plus, certains d'entre eux n'hésitaient pas à se faire les auxiliaires bénévoles de la troisième section. Aux soirées archéologiques d'Izm... Sr...,

Digitized by Google

on pouvait entendre d'incessantes récriminations contre les tendances politiques de la jeunesse. « Quoi ! Tchernychevsky? disait l'archéologue Grigorieff. Voilà ! de notre temps, il y avait Senkovsky (1) ! — Là, au *Contemporain*, ils veulent faire une révolution ! criait Sr... A mon avis, tous les honnêtes gens doivent se réunir et faire une contre-révolution, une croisade contre l'ignorance !... » On comprend que de telles sorties où se manifestait la mesquinerie des intérêts personnels m'aient éloigné des archéologues et décidé à suivre une direction toute autre.

(1) Écrivain distingué qui publia de nombreux articles littéraires dans une revue fondée par lui : *le Cabinet de lecture.*

Digitized by Google

IX

LA TENDANCE DES ESPRITS ET LA CENSURE

(1863-1864)

La censure a toujours été et sera toujours le plus cruel ennemi de la littérature ; mais, dans ce temps-là, elle était tenue de ramener tout article, tout livre à la formule officielle : « Vivat » ou : « Nous ferons tout notre possible. » Pour caractériser la censure russe de cette époque, il suffit de citer les lignes suivantes d'un rapport adressé à l'empereur par le ministre de l'intérieur : « Pour se faire une idée juste de l'esprit et de la tendance *générale* de notre presse, il ne faut jamais perdre de vue qu'aucune livraison de revue,

Digitized by Google

presque aucun numéro de journal, presque aucun article quelque peu remarquable, souvent même aucune page de cet article n'est publiée telle qu'on la lirait, si les rédacteurs et éditeurs n'étaient pas soumis au contrôle préalable de la censure. » (*La Poste du Nord*, année 1865, nº 264.)

Après cette citation, il est inutile de dire que tout littérateur avait continuellement maille à partir avec la censure. Les articles et les livres étaient parfois tellement défigurés quand ils voyaient le jour, que l'auteur ne reconnaissait pas son travail. Certains censeurs se distinguaient surtout par leur stupidité et leur haine de la littérature. Le censeur Obert se refusait absolument à prendre connaissance des épreuves, si son *tchin* n'était pas mentionné sur le texte qui lui arrivait de l'imprimerie. En ce cas, M. Obert écrivait de sa propre main en tête du texte : « A Son Excellence Auguste Stanislavovitch Obert ; » puis il le retournait à l'imprimeur avec les feuilles non lues. Il

Digitized by Google

fallait faire un nouveau paquet portant la suscription exigée et renvoyer une seconde fois les mêmes épreuves à M. Obert, qui alors seulement consentait à les lire.

Du reste, il y avait aussi des censeurs non hostiles à la littérature ; mais leur action était très limitée par le comité de censure. Les plus sévères et en même temps les plus drôles étaient toujours les censeurs ecclésiastiques, lesquels se recrutaient parmi les archimandrites. Le comité de censure ecclésiastique de Pétersbourg siégeait à la laure Nevskaïa. Les censeurs laïques aimaient à lui renvoyer tout ce qui touchait plus ou moins à la religion. Dans l'automne de 1862, je présentai à la censure un *Recueil de légendes populaires*. Le censeur laïque s'étant déclaré incompétent, mon livre fut soumis à l'examen de la censure ecclésiastique et je dus, à cette occasion, aller voir l'archimandrite Serge. Il me reçut avec une inquiétude visible. Sauf Pypine et Chtchébalsky, il ne connaissait presque aucun lit-

Digitized by Google

térateur profane. Avant tout, il crut devoir s'enquérir de mon prénom, de ma dénomination patronymique et de l'endroit où je servais. Je répondis que je ne servais nulle part, que j'étais seulement un ancien étudiant, sans aucune espèce de relations. « Comment ! vous avez tout de même un logement? » reprit Sa Révérence ; et, après un instant de réflexion, l'archimandrite ajouta : « Mais, vous savez, j'ai peur des écrivains laïques ; tenez, la fois passée, Chtchébalsky est venu chez moi ; j'ai usé de condescendance à son égard : j'ai autorisé son livre après y avoir seulement raturé huit lignes. Eh bien, il est allé se plaindre de moi au métropolitain. « Nos lois sont telles, » lui dis-je ; « je ne puis laisser passer cela. » — « Eh bien, » répondit-il, « protestez contre la » loi si elle est bête ! » J'ai su ensuite qu'il est historiographe de Sa Majesté Impériale... » Après huit jours d'examen, la censure s'opposa formellement à la publication du recueil. « C'est du matérialisme, » fut la raison

Digitized by Google

que me donna l'archimandrite. J'entrepris de lui démontrer qu'il n'y avait là aucun matérialisme, que ces contes étaient publiés dans un but historique et sans aucune intention dogmatique. « Sans doute, nous ne connaissons pas toutes les intentions de MM. les littérateurs, répliqua le père Serge ; mais voilà qu'on a permis d'écrire n'importe quoi sur Pierre le Grand, et on voit maintenant ce qui est résulté de cette tolérance ! — Qu'est-ce qui en est donc résulté ? — Mais la façon dont les étudiants se sont comportés l'année dernière. »

Les censeurs ecclésiastiques se faisaient une singulière idée de la littérature profane : ils pensaient que, si un laïque écrivait sur quelque chose, ce ne pouvait être qu'un éreintement. Un jour, j'apportai à Serge un article sur la femme. « Eh bien, au moins vous n'injuriez pas les femmes, » me dit-il ; et il m'accorda l'autorisation demandée. Une autre fois, Vésélago renvoya à la censure ecclésiastique un conte serbe, le plus inno-

Digitized by Google

cent du monde, au sujet d'Adam et d'Éve; il y avait d'autant moins de danger à en permettre l'impression qu'il devait être inséré dans un ouvrage tout à fait spécial et d'un tirage fort restreint. D'après ce conte, quand Dieu ensemença son paradis, deux anges mirent derrière lui des graines en monceau; mais l'un d'eux s'avisa d'en prendre deux et de les semer dans une autre terre pour s'assurer de la toute-puissance divine: la graine lèverait-elle ou non? Elle leva et il en sortit l'arbre de la science du bien et du mal. Le Seigneur qui sait tout n'ignora pas l'action de l'ange, il le chassa du paradis en lui disant: « Va-t'en loin de moi, Satan! » Alors le diable demanda à Dieu qu'il lui fût permis d'occuper sur la terre autant de place qu'en occuperait une peau de taureau, et le Seigneur lui accorda sa demande. Le diable découpa la peau en lanières très minces et il en entoura une vaste étendue de terre où il put détourner les hommes de la bonne voie et les attirer dans la mauvaise. Ensuite, pre-

Digitized by Google

nant la forme d'un serpent, le diable tenta Ève, qui, après avoir succombé, fit à son tour manger la pomme à Adam. Sitôt que celui-ci y eut goûté, il se sentit coupable et voulut la recracher ; mais la pomme ne remonta ni ne descendit, elle resta dans le gosier. C'est ce qui explique pourquoi les hommes ont là une grosseur qui n'existe pas chez les femmes. La censure ecclésiastique passa toute une semaine à examiner ce conte et à la fin rendit l'arrêt suivant : « Le passage relatif à la peau est inspiré de l'hérésie des Bogarmiles et, comme tel, interdit ; le récit concernant la pomme est vraisemblable et peut, par conséquent, être imprimé, à la condition toutefois que, dans le titre, le mot *conte* sera remplacé par celui de *légende* ». — « Hé ! leur fantaisie ne connaît plus de frein... Et voilà de quoi ils s'occupent ! ils écrivent des schèmes contre le christianisme. Il faut mettre ordre à cela, signaler le fait au synode, appeler là-dessus l'attention de l'autorité supérieure. »

Chaque été, je quittais Pétersbourg pour me

Digitized by Google

rendre auprès de mes parents, et ces voyages me fournissaient l'occasion de voir la vie populaire.

Il est difficile de se figurer des gens plus laborieux et plus pauvres que les paysans qu'il m'était donné de voir près de la capitale. Ils n'avaient pas une seule fourchette dans leurs *izbas* et remplaçaient cet ustensile par de petits morceaux de bois très minces. Dans le gouvernement de Simbirsk, un propriétaire vendit aux paysans une partie de ses bois et de ses terres lors de la promulgation du manifesté concernant l'abolition du servage ; les paysans ruinés, naturellement, n'avaient pas d'argent. « Se peut-il que le grand empereur nous laisse sans bois et sans abreuvoir ? » disaient-ils. Des villages entiers furent ruinés par le payement des lots de terrain concédés aux paysans et par les amendes que ces derniers encouraient quand leurs bestiaux s'aventuraient sur les terres du *barine*. Dans certaines localités, à la veille de la publication du manifeste, les

Digitized by Google

seigneurs imaginèrent de faire inscrire toute la population comme appartenant à leur domesticité, et de cette façon les paysans n'obtinrent pas le moindre lopin de terre. Il est inutile de dire que, dans de pareilles circonstances, les gens deviennent hostiles au gouvernement et prêtent avidement l'oreille à tous les racontars politiques. Ils questionnaient le *posrednik* (1). « Voilà, on ne laisse pas parler les hommes intelligents, faisais-je un jour observer aux *moujiks* : un homme intelligent et instruit pourrait dire bien des choses utiles à tout le monde. — Qu'est-ce qu'il dirait? répartirent les paysans; il nous conseillerait peut-être de nous réunir en assemblée le dimanche... et nous ne saurions pas imaginer cela ! ».

A Rogojine, au fin fond du gouvernement de Simbirsk; la population se distinguait par une ignorance crasse. Ayant appris que j'avais publié des livres à Pétersbourg, les

(1) Sorte de juge de paix institué pour servir d'arbitre, en cas de litige, entre les paysans et les propriétaires.

Digitized by Google

paysans me donnèrent le surnom de magicien. Le voiturier que j'avais loué ne comprenait pas pourquoi il avait beau aller, aller, il ne pouvait jamais dépasser le soleil. « Tu ne le dépasseras pas, lui dis-je. — Allons donc !... Voilà où il était tout à l'heure ! — Mais notre route à tourné. » La situation des indigènes n'était pas enviable non plus. Convertis par force au christianisme, ils continuaient de prier leurs divinités forestières et laissaient pour elles diverses offrandes dans les bois ; ensuite, les filles du pope y allaient sous couleur de chercher des champignons, mais en réalité pour subtiliser les pièces de toile et autres objets offerts aux dieux. Quand les indigènes s'apercevaient que tout cela avait disparu, ils s'en réjouissaient comme d'une preuve que la divinité était bien disposée pour eux : n'avait-elle pas en effet accepté leurs présents ?... « Ce n'est pas Dieu, ce n'est pas le tzar que je crains, disaient-ils dans leur mauvais russe, mais j'ai grand'peur du pope... —

Digitized by Google

Pourquoi donc as-tu peur de lui? — Il m'a pris beaucoup d'argent ! » Les indigènes baptisés ne comprenaient pas les dogmes les plus essentiels de la religion, bien qu'ils fréquentassent l'église. Un jour, sur l'observation du sacristain Térentii, le desservant de la paroisse refusa la communion à un vieillard qui se présentait pour la recevoir sans s'être confessé au préalable. Celui-ci se formalisa et dit avec amertume au sacristain : « O Téretka, Téretka ! tu viens chez moi, tu me dis : « Donne-moi de la bière, donne-moi de « l'eau-de-vie ! » Je t'en donne autant que tu en veux, et tu me refuses une petite goutte de vin ! »

Cependant l'insurrection polonaise faisait une multitude de victimes. Parmi elles se trouva Siérakovsky, le plus noble des Polonais, l'apôtre d'une alliance fraternelle entre les deux nations, l'homme à qui la Russie doit l'abolition des châtiments corporels : le gouvernement russe le fit fusiller. Ogryzko, qui était à la tête du comité polonais de Péters-

Digitized by Google

bourg, fut envoyé en Sibérie. La conspiration russe ne dura pas plus longtemps que l'insurrection polonaise : celle-ci écrasée, celle-là rendit l'âme ou peu s'en fallut. Certains libéraux, qui espéraient déjà être faits généraux du jour au lendemain par la révolution, baissèrent la tête... Du reste, la guerre de Pologne priva le libéralisme russe d'une grande partie de ses forces : elle causa la perte de l'officier Potebnia, de Mikhaïloff, du cercle des étudiants de Kazan; de P..., de Samarine, de Békénieff, etc. Le procès d'Androuchtchenko effraya aussi beaucoup de gens. Tous les libéraux filèrent doux, et plusieurs même n'eurent rien de plus pressé que de se faire espions (notamment Palaouzoff).

Digitized by Google

X

MARIAGE

« Mais, si celle-là ne vous comprend pas, en qui vous voulez trouver de la sympathie pour vos convictions si chèrement acquises ? celle-là en qui vous cherchez une alliée dans la lutte pour l'idéal ? si, tranquille, insouciante dans le cercle de famille, votre femme considère votre lutte sacrée avec le sourire hébété de l'idiot ; si, comme Marthe, tout entière aux soins de la vie domestique, elle n'est pénétrée que d'une pensée : rendre votre existence matérielle plus confortable ; si, comme Xantippe, elle est placée auprès de vous par le destin pour mettre à l'épreuve la force et la constance de votre volonté ? si, appliquée à détruire les convictions que vous vous êtes faites par un travail acharné durant la moitié de votre vie, elle n'est même pas d'accord avec vous sur la question fondamentale de l'éducation des enfants ? »

PIROGOFF, *Questions de la vie.*

Figurez-vous une fillette toute jeune et remarquablement belle, possédant un front élevé, de grands yeux expressifs, des traits

Digitized by Google

réguliers, une opulente chevelure, une voix sonore, une oreille musicale, des formes élégantes et bien prises. Telle était L..., lorsque je fis sa connaissance chez Baxt. Son extérieur était si remarquable, sautait tellement aux yeux, que quiconque la voyait pour la première fois, ne pouvait s'empêcher de faire attention à elle. La première fois que je la vis, ce ne fut que pendant une seconde et j'appris seulement son nom.

Huit jours après, étant sur le point de me rendre à Moscou, j'allai de nouveau voir Baxt ; il y avait chez lui plusieurs personnes que je ne connaissais pas. Pour ne pas gêner leur conversation, je me tins à l'écart, accoudé sur le piano. Tout à coup derrière moi retentit une voix mélodieuse. « C'est vous qui venez de faire paraître un livre ? — Oui », répondis-je en me retournant. La belle inconnue était devant moi. « Vous avez encore publié autre chose, dit-on ? » Je lui nommai quelques-uns de mes ouvrages. « Ma sœur est là, reprit-elle en montrant

Digitized by Google

d'un signe de tête la pièce voisine ; venez lire Gogol avec nous. » Une telle simplicité de manières me plut ; toutefois, je ne restai pas longtemps avec elles ; des affaires pressantes m'appelaient ailleurs.

A mon retour de Moscou, je rencontrai, chez le même Baxt, Vladimir L..., qui me dit : « Mes sœurs vous prient de venir nous voir : il y a soirée chez nous le jeudi, venez, s'il vous plaît. » Bien entendu, je profitai avec empressement de cette invitation. Les soirées des sœurs L... étaient, pour la plupart, de petites sauteries ; on dansait au piano et, pendant ce temps-là, les frères ouaient aux échecs.

C'étaient des soirées données exclusivement par les enfants de la maison ; la mère s'y montrait à peine, les visiteurs n'étaient pas des connaissances à elle mais à ses enfants. Dès que je parus, L... cessa de danser et pendant toute la soirée la jeune fille resta assise sur un divan à côté de moi. Sa conversation roula principalement sur les

Digitized by Google

vexations qu'elle avait à subir de la part de sa mère, et sur le regret qu'elle éprouvait de ne pouvoir s'occuper. En réponse à ces paroles, j'offris de donner aux deux sœurs des leçons de grammaire et d'histoire. Ma proposition fut acceptée, et, cette même semaine, je commençai mes cours.

A la vérité, je cessai d'aller chez elles le jeudi, voulant éviter le public varié qui assistait à leurs soirées, néanmoins je les voyais plusieurs fois par semaine. Tout d'abord je me fis un devoir de leur apporter un tas de livres défendus qu'elles lurent avec avidité.

Mon amour commença dès la première soirée. La sympathie qu'elle avait tâché de faire naître en moi dans cette circonstance s'éveilla immédiatement. Mais bientôt ma passion naissante fut soumise à une épreuve. Tout à coup, sans que je susse pourquoi, ma L... se mit à m'éviter. J'aurais voulu connaître la cause du changement survenu dans sa manière d'être à mon égard. L'idée ne me

Digitized by Google

vint même pas qu'il n'y avait peut-être ici qu'un de ces caprices si ordinaires aux femmes. Aussi, lorsque, l'été venu, je partis pour la campagne, je ne savais que penser; mais, à mon retour, en automne, je retrouvai chez elle son affabilité d'autrefois...

En causant avec une âme jeune, impressionnable, je rafraîchissais la mienne... Mais bientôt, à ma grande surprise, elle me dit : « Je désire que vous ne veniez plus chez nous; je ne vous dirai pas pourquoi; mais je serais bien aise de vous voir dans d'autres endroits. »

Ainsi se passèrent six mois durant lesquels nous n'eûmes ensemble que des entrevues fort rares et fort courtes chez des connaissances; deux fois, du reste, elle-même fit chez moi une apparition fugitive. Mais ces rares entrevues suffisaient pour entretenir l'amour naissant. Un jour, je la rencontrai chez son frère L... « Cela va mal pour vous, Ivan Alexandrovitch; non, vous ne voulez pas le dire, mais on va vous arrêter. » Une larme

Digitized by Google

sincère roula sur sa joue. « Notre cercle est si petit, si petit que la perte d'un de ses membres est une chose déplorable, » ajouta-t-elle en essuyant ses yeux. Sans doute, ces larmes auraient fait impression même sur un homme moins solitaire et moins sensible que je ne l'étais.

Peu après arriva à Pétersbourg l'objet de mon premier amour, mais avec un homme à qui l'unissait un mariage civil (1). Tous deux venaient pour la première fois dans la capitale et, comme ils n'y connaissaient que moi, ils s'empressèrent de se mettre à ma recherche. Un changement notable se manifestait déjà sur le visage de celle qui avait été autrefois une jeune fille si fraîche et si vermeille; on voyait qu'elle n'en était plus à ignorer les soucis de l'existence et la lutte contre le besoin... Mon ancienne passion se serait peut-être réveillée si elle n'avait pas rencontré d'obstacle d'un autre côté. Les

(1) Union libre.

Digitized by Google

époux, étant dans une grande gêne, désiraient se mettre en ménage avec un tiers. Il se trouva que ce tiers fut Al. Lébédeff. On comprend que tôt ou tard je devais me rencontrer là avec sa sœur.

Un soir, en effet, je la vis chez son frère. Nous sortîmes de chez lui ensemble, et elle me pria de la ramener jusqu'à sa demeure. Naturellement, je ne refusai pas. La distance était grande ; la nuit tiède et sombre semblait couvrir d'un voile protecteur notre paisible promenade. Bientôt sa main se trouva comme par hasard dans la mienne; cela me causa moins de surprise que de joie : c'était la première fois que je lui donnais le bras. Chemin faisant, elle me parla des ennuis qu'elle avait avec sa mère, qui mettait obstacle à ses occupations; sans cesse, me dit-elle, il lui fallait s'enfuir de la maison à cause des continuels caprices de sa mère ; ses frères ne voulaient ou ne pouvaient la prendre chez eux, etc... — « Vous avez beaucoup de connaissances : trouvez-moi une place quelconque. Vous

Digitized by Google

pensez que je ne puis pas travailler? Vous vous trompez. Si seulement j'avais du travail, je quitterais ma mère et je prendrais un logement particulier où je vivrais avec une amie. — Si vous voulez, allez demeurer chez votre amie, je puis vous venir en aide jusqu'à ce que vous vous soyez organisée, quand cela devrait durer deux ans. Seulement je ne sais pas quelle somme il vous faut pour votre entretien mensuel? — Vraiment, je ne le sais pas moi-même. — Vingt-cinq roubles vous suffiront-ils ? (Je jugeais d'après moi). Oui. — En ce cas, je ne serai jamais embarrassé pour vous faire vingt-cinq roubles par mois. Je gagne mensuellement de soixante à cent roubles et je n'en dépense que trente pour mes besoins ; tout le reste passe à autre chose. » Nous décidâmes donc que, dans un mois, elle prendrait un logement en commun avec son amie, et que, d'ici là, elle viendrait me voir une fois par semaine dans mon appartement. Ses griefs contre sa mère n'étaient qu'en partie fondés. A la

Digitized by Google

vérité, madame Lébédeff était une femme capricieuse et d'un caractère médiocrement honnête. Mais ses filles jouissaient d'une liberté trop grande pour n'avoir pas la possibilité de s'occuper. Pour un homme crédule et ardemment épris les paroles de la bien-aimée sont un axiome qui n'a pas besoin d'être démontré. Ainsi en fut-il pour moi. Au jour fixé, elle vint me voir dans la soirée et nous nous entretînmes de choses sérieuses. A la fin, cette conversation, durant laquelle nous étions assis à côté l'un de l'autre sur un divan, fit place à une amicale causerie qui, d'instant en instant, rendit plus claire pour nous notre sympathie réciproque. Tout à coup, par manière de plaisanterie et sans réfléchir à ce que je faisais, je lui passai un cordon autour du cou et l'attirai tout doucement vers moi. Entraînée par son propre sentiment, elle se laissa soudain tomber sur ma poitrine. Cette circonstance imprévue troubla complètement ma raison; mon cœur

Digitized by Google

commença à battre comme un marteau ; mon sang, mis en ébullition, me brûla tout le corps. Un baiser passionné la récompensa de son audace. « Que ce sentiment est fort ! » observâmes-nous tous deux quand nous eûmes repris possession de nous-mêmes. C'est ainsi qu'un soir nos relations, d'amicales qu'elles étaient, devinrent amoureuses ; au bout de deux ou trois jours, nous fûmes mari et femme.

Cela arriva un peu après que j'eus commencé à me soigner et à rétablir ma santé ; la chose eut lieu plus vite que je ne pouvais m'y attendre. Les gens passionnés agissent d'ordinaire avec précipitation et raisonnent leurs actions après coup. Un amour sincère et virginal procure toujours beaucoup de jouissances à l'homme aussi bien qu'à la femme ; mais la différence entre elle et moi était grande en ce sens qu'elle aimait pour la première fois, c'est pourquoi elle était au comble du bonheur... Dans de semblables circonstances les sentiments grandissent très vite et

Digitized by Google

un lien se forme qu'il est ensuite difficile de rompre... Quel ne fut pas mon étonnement, quand, aussitôt après cela, je remarquai que l'objet de mon premier amour était maintenant fort loin de me voir avec indifférence !... Mais il était trop tard : si j'avais fait cette découverte quinze jours plus tôt, peut-être que l'ancienne passion n'eût pas tardé à se rallumer en moi aux dépens de la nouvelle... Voilà comme l'aveugle hasard règle la destinée des individus !

Cependant L... ne put donner suite à son idée de se mettre en chambre avec une amie ; d'autre part, il lui était impossible de rester dans sa famille ; que notre amour fût découvert, sa situation au milieu des siens devenait dix fois plus pénible. Aller se loger quelque part contre la volonté de sa mère n'était pas non plus une chose faisable ; dans sa colère, la vieille dame pouvait, suivant la loi, recourir à l'intervention de la police pour faire rentrer sa fille chez elle. Laisser dans une position pareille une femme aimée

Digitized by Google

aurait été malhonnête; mais, pour l'y arracher, je n'avais qu'un moyen : l'épouser, m'unir à elle « légalement », comme on dit.

Quand la pensée du mariage me vint à l'esprit, force me fut d'examiner les avantages et les inconvénients d'un tel parti. D'un côté L... m'apparaissait comme une femme énergique, sympathisant de toute son âme avec les besoins sociaux; par conséquent elle pourrait me seconder; ensuite, elle avait plusieurs fois exprimé le désir de travailler, de gagner elle-même sa vie; or, qu'elle eût seulement envie de s'occuper et, en supposant même qu'elle ne trouvât pas de travail au dehors, j'en aurais toujours à lui donner; troisièmement, comme elle avait appris les langues étrangères, elle pouvait faire des traductions et gagner ainsi pas mal d'argent, en outre sa voix et son sens musical lui permettaient de devenir un jour chanteuse de théâtre, et elle consacrerait aux besoins sociaux le superflu de ses appointements;

Digitized by Google

en quatrième lieu, d'après ce qu'elle m'avait dit, elle devait recevoir de son père une dot de mille roubles, et environ deux mille roubles de sa mère et de ses oncles, sans compter différents objets de prix. Elle sacrifiait le tout — argent et objets — dans l'intérêt du peuple. Tel était le beau côté de l'affaire.

Il y avait aussi des objections : « Je suis méchante, me dit L... ; parfois je dispute avec tout le monde ; j'ai peur que tu ne sois pas heureux avec moi. — Voilà une bêtise ! Tu es ainsi parce que tu vis dans un mauvais milieu. Tu vivras tranquille, tu t'instruiras ; tout cela se passera. » Je n'admettais pas qu'il existât quelqu'un dont je ne pusse m'accommoder. Depuis quelques années j'avais dû vivre dans les familles les plus diverses, avoir affaire à des gens de toutes sortes, et non seulement je ne m'étais fâché avec aucun d'eux, mais j'avais su me maintenir en bons termes avec tous, sans pour cela rien sacrifier de mon indépen-

Digitized by Google

dance, ni interrompre un instant ma propagande. Il en était résulté chez moi la conviction que je pouvais vivre *avec tout le monde*, à plus forte raison avec une femme aimée, une créature honnête et droite. Je ne fis donc aucune attention aux craintes manifestées à cet égard par L..., mais je lui objectai que j'étais dans le cas d'être arrêté. « On ne t'arrêtera toujours pas demain, répliqua-t-elle, pourvu que nous ayons seulement un mois de bonheur, quand même nous devrions tous deux mourir après, peu m'importe. » Je songeai ensuite à l'argument capital contre ce mariage : L... avait déjà attiré sur elle l'attention de la police ; en m'épousant, elle appellerait aussi sur moi les soupçons de l'autorité, ce qui allait tout à fait à l'encontre de mes plans. Mais la passion m'entraînait, et l'idée que je ne pouvais pas la planter là fit définitivement pencher la balance en faveur du mariage.

Nous prîmes cette résolution pendant le grand carême ; nous décidâmes que la

Digitized by Google

demande d'usage serait faite dans la sixième semaine et que la noce aurait lieu dans la semaine de saint Thomas (1). Surgit une nouvelle difficulté : la mère refusa tout net son consentement et eut recours aux plus vives instances pour détourner sa fille d'une pareille union. « Est-ce possible ? Quand le baron B... et le prince N... demandent ta main, tu épouserais un mendiant ! » Alors L... écrivit à son père qui vivait loin des siens, à Moscou. Après l'échange de quelques lettres, le père envoya son autorisation et un billet de mille roubles. En apprenant cela, la mère devint furieuse : évidemment, malgré ses démêlés continuels avec sa fille, elle appréciait celle-ci à sa valeur, et, voyant en elle une belle personne en même temps qu'une chanteuse de mérite, elle espérait la vendre à des conditions avantageuses. Elle ne dormit pas de la nuit ; assise sur le lit de sa fille, elle la sermonna

(1) La semaine qui suit celle de Pâques.

Digitized by Google

jusqu'à l'aurore. Le lendemain, à sept heures du matin, au moment où L... venait de se lever, sa mère, déjà tout habillée, entra dans sa chambre; la vieille dame était sortie de chez elle au point du jour et revenait triomphante. « Eh bien, voilà, je te félicite! — dit-elle. — J'ai été à la police et j'ai dénoncé Khoudiakoff. Le grand maître de police m'a dit qu'on le connaissait depuis longtemps et qu'on ne le perdait pas de vue... Ils n'attendent, paraît-il, qu'une dénonciation contre lui pour l'expédier immédiatement en Sibérie... Épouse donc un homme qui demain sera emballé!... » Ces paroles produisirent un effet tout contraire à celui que s'en promettait la vieille; L... accourut aussitôt chez moi et ne revint plus chez sa mère. Le lendemain, notre mariage fut célébré avec une simplicité nihiliste, il n'y eut ni bal ni repas de noce, et l'on ne vit à l'église que les trois ou quatre témoins obligés.

Les relations conjugales sans amour ne sont autre chose qu'un libertinage légal, et

Digitized by Google

le mariage, en créant la famille, rétrécit les intérêts des époux; chacun d'eux ne s'occupe plus que de ses enfants, et souvent au préjudice du bien général. Je laisse de côté ce fait que le mariage assure à l'homme la possession de la femme; l'idée même du mariage: faire de deux personnalités « une seule chair », est humiliante pour l'homme. Avant le mariage l'homme est un tout, après le mariage il n'est plus qu'une moitié... Quant à la femme, la plupart du temps, ou bien elle devient l'esclave de l'homme, ou c'est elle-même qui le rend l'esclave de ses passions; la femme revendique sur lui des droits qu'elle ne peut tenir de personne.

Mon amour, je puis le dire, ne fut heureux que jusqu'au mariage. Du jour où L... eut les droits d'une épouse, je ne m'appartins plus. Malheureusement je ne fus pas le seul, tous ceux qui eurent l'occasion de vivre avec elle se sentirent aussi privés de leur liberté. Néanmoins les quatre premiers mois furent plus ou moins supportables. Pourtant L... n'avait

Digitized by Google

pas cessé d'être capricieuse, elle l'était, au contraire, devenue plus-que jamais. J'ai toujours été l'ennemi des querelles, c'est pourquoi je me résignais, rongeant mon frein...

J'essayai de me faire remplacer par ma femme dans certaines circonstances pour vaquer plus librement à mes travaux littéraires, mais je ne tardai pas à m'en repentir. Chaque fois que je la chargeais d'une commission, elle commettait les erreurs les plus impardonnables, confondait les noms ou s'embrouillait dans les détails de l'affaire, en sorte que je désespérai bientôt de pouvoir l'utiliser sous ce rapport.

Elle ne réussissait pas mieux avec les traductions et le chant; n'ayant pas l'habitude d'un travail soutenu, elle passait sans cesse d'une occupation à l'autre, et n'aboutissait à rien. Accoutumée à bien vivre, elle ne pouvait supporter des privations qui étaient tout à fait insignifiantes pour moi. En revanche, toutes ses forces étaient concen-

Digitized by Google

trées sur l'amour physique le plus passionné..... Adieu ma continence ! adieu ma santé !

La seule satisfaction que j'eus à cette époque fut la publication de l'*Autodidacte*. Assurément j'aurais donné beaucoup plus de soins à la composition de cet ouvrage sans l'idée qu'on pouvait l'interdire, et que dès lors tout mon travail serait perdu. Intéresser le lecteur aux sciences naturelles et modifier l'ensemble de ses conceptions sur le monde, tel était le but que j'avais poursuivi en écrivant ce livre, et je croyais l'avoir atteint. Mais, en Russie, il est plus facile d'écrire un livre que d'obtenir l'autorisation de le publier ; pour cela, il faut parfois se remuer beaucoup. D'abord se faire donner une lettre de recommandation pour certaine grande dame, demander à la dame un mot pour un certain Ivan Ivanovitch N..., etc. « Ne pensez pas, me dit enfin le dernier de ces Ivan Ivanovitch, que nous autres employés ne comprenions rien. Non, nous ne sommes pas en-

Digitized by Google

core tout à fait des arriérés! » — Et il m'envoie au secrétaire avec une lettre. Au reçu de ce pli, le secrétaire du comité cligne en signe de satisfaction son œil unique, et il m'autorise à soumettre sous un titre trompeur les épreuves du livre au censeur Lébédeff. Ici, une nouvelle démarche est nécessaire : il faut que j'apporte moi-même les premières feuilles et que je me présente comme archéologue. Lébédeff, qui connaît mes précédents travaux est enchanté de faire ma connaissance, et les feuilles sont lues d'un œil indulgent. « J'ai entendu dire que vous n'avez pas de diplôme..., dit-il. — Je vous conseillerais d'aller, de ma part, trouver le recteur. On vous recevra bien, vous obtiendrez un diplôme, et vous aurez le moyen de vous occuper de science... » Les feuilles suivantes furent lues à des intervalles assez éloignés pour en faire oublier la liaison ; le censeur biffa pourtant tout le dernier chapitre. Malgré cela, le livre, tel qu'il fut publié, ne laissa pas d'étonner beaucoup de gens.

Digitized by Google

Aussitôt après, je partis pour l'étranger; ce voyage m'aurait été fort utile à tous les points de vue, si je l'avais fait seul. Mais ma femme voulut à toute force m'accompagner ; discuter n'aurait servi à rien ; je dus la prendre avec moi.

Digitized by Google

XI

A L'ÉTRANGER

Sur ces entrefaites, m'arrivèrent de Russie diverses nouvelles, les unes consolantes, les autres de nature à m'inquiéter. Au dire de gens qui avaient quitté Pétersbourg depuis mon départ, on racontait dans cette ville — en se fondant sur quoi, je l'ignore — que j'avais pris la fuite pour échapper à la persécution du gouvernement russe. Certains libéraux connus avaient, je ne sais pourquoi, répandu le bruit absurde que, conjointement avec Kelsieff, je fomentais des troubles dans la Petite-Russie. A la fin, le gouvernement lui-même me mit à l'ordre du jour des conversations en interdisant l'*Autodidacte*. Ce livre fut dénoncé par Mouravieff ; le ministre

Digitized by Google

de l'intérieur présenta un rapport à l'empereur; du ministre, l'affaire alla aux gouverneurs généraux des deux capitales, et des gouverneurs généraux aux grands maîtres de police, qui adressèrent des circulaires confidentielles aux commissaires de quartier. Il n'y avait pas plus de trois mois que l'*Autodidacte* était en vente; ni annonces ni comptes rendus n'avaient été publiés dans les journaux; à Moscou et à Pétersbourg, plusieurs libraires ignoraient encore l'existence de cet ouvrage, qui pourtant se vendait bien.

Le premier mouvement de la police fut de se mettre à la recherche de l'auteur. Quand on eut appris qu'il était à l'étranger, on fit savoir à un commissaire de police que le livre avait été imprimé dans son quartier et on lui ordonna de le saisir chez l'imprimeur. Le commissaire ne connaissait dans son quartier d'autre imprimerie que celle de Golovatcheff et à deux reprises il manda ce dernier à son bureau. Golovatcheff n'avait même jamais entendu parler de l'*Autodidacte*, il parcourut

Digitized by Google

tous ses catalogues mais n'y trouva rien. Finalement, au poste, on lui montra un exemplaire. « Pourquoi donc me tracassez-vous ainsi ? dit-il avec irritation ; est-ce que vous ne voyez pas sur la couverture : imprimerie Kukel ? » (Cet établissement typographique était situé près de celui de Golovatcheff.) On courut alors chez Kukel, où l'on saisit quatre mille feuilles de défets que l'on rapporta triomphalement à la police. Des officiers de gendarmerie visitèrent les boutiques des libraires. L'émoi s'empara du public : « Tu sais, dit un petit bouquiniste à un de ses collègues, on a interdit Khoudiakoff : un alphabet russe. — Pourquoi donc l'a-t-on interdit ? — Mais, à ce qu'il paraît, il est dit dans ce livre que les tsars prélevaient l'impôt par l'intermédiaire de la vermine. »

Cependant l'oisiveté apathique de la basse-cour m'irritait... En dehors de cela, il est fort difficile, quand on se trouve loin de la Russie, d'écrire des ouvrages de vulgarisation pour le peuple russe ; il n'y avait donc pas moyen

Digitized by Google

pour moi de vivre à l'étranger en travaillant dans cet ordre d'idées... J'avais alors acquis la conviction définitive que ma femme ne pouvait même pas devenir cantatrice; elle n'étudiait pas du tout et consacrait son temps à des niaiseries. Sa beauté même m'apparaissait maintenant sous un autre jour : depuis l'enfance, cette beauté lui avait attiré une foule d'adorateurs passionnés qui avaient plus ou moins cherché à lui plaire par des compliments, aussi l'amour-propre s'était-il terriblement développé chez elle. Son humeur capricieuse ne faisait que s'accentuer de plus en plus, il n'y avait pas de créature au monde qui pût trouver grâce devant elle ; dans tout individu, homme ou femme, elle remarquait du premier coup des défauts qui échappaient complètement à mon attention. Non contente de se brouiller elle-même avec les gens, elle voulait que je cessasse aussi de les voir, parce que tel était son caprice. D'ordinaire, je la laissais parler sans lui répondre, mais, naturellement, je maintenais mon indépen-

Digitized by Google

dance ; ce qui donna lieu à plus d'une scène pénible... Son amour n'avait pas diminué, malheureusement sa jalousie n'avait fait que croître, ou, du moins, elle la manifestait plus que jamais : c'était au point qu'elle se montrait jalouse même des hommes. En cela elle ressemblait tout à fait à la « Marquise sanglante ». En outre, l'amour physique passionné, sans frein, épuisait mes forces... Un mois d'un pareil amour aurait fait d'un homme bien portant un cadavre, à plus forte raison d'un homme comme moi... Et ce n'est pas un mois que je vécus avec elle, mais sept mois et demi... Subvenant seul aux besoins du ménage, je me surmenais pour gagner notre vie à tous deux et ce travail excessif achevait de détruire ma santé.

Plus d'une fois, dans la suite, je me suis moi-même étonné du contraste extraordinaire que ma femme formait avec moi. Elle possédait une beauté rare, une voix forte et agréable, une sève de vitalité débordante... Par contre, il aurait été difficile de trouver un homme

Digitized by Google

plus laid que moi, et doué d'une voix plus faible ; pour la délicatesse de l'oreille, j'aurais pu envier un sourd ; les aboiements d'un chien offrent des sons plus variés et plus harmonieux que mon chant ; enfin, un homme plus épuisé que moi se rencontre rarement (1). D'autre part, ma femme s'habillait toujours simplement, mais avec goût ; je me distinguais par un absolu mépris de la toilette. Incapable d'un travail suivi, elle ne finissait jamais rien ; je ne pouvais me reposer avant d'avoir achevé ce que j'avais entrepris. Depuis qu'elle avait connu la pauvreté, elle était devenue avare, transformation qui, en général, s'opère très vite chez les femmes.

Avant même notre départ de Pétersbourg, il y eut un cas où mon énervement fut tel, que je m'enfuis de la maison sans aucun projet arrêté et me dirigeai vers la mer. Sur mon

(1) Peu après mon mariage, une de mes connaissances me dit en plaisantant : « Je m'étonne qu'une aussi belle personne ait épousé un homme comme vous. — Mais vous connaissez le proverbe ? répondis-je, l'amour est mauvais juge : on s'amourache même d'un bouc. »

Digitized by Google

chemin s'offrit un cabaret. Je n'avais jamais bu d'eau-de-vie ; mais alors j'éprouvai une envie terrible d'entrer dans cet établissement et de me soûler comme une grive. (Je compris dans cette circonstance pourquoi tant de gens s'adonnent à la boisson.) « Se peut-il que je devienne un animal ? Non, jamais ! Mieux vaut se noyer que s'abrutir... » A l'étranger, les caprices de L... me rendirent la vie encore plus pénible ; parfois j'aurais voulu mourir, à seule fin de ne plus être sa victime. Et pourtant cette femme m'aimait, elle avait pour moi un attachement sincère... Par moments, elle m'inspirait une profonde pitié ; elle-même reconnaissait que son caractère était insupportable. « Je suis bien malheureuse, disait-elle, personne ne peut vivre avec moi. Pourquoi mettre au monde, pourquoi élever des gens qui doivent être à charge à leurs semblables ? »

En effet, tous ses défauts lui venaient de sa première éducation ; au contraire, tout ce qui en elle était bon, elle l'avait acquis en dé-

Digitized by Google

pit de cette éducation. Si elle avait élargi ses conceptions, c'était malgré sa mère, qui même avait tout fait pour nuire au développement de sa taille et de sa voix. Dès l'âge le plus tendre, elle la sanglait dans un corset, ce qui est un supplice pour beaucoup d'enfants ; la petite fille sentait qu'elle étouffait, mais elle craignait trop sa mère pour se permettre d'ôter son corset ; alors elle eut l'heureuse idée d'en retirer les baleines et de le porter comme un sac. Toute jeune encore, elle s'avisa de manger du suif pour savoir quel goût il avait, et elle le trouva si bon, qu'elle se mit à en consommer une quantité considérable. Sa mère, s'en étant aperçue, lui défendit sévèrement de recommencer. Néanmoins la fillette continua à dévorer en secret des chandelles tout entières. Sans doute cela était bon pour son organisme...

Quoi qu'il en soit, l'homme arrivé à l'âge adulte ne peut pas changer son caractère ; au contraire, ces continuels caprices avaient pour effet de me rendre moi-même grin-

Digitized by Google

cheux. Finalement, les choses en vinrent à un tel point qu'il me devint impossible de vivre plus longtemps avec elle... En conséquence, je résolus de revenir au plus tôt en Russie, et d'y revenir seul; j'espérais qu'on m'arrêterait tout de suite et qu'on m'enverrait là « où Makar ne faisait pas paître ses veaux (1) ». Ma femme, n'ayant pas le moyen de m'y suivre, m'oublierait peu à peu et en aimerait un autre... En tout cas, cette séparation lui serait utile : elle ne penserait plus alors qu'à ses études musicales et deviendrait une cantatrice... Plusieurs me dissuadaient de retourner en Russie : « Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie? Eh bien, on vous arrêtera, voilà tout. » D'autres disaient avec la mine des gens qui savent les secrets d'en haut : « Eh bien, on s'assurera de lui... je le sais de bonne source. » Je ne fis que rire de semblables prédictions et partis, laissant ma femme étudier le chant à Genève.

(1) Locution proverbiale pour désigner la Sibérie.

Digitized by Google

XII

A PÉTERSBOURG

La Russie produit toujours une pénible impression sur le Russe qui revient de l'étranger. A la station de Wirballen, les portières des wagons n'étaient pas encore ouvertes, lorsqu'à une question faite par moi en allemand une voix répondit en russe : « Veuillez montrer votre passeport. » Des rangées de gendarmes et de soldats stationnaient de tous côtés. On aurait pu croire qu'au lieu d'un train-poste, ils attendaient un régiment d'insurgés. A la fin, on examina nos passeports, on visita nos bagages, — et on nous laissa passer. Dans un bureau, un Juif changeait de la monnaie étrangère : nous

Digitized by Google

lui donnions de l'argent et de l'or pour recevoir, en retour, du papier et des *piataks* (1) de cuivre. « Mon Dieu ! — pensai-je, — si encore ils faisaient de la monnaie en fonte !... Comment n'ont-ils pas pitié de nos poches? »

A chaque pas sautait aux yeux l'énorme différence qui existe entre les États européens et la Russie. Les wagons de deuxième classe même n'étaient pas chauffés, tandis qu'en Suisse, où pourtant le climat est beaucoup plus chaud, il y a des poêles jusque dans les troisièmes. Des deux côtés de la voie, on apercevait des villages polonais en ruine, des bois complètement dévastés. Toutes les gares étaient occupées par des gendarmes. Les premières et les secondes renfermaient des employés de la III^e^ section et autres sangsues du royaume de Pologne ; dans les troisièmes grouillait une répugnante cohue d'Allemands des provinces Baltiques, de Juifs, de Lettes, de Finnois, etc. De temps à autre, on pouvait voir deux vieilles Polo-

(1) Pièce de cinq kopeks.

Digitized by Google

naises s'entretenant à voix basse dans leur langue nationale. A une station, dans notre wagon de troisième classe déjà bondé on fourra une compagnie de soldats qui s'y installèrent avec un sans-gêne tout militaire, en s'asseyant soit sur le public, soit les uns sur les autres. Je voulus protester, dire que les voyageurs ne payent pas leur place pour avoir, durant la route, un soldat sur chaque épaule... Mais, hélas! ma voix fut couverte par les bavardages bruyants de la soldatesque, et, du dehors, on ferma le wagon au verrou. Quand le train arriva à la gare de Pétersbourg, quelques gendarmes continrent la foule pressée de sortir des wagons de troisième classe, et, lorsque enfin les portières furent ouvertes, les voyageurs descendirent si précipitamment, que plusieurs s'étalèrent sur le quai. Pétersbourg même, la plus riche et la plus civilisée des villes russes, apparaît rempli d'une telle quantité d'infirmes et de loqueteux, qu'à ce spectacle le cœur de celui qui revient de l'étranger se serre involontai-

Digitized by Google

rement... Mais, de loin en loin, on rencontre des chevaux de dix mille roubles, que leurs palefreniers promènent... Pauvre peuple ! il peut porter envie à ces animaux; on les soigne, tandis qu'on le tient dans une noire misère.

Presque personne ne pensait que je reviendrais à Pétersbourg; aussi tous m'accueillirent d'un air surpris : ils me considéraient déjà comme un émigré. Un de mes amis intimes, après m'avoir entendu faire le récit de mon existence à l'étranger, finit par dire, en s'adressant à un autre : « On l'écoute, on l'écoute, et on se sent même irrité : il parle comme un homme intelligent, il raconte, il critique, mais lui-même, que fait-il?... Allons, pourquoi est-il revenu ici? Il aurait mieux fait de rester là-bas, à l'étranger. Maintenant on va le prendre, le mettre sous clé et l'y garder. Il aura beau jurer, protester, on le gardera. » Plusieurs dames, qui me voyaient en quelque sorte pour la première fois, me demandaient tout d'abord : « Vous

Digitized by Google

avez sans doute vu Hertzen à l'étranger? »

A propos de mon retour en Russie, voici encore une anecdote. En mon absence, mon portrait fut mis en vente. Lorsque j'étais encore à l'étranger, quelqu'un de ma connaissance me pria d'acheter ma photographie sur la perspective Nevsky, et de la lui envoyer. « Ce ne peut, en aucun cas, être ma photographie, lui répondis-je, je ne me suis pas fait photographier depuis plusieurs années. Ce portrait doit être celui du peintre Khoudiakoff. — Non, c'est le vôtre; je l'ai vu annoncé dans les journaux sous la rubrique *Littérateurs*. » Arrivé à Pétersbourg, j'oubliai cela. Mais une dame avec qui j'étais fort lié me dit un jour dans le courant de la conversation : « Voilà ! vous êtes encore un ami... Vous vous êtes fait photographier, et vous ne nous avez pas donné votre portrait. — Mais je ne me suis pas fait photographier. — Comment! vous ne vous êtes pas fait photographier? Votre portrait-carte se vend chez Popoff : j'ai lu l'annonce. »

Digitized by Google

Le lendemain, je me rendis chez Popoff : « Vous vendez la photographie de Khoudiakoff ? — Oui, nous la vendons quinze kopeks. — C'est celle du peintre Khoudiakoff?... — Non, de l'écrivain. — Voulez-vous me permettre de la voir? » On me passa une carte sur laquelle était représenté un gros propriétaire de quarante ans. Au dos était écrit : *Khoudiakoff*. « Vous avez beaucoup de ces portraits? — Il ne nous reste plus que ces trois-là. — Bien... Je vous les achète tous trois, mais je vous prie de ne plus en vendre de pareils. Cela ne me ressemble pas du tout. — Excusez-nous, mais on nous avait dit chez le photographe que c'était Khoudiakoff. — Si l'on peut ainsi tromper le public du vivant d'un auteur ! — pensai-je ; — que doit-ce donc être après sa mort? Si les portraits des hommes du XIXe siècle sont si infidèles, que dire de ceux qui sont censés représenter des hommes du moyen âge? » Je distribuai à différentes personnes les trois épreuves que j'avais ache-

Digitized by Google

tées, et l'une d'elles tomba plus tard entre les mains de la commission qui, sous la présidence de Mouravieff, instruisit l'affaire du 4 avril. Ce portrait intrigua fort les enquêteurs : « Pourquoi et quand Khoudiakoff s'est-il ainsi grimé? » Il y eut plusieurs interrogatoires à ce sujet. « Qui est représenté sur cette carte? demanda-t-on à Alexandre Nikolsky. — Khoudiakoff. — Quand donc s'est-il fait photographier? — Probablement quand il était plus vieux... » répondit Nikolsky.

Par suite des bruits répandus en ville, j'étais moi-même presque sûr qu'on m'arrêterait; c'est pourquoi, aussitôt après mon arrivée à Pétersbourg, je partis pour Moscou, où mon père se trouvait alors.

Le cercle d'Ichoutine, dont j'avais fait la connaissance dès l'été de 1865, était un des phénomènes les plus remarquables de ce temps-là. L'idée du bien public avait assez étroitement uni un certain nombre de jeunes gens distingués, qui, tôt ou tard, auraient été

Digitized by Google

le noyau d'une vaste conspiration. La plupart de ces hommes avaient renoncé à toutes les joies de la vie et s'étaient consacrés à l'œuvre de l'affranchissement populaire. Ermoloff avait sacrifié dans ce but toute sa fortune. Plusieurs d'entre eux possédaient un talent remarquable : Ermoloff, Nikolaïeff, I. Voskrésensky, le prince Obolenisky et autres. Ichoutine luimême se montrait fort éloquent, lorsqu'il avait à parler au peuple. Quant à D.-A. Iourasoff, c'était un homme qui, par la pureté et l'élévation de son caractère, aurait fait honneur à n'importe quelle génération.

Après l'instruction de l'affaire Karakozoff, certains écrivains de police se sont exprimés en termes méprisants sur le compte de ces personnalités... Ils se sont fondés, pour les juger, sur l'attitude qu'elles ont eue durant leur détention. On se moquerait d'un naturaliste qui établirait son jugement sur les mœurs, les habitudes, les facultés d'un animal quelconque uniquement d'après un

Digitized by Google

échantillon observé dans une ménagerie... Si l'on peut reprocher quelque chose à ces jeunes gens, c'est seulement la faute qu'ils commirent en recevant dans leur société Matkoff, homme non dépourvu de moyens, mais plutôt intrigant que zélé révolutionnaire. En ce qui concerne les autres, chacun d'eux, peut-être, serait mort avec enthousiasme pour ses idées, s'il n'eût fallu qu'affronter héroïquement un supplice de deux heures; mais, sans doute, tous n'étaient pas de force à braver continuellement la mort suspendue sur leur tête pendant plusieurs mois consécutifs. Pour ce qui est de leurs déclarations au cours des interrogatoires, ils les firent, soit par ignorance juridique, soit en présence de certaines pièces à conviction, comme, par exemple, les lettres et les divers objets découverts dans une cassette; mais la plupart de ces dépositions furent la conséquence des malentendus semés par Matkoff. Il faut aussi noter qu'un homme intelligent s'abêtit très vite lorsqu'il est détenu dans une forteresse.

Digitized by Google

Du reste, je dois le dire, jamais de ma vie je n'ai vu publier une aussi énorme quantité de mensonges de toutes sortes, qu'au sujet de l'affaire du 4 avril!...

. . . . . .

Revenu à Pétersbourg, je fis viser mon passeport et j'attendis mon arrestation. Mais la police ne se montra pas, et, peu à peu, je me rassurai à cet égard.

Ma position était alors des moins enviables. J'étais revenu de l'étranger avec une santé encore plus mauvaise qu'au départ. Mon voyage et surtout l'entretien de ma femme m'avaient jeté dans de tels embarras pécuniaires, que non seulement je devais m'imposer beaucoup de privations, mais que je n'avais même pas le moyen de me procurer des soins médicaux. Ayant employé pour des besoins étrangers les mille roubles inconsidérément sacrifiés par elle, je me croyais obligé de subvenir à ses dépenses jusqu'à la concurrence de cette somme, et ne voulais pas lui rappeler qu'elle avait promis de se

Digitized by Google

suffire à elle-même... En dehors de cela, des affaires autres que les miennes m'occupaient tellement que, parfois, je pouvais à peine écrire deux lignes en une journée.

Relativement à ma femme, j'éprouvais à cette époque deux sentiments bien distincts : d'une part, je m'avouais qu'elle n'était pas du tout ce que je m'étais figuré avant de l'épouser ; que nous ne pouvions pas vivre ensemble ; que cette femme était un obstacle à ma libre activité, chose pour moi plus précieuse que la vie ; d'autre part, elle m'aimait sincèrement, et il est bien difficile de ne pas tenir compte d'un attachement sincère ; je sentais seulement qu'on peut aimer même en dépit de la raison, rien que par le sang ; que l'amour devient parfois comme un élément constitutif de l'existence physique.

Il y a des gens qui ne peuvent guère signifier verbalement une rupture. J'étais de ceux-là. Il m'est arrivé très rarement de rompre avec quelqu'un, et presque toujours ç'a été

Digitized by Google

par écrit. Dans les lettres que ma femme m'adressait de l'étranger, elle se répandait sans cesse en plaintes contre telle ou telle de ses connaissances. Je lui répondis un jour que le plus souvent les torts étaient de son côté, et que tôt ou tard ses caprices rendraient même une séparation inévitable entre nous... Ces mots, par lesquels je voulais lui faire entrevoir avec ménagement la possibilité d'une rupture, portèrent un coup terrible à la pauvre femme... Elle eut, paraît-il, une fièvre nerveuse et dut s'aliter. Le médecin déclara que sa maladie provenait d'une cause purement morale. Des amis m'informèrent de son état et me prièrent de lui écrire une lettre « de nature à lui procurer quelque soulagement », sans toutefois me cacher que le meilleur moyen de hâter sa guérison, c'était de la rappeler au plus tôt près de moi, à Pétersbourg.

Il n'entrait nullement dans mes vues de tuer la malheureuse. Force me fut de lui écrire une lettre consolante, de l'inviter à

Digitized by Google

revenir à Pétersbourg; je lui promis d'être toujours son mari, coûte que coûte, mais à la condition formelle qu'à Pétersbourg nous aurions chacun notre appartement. « Je consens à tout, répondit-elle, je ferai tout ce que tu voudras, j'accomplirai tous tes désirs, puissé-je seulement mériter ton amour! » Hélas! qu'il y a loin parfois des paroles les plus sincères à la réalité!...

L... arriva à Pétersbourg le 10 février et se rendit immédiatement chez moi. « Je vais rester chez toi deux jours, dit-elle; ensuite je me trouverai un logement où j'irai habiter avec ma sœur. » Comme si une fatalité malveillante s'en était mêlée, tout un mois s'écoula sans qu'arrivât la sœur. Encore un mois d'une vie tuante: des dettes, des démarches infructueuses, un amour effréné.

A la fin, la sœur arriva; les deux femmes se mirent à la recherche d'un logement; chose étrange, elles ne trouvèrent qu'un appartement pour quatre personnes (j'étais évidem-

Digitized by Google

ment de ce nombre). C'était dans ce local qu'on projetait de célébrer la noce de la sœur et d'A. Nikolsky, noce dont un oncle riche s'était engagé à faire les frais. Malgré tout, je ne consentais pas à aller demeurer avec ma femme et ma belle-sœur. « Je t'ai déjà dit que je voulais vivre seul. — Mais non, Vania, cela ne fait rien : tu auras là ton entrée particulière, ton cabinet particulier; je ne serai que la maîtresse du logis; je n'entrerai chez toi que quand toi-même m'appelleras. — Non, pour rien au monde. » Mais aux instances de ma femme se joignirent celles de sa sœur : « L'oncle saura que vous ne vivez pas avec L... et il ne voudra plus s'occuper de mon établissement. Faites ménage avec elle, ne fût-ce que durant un mois, jusqu'au mariage; en retour, je vous donnerai mille roubles le jour de la noce et, par la suite, je vous viendrai encore en aide. Je sais que mon oncle ne me refusera jamais rien. — Voici plutôt ce qui arrivera : on m'arrêtera et on vous coffrera

Digitized by Google

tous... » (C'était une parole prophétique...)

Mais Alexandre Nikolsky me fit à son tour la même prière. Nikolsky était une des plus nobles personnalités que j'eusse rencontrées dans ma vie; il se dépouillait en faveur d'autrui de tout l'argent que sa mère lui envoyait et, pour ses besoins personnels, ne dépensait par mois que sept à huit roubles qu'il gagnait en faisant des copies ou en donnant des leçons. Cet homme m'avait rendu tant de services et m'en demandait si rarement, que je n'eus pas le courage de lui répondre par un refus... « Soit; mais c'est seulement pour lui, et encore il ne faut pas que cela dure plus d'un mois... Autrement, je ne consentirais pour rien au monde! » dis-je avec une sorte de désespoir.

Il est très facile de déménager quand on n'a ni meubles ni coffres. Le nouveau logement, situé dans la maison du consul de Bavière, Waltz, était assez confortable, mais la maîtresse du logis continuait à être ma capricieuse épouse, qui épuisait mes dernières

Digitized by Google

forces, se mêlait de tout, me causait à chaque instant des embarras... Elle se brouilla, à cette époque, avec son frère Vladimir et lui défendit de remettre les pieds chez elle. Vladimir pouvait ne pas valoir grand'chose, mais il venait très rarement nous voir et c'était, après tout, un homme bien disposé pour moi. Irrité contre ma femme, il ne tarda pas à se venger d'elle par une dénonciation dont le premier effet fut d'attirer sur moi la sérieuse attention de la commission d'enquête. Le mariage de Varvara souffrit beaucoup de difficultés; la mère ne voulait pas en entendre parler et, dans la crainte que le père n'envoyât son autorisation, elle se rendit à Moscou. Nous réussîmes pourtant à célébrer la noce le 3 avril (1). Le lendemain, le fatal 4 avril,

(1) A cette noce assistèrent l'oncle et plusieurs autres parents que, pour la plupart, nous ne connaissions pas jusqu'alors. « Dites-moi, je vous prie, fit l'un d'eux, il paraît que le gouvernement a interdit votre livre? — Oui. — Eh bien, pourquoi écrivez-vous ainsi? La tendance est honnête... dit-on. Voilà Tchernychevsky, il a écrit tant et si bien qu'on a fini par l'envoyer aux travaux forcés. Et Pavloff! A la chambre des finances un conseiller me de-

Digitized by Google

je comptais recevoir les mille roubles promis, j'avais hâte de les toucher; mais Varvara me pria d'attendre quinze jours... Et les événements n'attendirent pas...

mande : « Pourquoi l'a-t-on envoyé en Sibérie? — Parce qu'il a dit, à son cours, que la monarchie est une forme de gouvernement despotique... » Le conseiller se met à rire : « Il y a longtemps, dit-il, que nous savons cela... » Si j'étais auteur, j'écrirais des sottises pour eux, histoire d'être lu par les imbéciles et d'empocher leur argent. Mais, pour que les honnêtes gens continuent à m'estimer, une ou deux fois par an, je publierais un bon livre à leur intention. C'est dommage seulement que je ne sache pas écrire. » (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

XIII

KARAKOZOFF

Un jeune homme plein de noblesse et d'honneur est souvent enclin à la confiance. aussi n'est-t-il pas étonnant que D.-A. Iourasoff ait ouvert l'accès de son cercle à Matkoff. Ce dernier, qui se trouvait pour la première fois faire partie d'une société politique, cherchait *per fas et nefas* à se donner de l'importance, c'est pourquoi il profitait des moindres circonstances pour entrer en relations avec les personnalités connues ou influentes. Ichoutine aggrava la faute commise par Iourasoff; il donna même à Matkoff une lettre de recommandation pour moi. Bien qu'elle se terminât par ces mots enthousiastes : « Je suis fier

Digitized by Google

de connaître un tel homme! » cette lettre ne m'inspira aucune confiance. Déjà, à la fin de novembre, j'avais vu Ichoutine à Moscou et je l'avais prié de ne pas me mettre en rapport avec les autres membres de sa société ; ce qui ne l'empêcha pas de m'envoyer successivement Nikiforoff, Fédoséieff, Matkoff et Stranden. Un tel manque de réserve s'expliquait par la confiance naturelle qu'il avait dans ses associés et peut-être aussi par une certaine dose d'amour-propre. Malheureusement, il ne s'en tint pas là : s'étant rendu à Pétersbourg, il vint chez moi, bel et bien accompagné de Matkoff, qui sans doute avait guetté cette occasion, et, après l'avoir de nouveau présenté, il ajouta : « Je vais bientôt quitter Moscou; vous pouvez avoir affaire à lui comme à mon remplaçant ». (Ichoutine n'était pas fait pour le rôle de conspirateur sérieux, et c'était peut-être parce que lui-même s'en doutait, qu'il voulait s'éloigner de de Moscou). Cette fois, je lui répétai de nouveau que je ne connaissais pas ses associés

Digitized by Google

et que, les voyant durant une minute, je devais m'en rapporter à son opinion, mais que je le priais encore de ne plus m'envoyer personne.

Vers ce temps-là, S... et K... me prévinrent que se lier avec ces hommes, cela revenait au même que de vivre à côté d'une guérite de sentinelle : il fallait s'attendre à être conduit au poste d'un moment à l'autre... Mais la circonspection ne s'acquiert que par l'expérience; j'avais sous les yeux l'exemple de gens qui étaient encore moins précautionnés que moi... Sans les fatals malentendus qui se produisirent, ce cercle n'aurait pas péri... D'ailleurs, étant donnée l'indifférence habituelle du Russe en matière politique, je crus qu'il valait mieux (1)..... que de les critiquer de concert avec des gens qui ne sacrifieraient pas pour la patrie la moitié d'une vieille semelle.

Quoi qu'il en soit, quelque temps après qu'Ichoutine fut revenu de Pétersbourg à

(1) Lacune dans l'original. (*Note de l'éditeur russe.*)

Digitized by Google

Moscou, un nouveau personnage vint encore me trouver de sa part, mais sans lettre... Celui-ci m'intéressa particulièrement ; sa conversation prouvait qu'il était au courant des affaires d'Ichoutine ; ses manières et son extérieur ne sentaient en rien le mouchard. Et pourtant il se présentait sans un mot de recommandation... Il y avait là quelque chose de fort étrange. C'était Karakozoff.

Le lendemain je me rendis à Moscou. Là, Matkoff m'avertit que tous les associés évitaient Ichoutine. Je me rappelai qu'Ichoutine m'avait recommandé Matkoff et j'ajoutai foi aux paroles de ce dernier ; néanmoins je refusai absolument de prendre part à leurs délibérations. « Je suis maintenant chez vous à titre de visiteur, et je n'ai aucune qualité pour me mêler de vos affaires. » Si j'avais vu alors Ichoutine, les fatales circonstances m'auraient été expliquées ; il en eût été de même pour Malinine, Ivanoff, etc. Malheureusement, Matkoff put prolonger les funestes malentendus jusqu'au 4 avril ; voilà pourquoi

Digitized by Google

ils réagirent d'une façon si déplorable sur les interrogatoires.

Le caractère est, dit-on, l'indice de la force de l'esprit. Cette observation est vraie dans la majorité des cas ; mais il se rencontre parfois des gens qui ont beaucoup plus de caractère que de force d'esprit. A cette catégorie d'individus appartenait Karakozoff, l'auteur de la tentative du 4 avril.

C'était un de ces hommes rares qui préfèrent l'action aux paroles. Dans les réunions de son cercle, il parlait moins qu'aucun autre. Cette taciturnité se remarquait déjà chez lui dans son enfance. Lorsqu'il faisait ses études au gymnase de Penza, il se tenait toujours en dehors des petits démêlés qui surgissaient entre les élèves et les surveillants ou les professeurs ; en revanche, s'agissait-il d'une révolte sérieuse, s'attaquait-on au directeur, il était à la tête des factieux.

Un soir qu'il se promenait dans une rue de Moscou, il rencontra un sergent de ville qui battait cruellement un cocher. Sans au-

Digitized by Google

cune admonition préalable, Karakozoff saisit immédiatement le sergent de ville au collet, le souleva en l'air et, après l'avoir secoué à plusieurs reprises, le jeta de côté en disant : « On devrait vous pendre tous ! » Lorsqu'il avait eu un de ces accès d'emportement, sa colère tombait au bout de quelques minutes, il se remettait à marcher la tête courbée vers le sol, s'asseyait, ou se couchait et restait immobile, l'esprit absorbé dans quelque méditation. Au gymnase, ses camarades l'avaient surnommé Charles XII.

Karakozoff n'était pas un homme vaniteux ; il suivait l'impulsion de sa nature tantôt contemplative, tantôt orageuse ; peu lui importait le qu'en dira-t-on, il faisait seulement ce que, dans son for intérieur, il jugeait utile. Encore moins, j'en suis sûr, pensait-il à lui-même. On sait que ses associés le prièrent de différer l'exécution de son dessein, un délai aurait dû sourire à un homme plein de vie... Pourtant il ne les écouta pas, d'abord parce qu'il ignorait la défiance réciproque que

Digitized by Google

Matkoff avait semée parmi les membres du cercle; ensuite il pensait que sa tentative leur procurerait d'importantes ressources pécuniaires, qu'en outre le peuple obtiendrait de « petites concessions » dont la société profiterait pour étendre sa propagande et atteindre son but : la république sociale...

Cependant, malgré sa force de caractère, malgré les avertissements de ses compagnons, Karakozoff n'eut pas assez de force d'esprit pour accomplir magistralement son œuvre. Comme s'il l'eût fait exprès, il laissa subsister tous les indices qui, en cas d'insuccès, devaient faciliter les recherches de la police. Je ne rappellerai pas les dépositions du *dvornik* Tzietkine qui caractérisent suffisamment l'irréflexion de Karakozoff. Donner de l'argent à Tzietkine pour prendre une voiture, quand lui-même, avec cet argent, pouvait facilement faire la course; confier à ce *dvornik* une lettre que lui-même pouvait si aisément mettre à la poste, — c'est le comble de cette inconsidé-

Digitized by Google

ration qui à première vue m'avait tant frappé dans Karakozoff.

La lettre laissée par lui à l'hôtel de l'*Apparition*, les papiers trouvés dans sa poche, son paletot même, enfin le poison qu'il avait dans une fiole quand il lui était si facile de l'avoir dans une capsule et de le tenir serré contre ses dents, — c'étaient là des données suffisamment révélatrices. Son refus même de se faire connaître ne servit qu'à mettre plusieurs individus dans une fausse position et à rendre plus vives encore les inquiétudes du gouvernement. Tous ces faits prouvent que la force de son esprit n'était pas égale à celle de son caractère.....

Du reste, en réfléchissant là-dessus, il ne faut pas perdre de vue que l'inactivité par laquelle Karakozoff se distinguait en temps ordinaire était la principale cause de cette imprudence : ignorant les petits mécomptes de la vie, il ne pouvait pas prévoir un grave insuccès... En vivant dans un cercle intime de jeunes étudiants, sans doute, comme

Digitized by Google

Bérézovsky, il aurait procédé dans son entreprise avec plus de circonspection...

D'ailleurs, Karakozoff pouvait fort bien compter sur le succès de sa tentative. Il était bon tireur, et c'eût été une chose inouïe qu'en tirant à bout portant il manquât son coup... En ce cas, la foule l'aurait écharpé sur place, et alors probablement toute recherche de son origine fût devenue impossible; en admettant même qu'on eût découvert d'où il sortait, son imprudence n'aurait pas entraîné de conséquences funestes.

Certains faiseurs de phrases reprochent à Karakozoff d'avoir eu peur aussitôt après sa tentative et d'avoir cherché à fuir. Sans doute ces messieurs ne se sont jamais trouvés dans une pareille situation. Rappelez-vous les récits des militaires cultivés : quelle frayeur ils éprouvent quand une bataille va être livrée, et quelle horreur quand elle vient de finir!.... Écoutez ce que racontent les Polonais qui ont pris part à l'insurrection de 1863. Rencontrant un soldat russe isolé,

Digitized by Google

ayant toute facilité de l'abattre d'un coup de fusil, beaucoup ne pouvaient s'y résoudre... On ajuste, mais la main refuse de presser la détente... Tant le sentiment humain se révolte contre le meurtre le plus licite, celui que réclame la défense de la liberté publique.... Pour un homme cultivé, quelque persuadé qu'il soit de son bon droit, il est extrêmement pénible de tuer un autre « homme ». Alors que son cerveau est convaincu de l'entière légitimité, de la nécessité absolue d'un certain acte, les nerfs de tout son corps, n'ayant pas l'habitude de cet acte, protestent inopinément... Je le répète, personne, excepté Karakozoff, ne peut comprendre ce que Karakozoff éprouva au moment donné.

Messieurs les raisonneurs qui toute leur vie peut-être ont eu peur d'une araignée, doivent songer que cette minute fut probablement la seule de sa vie où Karakozoff connut la crainte ; encore est-il vraisemblable que la terreur subite qui le trahit fut l'épouvante d'un échec immense. Au bout

Digitized by Google

d'un instant, il recouvra la plénitude de sa présence d'esprit... Déjà la foule s'était précipitée sur lui et voulait le mettre en pièces. « Imbéciles ! c'est pour vous que j'ai fait cela, dit-il, et vous ne le comprenez pas !... — Tu es Polonais? lui demanda l'empereur. — Non, je suis un pur Russe, répondit avec calme Karakozoff. — Pourquoi donc as-tu tiré sur moi? — Parce que tu avais promis la terre au peuple et que tu ne la lui as pas donnée. »

Pendant les neuf jours suivants, Karakozoff refusa de dire qui il était; ce furent les circonstances qui révélèrent son nom. Bien plus, au commencement de l'enquête, il tenta héroïquement de se suicider en se laissant mourir de faim; il s'abstint de nourriture durant plusieurs jours; à la fin, il devint si faible qu'on put lui introduire de force des aliments dans la bouche...

En résumé, le plus grave reproche qu'on puisse adresser à Karakozoff, c'est d'avoir dénoncé Kobyline et moi.

Digitized by Google

L'homme tombé dans la nasse cesse de croire en lui ; il s'en rapporte plutôt à l'opinion d'autrui, des gens qu'il estime... Telle était la position de Karakozoff depuis sa tentative, et surtout depuis qu'on avait découvert les personnes de son entourage intime. Par malheur, Ichoutine, son cousin, qu'il aimait tendrement, fut confronté avec lui dans ce moment-là, et lui arracha une déposition contre Kobyline en lui donnant à entendre que, s'il chargeait ce dernier, il mettrait le groupe moscovite à l'abri du soupçon.

Reste la dénonciation contre moi. Mais cette dénonciation il la fit lorsqu'il se fut convaincu qu'ayant caché son nom au début de l'enquête, je ne pouvais échapper à l'accusation d'avoir connu son projet ; donc, en s'abstenant de me nommer, il prouvait seulement à la commission son manque de sincérité, et la confirmait dans l'idée qu'il taisait les noms d'autres complices. D'ailleurs, on a pu lui persuader

Digitized by Google

que, vu les nombreuses charges qui s'élevaient déjà contre moi, sa dénonciation n'aggraverait guère ma situation juridique. Et, certes, si Karakozoff fit ces déclarations, — du reste, mensongères, — ce ne fut pas le repentir qui l'y poussa, mais le désir d'innocenter une dizaine de ses coassociés.

Ses dépositions mêmes furent si laconiques, si vagues, qu'il n'y eut pas moyen de les prendre au sérieux et que, devant la justice, elles ne fournirent matière à aucune accusation quelque peu consistante.

La preuve la plus irréfutable de sa noblesse, c'est le cuisant et profond regret qu'il éprouva d'avoir, par sa malheureuse tentative, causé la perte de ceux dont l'œuvre était devenue l'affaire de sa vie. Cette souffrance lui ôta le sommeil, ne lui laissa pas une minute de repos, l'affaiblit à un tel point, que, vers la fin, il n'était plus que l'ombre de lui-même; à peine pouvait-il se tenir sur ses jambes, sa tête même commençait à pencher sur le

Digitized by Google

côté... Et, cinq mois auparavant, Botkine le comparait, pour la santé, à un taureau (c'est, du moins, ce qui m'a été dit dans la commission).

Digitized by Google

XIV

L'ARRESTATION

Entreprendre la lutte contre un gouvernement, le renverser, créer à sa place un nouvel ordre de choses est une tâche si difficile que des hommes d'élite, des personnalités aussi hautes et aussi fortes que Garibaldi ne parviennent à l'accomplir qu'après toute une série de tentatives avortées.

La besogne du lutteur politique présente incomparablement plus de difficultés que celle d'un génie scientifique quelconque : il doit avoir affaire aux représentants les plus divers de la société ; il ne suffit pas qu'il sache choisir les hommes avec un discernement remarquable ; d'un individu ordinaire

Digitized by Google

il faut qu'il fasse un agent politique ; il doit prendre en considération les innombrables combinaisons qui peuvent résulter de ses actes, des actes de ses amis, des mille accidents que suscite l'aveugle destin ; ce n'est pas assez pour lui de stimuler ses amis, de les pousser à l'action ; pour les cas imprévus, il doit leur communiquer une part de son gênie, et ce n'est pas toujours possible. La bêtise humaine est imperméable et cause presque toujours la perte du lutteur politique, comme pour justifier le célèbre mot de Heine : « Contre la bêtise les dieux eux-mêmes luttent en vain. »

La situation du lutteur politique rappelle un conte populaire : la liberté est cette princesse dont les amoureux sont condamnés à la peine de mort s'ils ne devinent pas l'énigme à laquelle est attachée la possession de sa personne et de ses États. Or, cette énigme est telle, que pas un génie au monde n'en peut trouver le mot à moins d'être servi par le hasard. Et le bourreau fait voler les têtes des

Digitized by Google

prétendants téméraires jusqu'à ce que le hasard vienne en aide à l'un d'eux.

Le lecteur sait peut-être comment le célèbre Davy a découvert que l'électricité de la pile voltaïque décompose l'eau en oxygène et hydrogène ; il fit environ vingt expériences avant d'écarter tous les éléments étrangers et d'obtenir une loi.

Dans la science, on peut faire impunément des milliers d'expériences, mais la politique n'admet pas cela... A chaque essai manqué, ceux qui l'ont entrepris doivent se coucher dans des cercueils, sans doute avec la ferme confiance

> Que ces cercueils à de nouveaux combats
> Provoqueront la race nouvelle.

Le principal obstacle pour tous les politiques d'action c'est le manque d'argent. La tâche qu'ils assument exige de grands frais ; toutes les pièces essentielles de leur machine, ils doivent les emprunter à l'élément populaire, recruter leurs alliés parmi les men-

Digitized by Google

diants; « les riches n'entreront pas dans le royaume de Dieu » ; il leur est difficile de concourir à une œuvre qui met en péril non seulement la vie, mais la fortune... Sans doute, avec la permission de l'autorité, ils feraient bien une révolution!...

J'ai déjà dit dans quelle détresse financière je me trouvais la veille du 4 avril, le jour du mariage de Nikolsky... Dans la lutte pour la vie, chaque minute est précieuse ; mais les femmes ne comprennent pas cela, et le versement des mille roubles promis fut renvoyé à quinze jours. Cette nouvelle équivalait pour moi à un désastre...

Le soir, se répandit le bruit de l'attentat. Les récits étaient confus.

Enfin, le 6 avril, une de mes connaissances m'apprit que Kobyline était arrêté. Je n'avais en poche que deux roubles. Je devais presque partout. Je priai celui qui m'avait donné cette nouvelle de me prêter dix roubles. « Dans huit jours, ce sera avec plaisir; mais, maintenant, j'ai moi-même besoin d'argent! »

Digitized by Google

La nuit se passa; on ne m'arrêtait pas. « Ne me suis-je pas exagéré le danger? — pensai-je. — Est-ce qu'il y a si loin de la III^me^ section à mon logement? »

Moins d'une demi-heure après le dîner, entra dans la salle un commissaire de police qui m'était bien connu, le fameux mouchard juif Iounge. Cet homme avait le regard particulier aux gens qui sont nés espions. Le commissaire de notre quartier le suivait, accompagné d'autres policiers et du *dvornik* Tzietkine; les témoins restèrent respectueusement dans l'antichambre. De la salle, Iounge examina d'un œil perçant toutes les chambres, tous les coins, comme s'il eût voulu embrasser d'un seul regard tous les objets. Sortant de mon cabinet, je me dirigeai vers lui.

— Je suis venu chez vous, commença-t-il, sur l'ordre de la commission instituée par Sa Majesté Impériale.

— Enchanté! En quoi puis-je vous servir?

Digitized by Google

Iounge passa avec moi dans le cabinet et me dit presque tout bas :

— Nous savons que vous avez reçu, à plusieurs reprises, la visite d'un homme de haute taille, vêtu d'une *poddievka*.

Il n'y avait pas à nier les : *dvorniks* et les domestiques auraient pu me donner un démenti ; d'ailleurs, pour qu'on envoyât chez moi, il fallait que la III^e^ section eût déjà des preuves.

— Oui, certainement ; un homme dont le signalement se rapporte bien à celui que vous indiquez est venu deux fois chez moi, et je lui ai donné quelques roubles.

Cela fut dit si tranquillement et avec une telle sincérité, que du moins le commissaire Dmitrieff n'hésita pas à me croire de bonne foi.

En pareil cas, les gens deviennent des acteurs inimitables.

— ... Et vous ne lui avez fait aucune question ? Vous ne lui avez pas demandé qui il était, d'où il venait ? observa-t-il d'un air

Digitized by Google

de doute... — Du reste, il pouvait répondre par des mensonges.

Après réflexion, il ajouta :

— Vous avez déjà été traduit devant notre cour, me semble-t-il ?

Tous les commissaires de police se considèrent comme faisant partie des hautes cours politiques.

— Non, jamais.

Pendant ce temps, on procédait à l'inventaire de mes papiers. Cette opération dura une heure ou deux. J'offris le thé aux visiteurs et leur présentai ma femme.

— Vous êtes allée le jeudi saint au magasin Iakovleff ? lui demanda Iounge.

— Oui, j'y suis allée.

— Vous voyez que j'ai bonne mémoire ! reprit-il vaniteusement.

Toutes les personnes trouvées dans mon appartement durent s'engager par écrit à ne pas quitter la ville, et, peu après, on les arrêta. A huit heures du soir, on fit venir une voiture dans laquelle je montai avec Iounge.

Digitized by Google

— Dites-moi, je vous prie, comment se fait-il que je sache que vous êtes allé à l'étranger ? me demanda-t-il, ne pouvant s'empêcher de montrer qu'il était un mouchard bien informé.

— C'est, apparemment, que vous avez été employé à la commission des passeports.

Pendant le reste de la route, nous ne nous dîmes plus un mot.

A la fin, la voiture s'arrêta devant la III^e^ section, dont les fenêtres étaient éclairées. On me fit descendre et, après une assez longue attente, je fus introduit dans la salle, où Ogareff, Wrangel et un « polisson de la suite de Sa Majesté » examinèrent mes papiers. Il ne s'y trouvait rien de compromettant ; en revanche, j'avais noté sur quelques pages des contes populaires très bizarres, des devinettes, des proverbes. Durant plusieurs soirées, la lecture de ces feuilles procura un plaisir particulier à certains membres de la III^e^ section.

Ogareff commença l'interrogatoire.

Digitized by Google

— Vous connaissiez cet homme ?

Je renouvelai ma déclaration précédente.

— Combien vous coûte votre logement ? demanda-t-il.

— Trente roubles par mois.

— J'ai un loyer annuel de douze mille roubles (bien entendu, c'était un affreux mensonge) ; pourquoi donc ne s'est-*il* pas adressé à moi plutôt qu'à vous ?

— Mais, Excellence, l'accès de votre demeure est sans doute gardé par un gros suisse armé d'une canne et par un gendarme qui a le sabre au côté... Qui donc oserait de but en blanc s'introduire chez vous? Nous autres, nous vivons sur un pied modeste.

— Eh bien, alors, dites de la part de qui il est venu. Ne croyez pas que vous soyez un inconnu pour nous. Votre livre a été interdit par le gouvernement. Voyez-vous, la prédication de vos idées, de vos principes, vous a amené à vous lier avec des gens qu'à présent vous reniez vous-même.

Digitized by Google

— Je ne suis en rapport avec aucun homme mal noté !

— Mais votre femme est la première nihiliste de la ville. Vous connaissez les Nikolsky, et ils ont été traduits devant notre tribunal...

— J'ai fait leur connaissance il y a quelques jours seulement...

— Et cet homme qui a tiré sur l'empereur, ce n'est pas par hasard qu'il est allé chez vous !

A cette nouvelle inattendue, je fus pris d'une frayeur qui me donna le vertige... C'était la preuve la plus convaincante.

— Allons, si vous ne le connaissez pas, dites de la part de qui il est venu.

— Je ne le sais pas non plus, positivement.

Karakozoff, qui mieux que personne devait s'attendre à une pareille déclaration, la confirma, mais n'eut pas assez de présence d'esprit pour l'expliquer. Il n'avait qu'à dire qu'il avait entendu parler de moi sur la perspective Nevsky, dans quelque librairie,

Digitized by Google

ou enfin à la Bibliothèque publique, et on m'aurait relâché; car les dépositions des *dvorniks* et des servantes, concordèrent de tout point avec les miennes et me blanchirent complètement.

Par malheur, quand on lui demanda : « Pourquoi vous êtes-vous adressé à Khoudiakoff? » Karakozoff répondit : « J'ai vu le mot *École*, et je suis entré. » C'était une mauvaise réponse, car elle laissait subsister la question : De la part de qui était-il venu chez moi? On résolut donc de me garder encore quelques jours.

Me considérant déjà comme hors de suspicion, les mouchards du gouvernement et les membres de la commission discutaient bruyamment en ma présence sur la personnalité supposée de l'assassin. Chacun tenait à montrer sa perspicacité ; chacun, à l'instar du capitaine Kopiéikine de Gogol, émettait ses conjectures en les donnant pour des vérités parfaitement établies. Mais celui de tous qui paraissait le plus sûr de son fait

Digitized by Google

était Iounge. « Je vous l'affirme, disait-il ; je veux bien perdre mon nom si ce n'est pas un séminariste... Sa prononciation même prouve qu'il sort du séminaire. »

Il se passa encore plusieurs jours avant qu'on fût fixé sur l'identité de Karakozoff. Chaque officier qui me reconduisait à ma cellule me faisait invariablement la même question : « Vous étiez lié avec *lui?* vous *le* connaissiez ? » — « Qui? » demandai-je une fois avec colère. L'officier, homme facile à déconcerter, ne répondit rien.

Sauf Kobyline et moi, on n'avait alors arrêté presque personne. Kobyline dit, entre autres choses que chez lui était venu un jour, pour voir Vladimiroff, un homme de petite taille, aux cheveux foncés, mais dont le visage était presque caché par le collet de son vêtement, en sorte qu'il ne l'avait pas remarqué. Je répondais à ce signalement ; on me fit revêtir un paletot dont on releva le collet, et on me plaça devant Kobyline. « C'est celui-ci? » lui demanda-t-on. Cette question le mit dans un

Digitized by Google

embarras visible... « C'est à peu près la même taille et la même couleur de cheveux. — Vous êtes allé à la maison Afanasieff, dans le quartier de Viborg? — Je l'apprends pour la première fois, » répondis-je avec étonnement. Une inspiration subite, comme il en vient parfois aux gens dans les moments difficiles de leur vie, illumina alors Kobyline : « Non, ce n'est pas lui. Celui qui est venu chez moi avait les cheveux plats ! — Et celui-ci a les cheveux ébouriffés de naissance ! » s'écrièrent les membres de la commission. Là-dessus, je fus ramené dans ma cellule.

On arriva pourtant d'une autre manière à découvrir le nom de Karakozoff. La suite des interrogatoires révéla que je connaissais Ichoutine, et qu'Ichoutine était le cousin germain de Karakozoff; dès lors, il était clair que ce dernier était venu me trouver après avoir entendu parler de moi par son cousin... Tout cela prouvait que j'avais dit la vérité, et je devais m'attendre à être remis en liberté au bout d'un jour ou deux.

Digitized by Google

XV

L'INSTRUCTION

Mais, hélas! le premier témoignage qui me nuisit fut celui d'Ermoloff: il déclara qu'Ichoutine avait appris par moi à Moscou l'arrivée de Karakozoff à Pétersbourg. Sans doute, Ermoloff ne s'imaginait pas qu'il me compromettait en faisant cette déposition; elle fut confirmée par Ichoutine et il en résulta la preuve que Karakozoff m'était connu sous son vrai nom. On me remit sur la sellette; nier plus longtemps n'aurait servi qu'à attirer sur moi de plus graves soupçons; en conséquence, j'avouai que j'avais tu en effet le nom de Karakozoff, mais uniquement par crainte qu'un homme si épouvantable ne

Digitized by Google

portât quelque accusation contre moi... L'affaire se serait peut-être terminée par là ; malheureusement, les dénonciations pleuvaient déjà de tous côtés.

On aurait peine à se figurer la rage de délation qui s'empara du public après le 4 avril... La femme de l'officier Alexéieff, brouillée avec son mari pour des bagatelles, déclara qu'il connaissait les amis de Karakozoff et que sans doute il avait fait partie avec eux d'une société secrète. Le beau Korrévo, qui venait seulement de faire la connaissance de Stranden, accusa dix personnes d'avoir formé un complot pour l'extermination de la famille impériale. Une des dénonciations les plus venimeuses fut celle que fit contre moi Vladimir Lébédeff. C'était le même qui, en 1861, avait été presque assommé sur la place de l'Université, et avec qui ma femme avait eu l'imprudence de se brouiller quinze jours avant le 4 avril... Peut-être aussi fut-il poussé à cet acte par sa mère : déjà, un an auparavant, elle s'était vantée de m'avoir signalé à la po-

Digitized by Google

lice, et maintenant elle était très fâchée contre nous à cause du mariage de Nikolsky. Dans sa dénonciation, V. Lébédeff disait que, d'après toutes les probabilités, je devais avoir pris part à l'événement du 4 avril, que j'avais toujours été un agitateur, qu'en 1864 ma femme avait jeté sur la place un bouquet à Tchernychevsky; que, partout et toujours, j'avais fait de la propagande pour mes idées; qu'enfin toute la ville me désignait comme l'instigateur de l'attentat. Il n'y avait qu'un malheur : personnellement, je n'avais jamais causé politique avec lui. Les espions qui circulaient en ville confirmaient les bruits répandus dans le public. Alors on s'acharna sur moi de plus belle; à partir de ce moment, peu de jours s'écoulèrent sans que j'eusse à subir un ou deux interrogatoires, et quelquefois même trois. « D'où vient qu'on vous interroge si souvent? me demanda l'officier qui me conduisait devant la commission d'enquête; est-ce que vous êtes coupable de quelque chose? — Non; mais ils

Digitized by Google

préfèrent sans doute causer avec des innocents. »

D'abord, on ne savait à quel propos m'incriminer. « Mouravieff croit à votre culpabilité, se fondant sur l'*Autodidacte* ; vous avez propagé des idées tendantes à la destruction de la religion et du gouvernement. — Pas du tout; on a certainement induit Mouravieff en erreur; il n'y a pas de livre plus moral et plus utile que celui-là. — Bien ! on vous interrogera là-dessus. J'ai même apporté le livre. » Je jetai les yeux sur le volume : il n'avait pas encore été ouvert. — « Permettez-moi d'en couper les pages. — Non, vous ne pouvez pas faire cela : cet ouvrage est interdit par le gouvernement. Non, ne cherchez pas de défaites. Des ruches, des ruches ! il est encore trop tôt pour parler de ruches au peuple ! » Ainsi se termina l'interrogatoire au sujet de l'*Autodidacte*.

Ensuite on me questionna sur le nihilisme, sur les centres du nihilisme, sur ce que je ferais si j'étais chef de gouvernement. Chaque

Digitized by Google

interrogatoire commençait et finissait par la question : « Vous avez dirigé le coup? » Durant des journées entières, on me pressait d'avouer, si bien que cette insistance me fatiguait même physiquement. «Pouvez-vous penser que, parmi cette masse de dénonciations, le gouvernement ne saura pas découvrir la vérité? A présent, la population vous mettrait volontiers en pièces. Michel Nikolaïévitch est un homme d'État; la ville lui a envoyé des milliers de pains *dorés*, et ce n'est pas encore tout ce qu'il a reçu. Kommisaroff (1) vient d'être fait... — Membre actif d'une société philanthropique! » achevai-je. L'enquêteur sourit et me fit du doigt un signe de menace. Puis ce furent des questions sur Outine, sur Petchatkine, sur mon voyage à l'étranger; tout cela ne mena à rien. « Dites-moi, je vous prie, pourquoi donc toute la ville est-elle unanime à vous accuser? — C'est bien facile à comprendre; j'ai

(1) Paysan qui sauva la vie à l'empereur Alexandre II, en détournant le bras de l'assassin.

Digitized by Google

écrit un ouvrage libéral ; maintenant, je suis arrêté. Ils n'ont rien à faire, voilà pourquoi ils crient... D'ailleurs, ce sont peut-être vos espions eux-mêmes qui ont déchaîné ce *tolle* contre moi... — Non, ne niez pas... Tenez, hier, le métropolitain est venu ici (à l'église de la forteresse); je voulais vous envoyer chercher exprès. — Mais vous avez tort de vous imaginer que je suis un homme politique ; il suffit de jeter les yeux sur moi pour se convaincre que je ne puis pas en être un. — Eh bien, non, la force de l'esprit est en raison inverse de celle du corps.... — Exemple, Pierre le Grand, répliquai-je. — C'est une exception. »

Suivit un interrogatoire concernant les occupations de ma femme et sa manière de penser. Naturellement, je ne pouvais pas deviner quelle serait son attitude devant la commission d'enquête ; je répondis qu'en sa qualité de femme ; elle n'avait aucune manière de penser et qu'il y avait pour elle sept vendredis dans chaque semaine.

Digitized by Google

Ainsi, les interrogatoires n'aboutissaient à rien, en revanche un danger me menaçait d'un autre côté. Les Moscovites avaient déjà déclaré que je m'étais trouvé à Moscou pendant le grand carême, et que je connaissais le nom de Karakozoff. Cela m'étonna d'autant plus que, d'après toutes mes conjectures, ni Ichoutine, ni Stranden ne pouvaient avoir été entendus dans l'instruction ; le fait même que Karakozoff avait nié (1)...

Ensuite, la commission apprit que je connaissais Matkoff ; à la fin, on me posa des questions sur la « société des francs-tireurs »... Cet interrogatoire me troubla au plus haut point ; ainsi, ils avaient découvert cette société, puisqu'ils me questionnaient à son sujet. « Vous êtes terriblement entêté, me disait-on dans la commission ; vous êtes le plus obstiné de tous les prévenus qui comparaissent devant nous. Mais vos dénégations ne vous avanceront à rien. Vous serez convaincu tout de même ; on vous confrontera

(1) Lacune dans l'original. (*Note de l'éditeur russe.*)

Digitized by Google

avec vos co-accusés : Korrévo, Iourasoff, Stranden, Ichoutine, etc., etc. Michel Nikolaïévitch ira aujourd'hui chez l'empereur, et, si vous n'écrivez pas tout de suite l'aveu de votre culpabilité, il devra vous signaler à l'empereur comme le plus obstiné. » (Tout est découvert, pensai-je, l'avertissement de Matkoff était bon.) « Qu'il me signale comme il voudra, je ne sais absolument rien. »

La position de tout homme tombé entre les mains de la III[e] section ressemble à celle des preux dont il est question dans les contes. Le héros va à son but par des routes longues et inconnues, tandis que de tous côtés l'esprit malin cherche à l'effrayer par des apparitions terrifiantes, prenant tour à tour les formes les plus variées : lac de flammes, monstre hideux, voix mystérieuses, jeune beauté en larmes, enfant égorgé. Si le héros retourne seulement la tête, le démon triomphe et le met en pièces ; mais, si, malgré sa frayeur, il suit son chemin sans regarder derrière lui, il atteint enfin heureusement son but, et l'es-

Digitized by Google

prit malin, qui se voit vaincu, disparaît en poussant un cri sauvage...

C'est dans cette situation que je me trouvais; malheureusement, je n'étais pas un héros; ici, je dois rappeler au lecteur dans quel pitoyable état j'étais revenu de l'étranger; arrivé à Pétersbourg, je n'avais pas eu le moyen de me soigner, et deux nouveaux mois de cohabitation avec ma femme m'avaient tellement épuisé que je pouvais à peine me tenir debout. « Pour sûr, il mourra bientôt, » se dit Ichoutine en m'apercevant à la fenêtre de la courtine Nikolsky. Et ce moribond soutenait des centaines d'interrogatoires, souvent même trouvait des réponses très fines...

A la forteresse, on donnait aux détenus une nourriture que bien des chiens n'auraient pas voulu manger. J'étais devenu si défiant que je refusais même de prendre les médicaments qui m'étaient envoyés par le docteur Ber. Sans doute la captivité, jointe à l'inquiétude continuelle, ne pouvait améliorer ma santé; elle eut, au contraire, pour effet de m'enle-

Digitized by Google

ver complètement l'appétit et les forces physiques. De plus, à la courtine Nikolsky, où j'étais alors, il semblait que je fusse condamné à servir de pâture aux poux.

Tel était mon état physique lorsqu'on m'envoya chercher pour un nouvel interrogatoire (24 avril). « Que faites-vous? que faites-vous?» — dirent les enquêteurs. — Mouravieff a déjà fait un rapport à l'empereur, et il veut qu'on obtienne de vous aujourd'hui même des aveux immédiats; en cas de refus de votre part, l'ordre est que vous soyez *déclaré hors la loi*, mis à la torture, puis traduit devant un tribunal militaire et fusillé dans les six jours! » Connaissant Mouravieff, connaissant le caractère exceptionnel d'une procédure sans exemple depuis cent cinquante ans, qui n'aurait pris ces menaces au sérieux?... « Qu'on me fusille, cela vaudra mieux! » m'écriai-je avec désespoir. Si j'avais été bien portant, si j'avais eu les nerfs moins détraqués, j'aurais fait une autre réponse : « Soit, vous pouvez fusiller même un innocent; mais, sur le lieu

Digitized by Google

de l'exécution, je protesterai encore de mon innocence. »

Les enquêteurs conclurent de mon exclamation qu'en effet je savais *quelque chose*, mais que je ne voulais pas le dire. « C'est en vain que vous persistez à vous taire. Croyez-le, nous savons tout. Nous n'avons même pas besoin de vos aveux; vos complices ont déjà tout révélé. — Quoi donc? — Eh bien, mais leur société secrète, vos relations, vos voyages, le motif pour lequel Stranden et Ichoutine sont allés deux fois vous voir à Pétersbourg! » Ces paroles furent la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Les domestiques ne pouvaient pas avoir révélé cela : ils ignoraient les noms de mes connaissances. Ichoutine et Stranden ne pouvaient pas avoir été appelés par la commission; donc, c'était la preuve incontestable que les Moscovites avaient tout raconté, jusqu'au détail le plus insignifiant.

Deux idées triomphèrent de ma résolution : l'idée de la torture (j'étais physiquement trop

Digitized by Google

faible pour la braver) et la conviction qu'il était inutile de cacher ce qu'on savait déjà.

Ce faux raisonnement me fit écrire des sottises sur Ichoutine (il est plaisant de penser qu'on vit là un aveu). Mais, avant que j'eusse achevé ma déposition, je jetai un rapide regard sur les enquêteurs et je lus dans leurs yeux qu'ils m'avaient pris au piège. Mon premier mouvement fut de déchirer mon papier ; si je m'en étais tenu là, cela aurait suffi pour annuler ma déclaration ; mais les gens nerveux et malades sont parfois très excentriques dans leurs actes. Je voulus même que personne ne lût ce que j'avais écrit. En conséquence, je froissai dans mes doigts les morceaux de papier et les portai à ma bouche pour les mâcher... Au même instant, deux bêtes féroces s'élancèrent sur moi et me rouèrent de coups ; n'ayant plus conscience de moi-même, j'écrivis une nouvelle déposition relative au même objet, mais, cette fois, sous la dictée des enquêteurs.

On me ramena à la casemate complètement

Digitized by Google

tué au moral et au physique : dans mon désespoir, je résolus de mettre fin à mes jours (pour ce cas, je tenais en réserve une courroie que, depuis le commencement de l'enquête, j'avais su dérober à toutes les perquisitions). La nuit, couché sur mon lit, je me serrai le cou aussi fort que possible, puis j'attachai la courroie à un crochet de fer; le sang commença à se porter à ma tête; je sentis mon visage se gonfler et ma respiration devenir difficile, mais la mort ne vint pas... Si j'avais été alors bien portant, moins exsangue, cela aurait pleinement suffi pour m'ôter la vie. Pendant une heure ou deux, j'essayai de me suicider de la sorte, mes forces s'épuisèrent, la congestion obscurcit mon intelligence, paralysa mon énergie, et d'elle-même, sans que ma volonté y fût pour rien, ma main détacha la courroie du crochet... Ainsi cette tentative ne me tua point et ne servit qu'à consommer mon affaiblissement. Tel fut l'anniversaire de mon mariage !...

Le lendemain et le surlendemain, je pou-

Digitized by Google

vais à peine marcher, j'étais dans un état de demi-inconscience ; appelé devant la commission d'enquête, j'écrivis encore une lâche déposition.

A la fin, le quatrième jour, on m'amena le médecin de la forteresse ; ce docteur avait le regard d'un homme, il m'examina attentivement et m'ordonna un remède qui rétablit mes forces dans un moment où j'en avais si grand besoin.

Cependant les membres de la commission triomphaient... Ils avaient pris dans leurs filets l'oiseau principal ; à présent personne ne leur échapperait... « Ce ne sont pas les cordes qui nous manquent, nous les pendrons tous, » se disaient-ils avec jubilation.

Mais quel fut leur étonnement quand, interrogé de nouveau, je demandai du papier pour rétracter mes précédents aveux ! Naturellement ma démande fut repoussée et l'on rédigea un procès-verbal *mensonger*, d'après lequel j'étais censé avoir confirmé mes dépo-

Digitized by Google

sitions antérieures en y ajoutant même des *détails explicatifs* (quels étaient-ils? — mystère). Sans doute, les commissaires étaient bien capables de glisser une pièce fausse dans le dossier... Pourtant, ce truc ne leur servit encore à rien.

Dans ce temps-là, on nous considérait dédaigneusement comme une bande de galopins qui ne présentaient aucun danger sérieux pour l'État. Dès le début de l'instruction, les Moscovites s'étaient nui en avouant qu'ils connaissaient le projet de Karakozoff; ils avaient mêlé à leurs déclarations le nom de Constantin Nikolaïévitch (1), comme s'ils eussent pris à tâche de faire le jeu de Mouravieff, dont ce personnage avait toujours été l'ennemi. Les révélations concernant le comité européen convainquirent pour la première fois la commission qu'elle se trouvait en présence d'un complot sérieux. Elle redoubla alors d'ardeur dans l'accomplissement de sa tâche. Sans relater ici les innombrables dépo-

(1) Frère de l'empereur Alexandre II.

Digitized by Google

sitions faites au cours de l'instruction, je me bornerai à quelques remarques qui ne touchent pas au fond de l'affaire.

Le secrétaire et certains officiers ou employés adjoints possédaient seuls quelque expérience en matière d'instruction criminelle. Les membres de la commission se distinguaient, au contraire, par leur stupidité. Mouravieff ne comprenait presque rien à ce qui se passait sous ses yeux; mais, comme un enfant inepte, il faisait éclater une joie niaise en se rappelant que jadis il avait eu la chance de dénoncer mon *Autodidacte*. « L'incurie des pouvoirs, l'incurie des pouvoirs ! — répétait-il avec une satisfaction visible ; — sans moi... on vendrait peut-être maintenant la seconde édition !... » Le général Schwartz qu'on avait fait venir de Varsovie, ne pouvait pas dire un mot sans parler de potence ; le général Ogareff ne savait pas ce que c'était que la trichine et il la confondait avec la strychnine ; après le dîner, il était toujours ivre et ronflait assis sur sa chaise ;

Digitized by Google

quand il n'avait pas bu, il aimait surtout les propos graveleux... « Les femmes nihilistes vivent conformément au proverbe : quel que soit le taureau qui fait la monte, les veaux sont à nous, dit-il un jour devant moi. — Votre Excellence parle de ces choses-là en homme expérimenté, » lui répliquai-je. Dès lors il s'observa davantage en ma présence.

La commission eut beau faire, dans mes nouvelles dépositions écrites je rétractai de tout point les anciennes comme ayant été faites en état de maladie. De la sorte il ne subsista plus rien de mes aveux précédents, à l'extrême dépit des enquêteurs, qui ne pouvaient plus s'autoriser de mon témoignage en rédigeant les actes d'accusation... Après cela, on fit pleuvoir sur ma tête un véritable déluge d'inculpations plus ou moins graves, mais la commission ne put rien tirer de moi... Comité européen ayant pour but l'assassinat de tous les souverains de l'Europe, faux passeports, substances narcotiques, lettres de recommandation pour la

Digitized by Google

délivrance de Tchernychevsky, relations avec Hertzen, Ogareff et Outine ; déposition de Matkoff comme quoi il m'avait chargé de dénoncer le projet formé par Karakozoff contre la vie de l'empereur ; déposition de Karakozoff lui-même, aux termes de laquelle je connaissais son dessein et j'avais coopéré à son crime en lui donnant de l'argent pour acheter un pistolet ; lettre écrite avec une encre chimique par une main inconnue et dont on m'attribuait la paternité (plusieurs personnes étaient désignées dans cette lettre par des pseudonymes et il s'y trouvait la phrase suivante : « Bientôt la croix de l'archange Michel sera dans nos mains »), enfin déclaration portant que j'avais eu l'intention de faire sauter l'héritier du trône, etc., — toutes ces charges furent produites contre moi, mais je tins bon et niai tout résolument. Du reste, la commission était parfaitement convaincue qu'elle aurait le plaisir de me voir exécuter. Lorsque Ichoutine, après m'avoir chargé, voulut rétracter ses accusations : on lui dit fort tran-

Digitized by Google

quillement : « Ne croyez pas que vous lui épargnerez la peine de mort ; n'eût-il contre lui que d'avoir voulu détacher la Sibérie de l'Empire, cela suffit pour qu'il soit fusillé. » Mais la commission me haïssait surtout à cause d'une déposition me représentant comme ayant poussé Ichoutine à organiser à Moscou une société secrète exclusivement en vue de l'assassinat du tzar : sur l'observation d'Ichoutine que le peuple était attaché aux tzars, j'aurais répondu que cela ne faisait rien, qu'on pouvait tuer l'empereur, susciter une révolution et dire au peuple qu'il avait été assassiné par les propriétaires... « Ah ! Ainsi voilà ce qu'il avait en vue : il voulait nous faire massacrer tous ! » criaient les membres de la commission. Ils étaient tous propriétaires.

C'est tout au plus si, depuis l'établissement de l'empire russe, des charges aussi accablantes s'étaient jamais élevées contre un accusé. La commission me voyait déjà pendu et le disait à qui voulait l'entendre...

Digitized by Google

Pourtant l'événement prouva qu'elle s'était trop hâtée de triompher.

La colère des enquêteurs était d'autant plus violente qu'aucun d'eux ne pouvait plus rien m'arracher. Mouravieff en personne me menaça de la torture, me fit mettre au pain et à l'eau (on infligea aussi ce traitement à Ichoutine et à Nikiforoff) et on plaça des gardes dans ma cellule.

Toutes ces mesures restèrent sans effet ; mais, au cas où la torture n'eût pas été une vaine menace, mon intention était de dénoncer Sreznevsky et de me rétracter le lendemain pour mettre ainsi la commission dans un nouvel embarras.

Tous les enquêteurs, sans en excepter « le polisson de la suite de Sa Majesté », me prenaient à tour de rôle sous leur protection et mettaient tout en œuvre pour m'arracher quelque aveu... « Eh bien, Khoudiakoff, on vous pendra, — me dit l'un d'eux ; — du moins à l'empereur il faut tout révéler... Mais avouez donc ; ici, les dénégations sont

Digitized by Google

inutiles... Voyons, pourquoi ménager les autres quand il y va de votre peau?... Vous ne dites rien, mais les autres parlent. — Qu'ils parlent s'ils savent quelque chose, répondis-je; moi aussi, je ne demanderais pas mieux que de faire des révélations, mais je ne sais rien. — Voilà Karakozoff, lui, du moins, il se repent... Et vous? vous ne voulez rien déclarer. Tenez, voyez, l'empereur fera grâce à Karakozoff, mais pas à vous... » Telle était aussi ma ferme conviction; grâcier un homme qui avait été entraîné, poussé par un autre (ainsi pensait la commission), et livrer au bourreau l'instigateur du crime, aurait été un acte de justice. « Voilà! j'aime cela, dit *** : vous acceptez votre perte, mais vous voulez périr seul. » Et, en effet, j'étais résolu à affronter dix morts plutôt que de céder à la pression exercée sur moi. Et dans la suite, lorsque ma fermeté eut été récompensée d'une façon si inattendue, je me rappelai plus d'une fois les paroles de l'Évangile : « Celui qui veut sauver son âme

Digitized by Google

la perdra, et celui qui veut perdre son âme la sauvera... »

Cependant mon affaire faisait un bruit terrible dans les deux capitales. On s'assura de toutes mes connaissances et on les soumit à des interrogatoires ; on saisit même ma pelisse et mes habits. Karakozoff et un autre encore ayant déposé qu'ils avaient vu chez moi un Polonais à moustaches noires, la police compta sur ses doigts tous les Polonais résidant à Pétersbourg et elle en arrêta plusieurs. (Tel fut notamment le cas de Gourko, l'un des rédacteurs du *Golos*). Je ne sais qui (probablement Wladimir Lébédeff) révéla que, pendant deux mois, j'avais dîné à la *Cuisine technologique*. Peu s'en fallut que cette circonstance n'amenât l'arrestation en masse de tout l'Institut technologique. J'avais beau assurer à la commission que je fréquentais cette cuisine dans un but exclusivement gastronomique. « Non, vous alliez certainement là pour prêcher vos idées. » Le malheureux Lineff n'était venu chez moi que deux fois,

Digitized by Google

et ce pour acheter des livres d'archéologie : il passa plusieurs mois à la forteresse... Les propriétaires des divers logements où j'avais habité, pour ainsi dire, depuis mon arrivée à Pétersbourg, les servantes, les *dvorniks*, les gardes de ville et même les factionnaires des ponts (par exemple, celui du pont Sampsonievsky) furent mis en demeure de fournir des renseignements sur moi.

Il va sans dire que les personnes qui logaient dans mon appartement n'échappèrent pas au sort commun. La sœur de ma femme, Varvara, fillette de seize ans, n'habitait chez moi que depuis deux jours lorsque je fus arrêté: elle passa six semaines au poste. Le régime détestable et le manque d'air eurent une action pernicieuse sur cette jeune fille maladive; quand elle eut été relâchée, le médecin déclara qu'elle mourrait certainement, qu'elle avait les poumons attaqués.... Voilà avec quelle facilité on peut tuer un innocent!... La commission n'avait pas le droit d'ordonner cette arrestation, mais

Digitized by Google

elle restait fidèle aux coutumes juridiques du moyen âge qui faisait expier à toute une famille le crime d'un seul de ses membres.

L'affaire d'Alexandre Nikolsky me touchait de fort près. La commission opéra une perquisition à mon ancien domicile et, en passant, elle visita aussi les chambres voisines. L'une d'elles était occupée par l'étudiant Iakovenko chez qui on trouva une lettre d'Alexandre Nikolsky, écrite la veille du 4 avril. « Hier, on a dit *là* qu'il fallait activer le travail... Envoie un peu plus d'argent... » lisait-on dans cette lettre. Hier se rapportait au 2 avril, et Karakozoff avait déclaré par erreur que je lui avais donné de l'argent pour l'achat du pistolet le samedi 2 avril. La commission en conclut naturellement que, le samedi. nous avions eu une réunion dans laquelle l'attentat avait été décidé. On demanda à Nikolsky où était ce *là*. Nikolsky répondit que c'était chez Lopatine ; mais ce dernier répliqua qu'au moment de l'attentat il n'avait pas vu Nikolsky depuis quinze jours.

Digitized by Google

Au cours d'un nouvel interrogatoire, Nikolsky déclara que *là* voulait dire l'Université; mais cette réponse n'était pas plus heureuse que la précédente : le 2 avril, l'Université était fermée par suite des vacances de Pâques. Les soupçons furent encore fortifiés par le témoignage de Karakozoff déclarant avoir vu Nikolsky dans mon logement. Enfin mademoiselle Komaroff déposa, par erreur, que Kobyline l'avait priée de loger pendant la semaine sainte un homme « qui viendrait de Moscou pour une affaire importante », qu'elle avait parlé de cela à Nikolsky et qu'il s'était borné à répondre : « Ah ! je sais ! » La commission présuma que j'avais été chez Kobyline et chez Karakozoff, que non seulement le projet de ce dernier était connu de Kobyline et de moi, mais que, par moi, Nikolsky en avait eu aussi connaissance. Cette affaire augmentait mes chances d'être pendu ; mais Nikolsky tint bon et mademoiselle Komaroff fit observer que c'était chez lui une habitude de dire : « Ah ! je sais ! »

Digitized by Google

Dès le 20 mai, on me transféra au ravelin. Voici le système absurde que la commission avait adopté : les principaux coupables (Karakozoff et Ichoutine) étaient enfermés au ravelin et une somme de 70 kopeks était affectée à leur entretien journalier ; les accusés moins gravement compromis étaient incarcérés à la forteresse et on leur allouait 30 kopeks par jour ; enfin les innocents témoins étaient détenus dans les postes de police et recevaient par jour 10 kopeks. Inutile de dire que l'emprisonnement au ravelin était des plus rigoureux ; les soldats entraient toujours au nombre de six et ils devaient avoir l'œil les uns sur les autres ; défense leur était faite de répondre à aucune question autrement que par les mots *Je ne peux pas savoir...*

« — Il pleut aujourd'hui ? » — « Je ne peux pas savoir. »

« — C'est aujourd'hui mercredi ? » — « Je ne peux pas savoir ! » etc.

Le commandant du ravelin était un vieux colonel allemand qui répétait toujours :

Digitized by Google

« *Nuss* (1) en russe noix » (au lieu de dire : *Nuss* en allemand noix). En me conduisant devant la commission, il ne cessait de manifester sa surprise : « Et comment avez-vous imaginé de devenir l'ordonnateur d'un corps aussi vaste que l'immense Empire russe? — Je ne sais pas où vous avez pris que nous avons imaginé cela, répondais-je ; nous n'avons peut-être rien imaginé du tout... — Vous vouliez être plus intelligent que nous... — C'est étonnant, une pareille audace ! répliquai-je ironiquement. — Tout cela, je pense, vient de l'oisiveté, » observait-il en manière de conclusion. Parfois, du reste, c'était moi-même qui, pour tuer le temps, liais conversation avec lui en allant à la commission ou en revenant au ravelin. « Ainsi voilà, la vieille Russie met la jeune à la raison. » L'adjoint du commandant, Soboleff, officier jeune encore, avait un autre refrain : « Ce n'est rien, ce n'est rien ;

(1) Calembour sur le mot *nuss*, qui signifie en russe : *Allons* ! et en allemand : *Noix*.

Digitized by Google

tout sera moulu; il y aura de la farine (1) ». Ou : « Ah! vous pensiez que c'était l'affaire d'un tour de main... »

D'abord, je croyais que mes dépositions des 24 et 25 avril n'avaient nui qu'à moi, je les jugeais même utiles... Mais les confrontations et les dépositions des Moscovites me convainquirent que mon erreur avait aussi été nuisible à d'autres. Bien plus, elle cessa de me paraître une erreur et me fit l'effet du crime le plus lâche et le plus criant. Dès lors, jusqu'à la fin de ma détention et même longtemps après, je me considérai comme un homme ayant commis la bassesse la plus révoltante. Sous l'influence de ma nervosité surexcitée par la faim, l'emprisonnement cellulaire et les interrogatoires, ma faute m'apparut si odieuse, si profondément criminelle, que je n'eus plus une minute de tranquillité intérieure ni le jour, ni la nuit. Couché à huit heures, je ne pouvais m'endormir qu'à trois ou quatre

(1) A force d'aller mal, ça ira bien.

Digitized by Google

heures ; après deux ou trois heures d'un sommeil agité, je sautais effaré à bas de mon lit et courais dans la chambre, en proie aux plus cruels tourments moraux... Il m'était même impossible de lire un livre : chaque mot me semblait un reproche de ma lâcheté inouïe et ne faisait qu'éveiller en moi d'amers remords... Par malheur, je n'ai jamais eu la larme facile : si j'avais pu pleurer, ç'aurait été un grand soulagement pour moi dans une pareille situation. Mes souffrances étaient telles, que je fus bien près de devenir complètement fou ; jour et nuit, je courais sans relâche autour de ma casemate en m'accablant de toutes les injures que je pouvais imaginer (avant ma détention, je ne me servais jamais d'expressions injurieuses). Les chaussures que m'avait données l'administration étaient fort étroites, et mes pieds se couvraient chaque jour de cors de plus en plus gros. Je me haïssais au moins cent fois plus que mes pires ennemis personnels, et, en même temps que moi, je haïssais ma

Digitized by Google

femme comme la cause première de mes fautes. Maintenant encore, après dix-huit mois écoulés, et quoique durant ce laps de temps mon âme ait subi une foule d'impressions nouvelles, je ne puis oublier cette circonstance et pas une seule fois il ne m'est arrivé de recouvrer mon ancienne gaieté. La promenade même dans le jardin du ravelin ne parvenait pas à me distraire : là encore, je courais comme dans la casemate, en vomissant contre moi les mêmes imprécations. « Pourquoi donc vous désolez-vous ainsi, *barine*? » me demanda un factionnaire. (C'était déjà en août.) — J'ai beaucoup péché, voilà pourquoi je me désole à présent ! répondis-je. — Allons donc !... quels péchés avez-vous pu commettre? s'écria-t-il du ton le plus sincèrement convaincu... à moins que ce ne soit pour ceux de vos ancêtres ! » Moi-même, je me jugeais digne du dernier supplice, et, sans ma haine pour la commission, je crois que j'aurais avoué tout ce qui eût pu me conduire seul à la potence.

Digitized by Google

Ma souffrance était si profonde, que je ne sais à quoi la comparer; les tourments moraux épuisent considérablement les forces du corps... Aussi, plus tard, me suis-je souvent posé cette question: « Faible comme je l'étais, où ai-je trouvé la force de supporter tout cela sans mourir? » Lorsque j'y réfléchis maintenant, je suppose que c'est seulement cette *course* continuelle et inconsciente, causée par l'excès de mes tourments, qui m'a donné la force de les supporter: bon gré, mal gré, elle devait à la longue déterminer chez moi la fatigue physique et me procurer deux ou trois heures d'un repos quelconque dans le sommeil.

Cependant les interrogatoires se poursuivaient; la plupart des membres de la commission avaient déjà perdu l'espoir de m'arracher des aveux. Ceux mêmes qu'on m'envoyait pour m'exhorter se fatiguaient de ce rôle ingrat ; ils restaient quelque temps en tête à tête avec moi sans m'adresser la parole et revenaient dire à leurs collègues : « Il

Digitized by Google

s'obstine. » Un des enquêteurs qui vinrent ainsi me visiter passa dix minutes avec moi sans proférer un mot, puis finit par me dire : « Avouez-le pourtant, vous n'avez jamais vécu si bien et si à l'aise ? — Sans doute ; ici du moins, on n'a pas peur d'être arrêté, » répondis-je. La conversation fut de nouveau interrompue pendant dix minutes. « Mais, à la commission, on n'est pas content de vous, reprit-il. — Pourquoi cela ? — Parce que vous êtes terriblement dissimulé... — Allons donc, je suis plus franc que personne. J'en ai même dit plus que je n'en savais. »

Le bras droit de Mouravieff, le secrétaire de la commission, était un certain Péréiaslavtzeff, figure extraordinairement repoussante, avec d'énormes yeux à fleur de tête que de grosses lunettes bleues ne parvenaient pas à cacher. Un jour, comme, à l'encontre des dépositions faites par trois individus, je persistais à nier que je leur eusse donné de faux passeports, Péréiaslavtzeff me dit :

Digitized by Google

« Après cela, vous direz peut-être que vous n'êtes pas Khoudiakoff? — Si c'était vrai, je le dirais. »

Contrairement à l'usage, certaines confrontations importantes eurent lieu sans dépositions écrites préalables ; il semblait qu'en procédant de la sorte, la commission voulût me déconcerter. Telles furent les confrontations relatives au projet d'attentat contre la vie du tzarévitch, et à l'argent donné à Karakozoff pour l'achat du pistolet.

Dans la première, je fus mis en face d'un homme de ma connaissance : pâle et défait, il avait évidemment beaucoup souffert, peut-être même était-il malade. Il parla en phrases décousues du tzarévitch, d'une substance dont la plus faible quantité suffisait pour faire sauter les vaisseaux et les trains de chemins de fer. Contrairement à l'attente de la commission, loin de perdre contenance, je me mis à rire. « Eh bien, pourquoi riez-vous? s'écria le général Berg en agitant les bras

Digitized by Google

avec colère. A présent, les procédés chimiques sont si développés, qu'avec une petite bouteille on peut faire sauter toute une maison. — Je ne sais pas, je n'ai pas appris la chimie; mais la déposition est réfutée par ce seul fait qu'aucune substance ne peut agir à la fois sur l'eau et sur la terre; c'est l'un ou l'autre. — Non, je vous en prie, avouez !... suppliait le malheureux accusateur. — Mais que vous importe ?... lui demandai-je. — Je vous en prie, est-ce que j'ai envie de mourir? » répondit-il. Démoralisé par la captivité, le pauvre diable ne voyait pas qu'en me chargeant ainsi, loin d'échapper, comme il l'espérait, à la potence, il ne faisait que se passer la corde au cou ; en effet, si j'avais projeté cet attentat, il était coupable de ne l'avoir pas dénoncé. — « Moi, cela m'est égal, » répliquai-je sèchement. Ogareff me considéra attentivement : « Voilà un croque-mort! » dit-il en me montrant avec les lunettes qu'il tenait dans ses mains.

Digitized by Google

La confrontation avec Karakozoff ne donna pas non plus le résultat attendu ; je me fâchai et l'objurguai avec véhémence : « Allons, qu'est-ce que vous dites! C'est lâche et bête! » Mais Karakozoff était un homme d'un caractère ferme, et, quand une fois il s'était décidé à quelque chose, aucune adjuration ne pouvait l'y faire renoncer. En entendant mes paroles, il jeta seulement sur moi un regard louche et maintint sa déposition. Ensuite on l'emmena. « Eh bien, pourquoi niez-vous encore? — commença Berg. — Voilà un homme dont vous ne pouvez pas récuser le témoignage : il n'a pas lieu d'être mécontent de vous, vous lui avez donné de l'argent. Le poids de son crime accable cet homme; il sait qu'il ne peut échapper à son sort : pouvez-vous penser que nous vous croirons plutôt que lui ? — Je ne sais pas qui vous croirez; je vois seulement que Karakozoff trouve ennuyeux de mourir seul. »

Mouravieff lui-même essaya plusieurs fois de me faire parler, il s'y prit assez grossière-

Digitized by Google

ment, mais n'obtint aucun succès. Alors il changea de tactique. Un jour, après m'avoir fait appeler dans la pièce où la commission se trouvait réunie au grand complet, Mouravieff me dit : « Vous êtes un vrai criminel politique, vous niez tout. Allons, pourquoi ne voulez-vous pas dire ce que vous savez de ce petit *méchtchanine* (1) Nikiforoff ? Il a par deux fois voulu tirer sur l'empereur, n'est-ce pas? — Je ne l'ai vu que quelques minutes et j'avais même oublié son nom ; je ne sais rien de lui... — Vraiment, je vous plains, — reprit Mouravieff, — vous êtes encore jeune ; si vous êtes franc, j'intercéderai moi-même pour vous auprès de Sa Majesté l'empereur. Il est miséricordieux et, en considération de votre aveu sincère, il peut vous faire grâce de la vie ; plus tard, dans trente ans, peut-être, libéré des travaux forcés, vous vivrez avec votre famille dans le lieu d'exil, et sur vos vieux jours le bonheur vous sourira peut-être encore. J'ai grand'-

(1) Bourgeois.

Digitized by Google

pitié de vous. Tenez, je vous donne jusqu'à demain pour faire vos réflexions ; ensuite je causerai moi-même avec vous. Si le Conseil de l'Empire m'en laisse la faculté, ce sera demain ; sinon, après-demain. Si, par hasard, vous êtes gêné par la présence de messieurs les membres de la commission, je les prierai tous de sortir et nous resterons en tête à tête. » Pour me moquer de Mouravieff, je lui répondis du ton le plus respectueux : « Je me ferai un devoir de tout dire à Votre Haute Excellence en personne. »

Mais le lendemain le Conseil de l'Empire retint Mouravieff, et ce fut le surlendemain seulement qu'on m'amena devant lui. Tous les membres de la commission avaient été mis à la porte de la principale salle d'audience et se trouvaient dans une autre ; je passai à côté d'eux en me rendant auprès de Mouravieff. Accoudés contre la table, ils observaient un profond silence. Il faut le dire, ils avaient tous une peur terrible de leur président et n'osaient même pas fumer de cigarettes en

Digitized by Google

sa présence ; aussi étaient-ils pleinement convaincus qu'à Mouravieff je découvrirais tout. Ces personnages se donnaient tous des airs de profonds hommes d'État : on aurait dit qu'ils avaient déjà sous les yeux mes sincères dépositions et qu'ils fondaient là-dessus de nouveaux calculs politiques.

Dans la salle d'audience, il n'y avait avec Mouravieff que le secrétaire de la commission. « Eh bien, êtes-vous disposé à tout raconter sincèrement? — J'y suis tout prêt. — « Alors, asseyez-vous, tenez, ici ! » Un fauteuil de velours avait été préparé d'avance et je pris place à côté de Mouravieff assis dans un fauteuil doré. « Eh bien, parlez! comment vous êtes-vous avisé de fonder la république?... demanda-t-il. — Sans doute, la république s'établira infailliblement en Russie... répondis-je avec assurance. — Allons, sans doute, elle s'établira, reconnut Mouravieff. Mais comment donc avez-vous entrepris d'en précipiter l'avènement? Par votre *Autodidacte*, vous l'avez peut-être hâté de

Digitized by Google

vingt-cinq ans (1)... Eh bien, dites-moi pourquoi vous êtes allé à l'étranger. — Pour ma santé. — Mm... mm... Allons, c'est bien, vous y êtes allé pour votre santé, je l'admets. Mais pour quoi encore? — Pour rien d'autre. » Suivit une série de questions auxquelles je fis des réponses du même genre. Mouravieff se fâcha : « Emmenez-le, dit-il au secrétaire, je n'ai pas le temps de m'occuper de lui. » Je me levai et me dirigeai vers la porte. « Mais il faut encore que vous exposiez votre manière de penser. — Bien! donnez-moi du papier; je vais écrire. — On vous en donnera là. » Nous sortîmes en traversant la même pièce que tantôt; les commissaires y étaient encore et n'avaient pas changé de position : selon toute apparence, leurs calculs d'hommes d'État venaient seulement d'atteindre le point culminant.

On me conduisit dans une chambre parti-

(1) Ces paroles textuelles de Mouravieff sont très remarquables en tant qu'aveu arraché par la force de l'évidence au chef du parti conservateur, et cela au moment du plein triomphe de ce parti. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

culière et on me donna de quoi écrire. Au ton dont Mouravieff m'avait dit qu'il fallait exposer ma manière de penser, j'avais deviné qu'il me faisait cette injonction par ordre *d'en haut*. D'autre part, me dis-je, les membres de la commission liront *tous* ce que j'aurai écrit, ils sont tous mal ensemble et peuvent se dénoncer les uns les autres : par conséquent, il est clair que ma déclaration parviendra à l'empereur.

« Avec la diffusion de la richesse, écrivis-je, se répand l'instruction, et avec l'instruction se manifeste toujours chez un peuple le besoin d'une liberté plus grande; d'un autre côté, un pays ne peut être riche que s'il possède des institutions libérales; la Turquie, malgré ses richesses naturelles, est le pays le plus pauvre de l'Europe, tandis que l'Angleterre, grâce à la liberté, en est le plus riche. La révolution (c'est-à-dire l'abolition de l'ancien ordre de choses) a été commencée par le souverain lui-même, qui a affranchi les paysans et pris d'autres mesures libérales; à présent, pour

Digitized by Google

rendre le pays complètement heureux, il ne reste plus qu'un pas à faire : donner l'entière liberté de la presse et la constitution anglaise. Malheureusement, Stroganoff et les hommes d'État qui lui ressemblent ont brouillé l'empereur avec la littérature au moment où celle-ci était le meilleur soutien du gouvernement contre les propriétaires de serfs (au commencement de 1861), et une série de vexations policières a provoqué une série de phénomènes qui ont paru à l'empereur une révolte contre sa personne. Les complots qui se sont succédé sans interruption depuis quatre ans (en Pologne, à Pétersbourg, à Moscou, à Kazan, en Sibérie) prouvent que le besoin de liberté politique a pénétré partout. Les gens recevront avec joie ce qu'ils désirent acquérir au prix de la vie ; autrement, la crise financière imminente aura pour dénouement une effusion de sang épouvantable. C'est huit années après l'asservissement des paysans en 1596, qu'a commencé pour la Russie le « temps troublé », et, malgré la grossièreté

Digitized by Google

de l'époque, il a abouti à la constitution de 1613. Dans le temps présent, si l'empereur veut obtenir l'entière affection du pays et mériter complètement le titre de libérateur du peuple, il doit donner à la Russie la liberté de la presse, élargir les pouvoirs du *Zemstvo* et introduire du moins la constitution anglaise. Un tel acte groupera pour jamais autour de la maison régnante des sympathies aussi profondes et aussi dévouées que celles qui environnent la reine d'Angleterre, laquelle ne redoute aucun attentat contre sa vie. En échange de la liberté politique sauvegardée, la nation trouvera avantage à payer quelques millions pour l'entretien de la cour impériale, et les hommes qui apparaissent aujourd'hui comme les ennemis les plus acharnés du principe monarchique, en seront alors les plus ardents défenseurs. »

Malheureusement, je ne pus donner à ce document la forme littéraire que j'aurais voulu : d'abord, je me trouvais dans un état nerveux tel, que les mots dont j'avais besoin

Digitized by Google

ne me venaient pas (cela m'arrivait souvent depuis que j'étais en prison); ensuite, j'étais terriblement pressé par la commission qui avait grande hâte de me lire. Enfin, comme j'avais en vue de pousser l'empereur dans la voie des réformes, il aurait été maladroit d'insister davantage sur l'identité entre la stupide émancipation des paysans et leur asservissement en 1596.

Dès que j'eus fini, on s'empara aussitôt de mon papier, qu'on porta à la commission, et je priai mon colonel de me ramener au ravelin. Je n'avais pas encore achevé de dîner que le commandant venait précipitamment me trouver et se mettait à courir dans la chambre, aussi agité que s'il avait eu le feu à ses basques. « Qu'est-ce que vous faites? qu'est-ce que vous faites? commença-t-il à s'exclamer; cela ne peut que vous nuire. Je ne vous aurais pas conseillé d'écrire cela, etc. » Sans doute, je comprenais bien que ce n'était pas de moi qu'il s'inquiétait.

Maintenant, je me demande ceci : Ai-je bien

Digitized by Google

fait d'écrire cette déposition? Elle n'a pas déterminé l'empereur à faire des réformes, quoique, sans doute, elle n'ait pu fortifier la réaction qui avait déjà atteint son apogée dans le rescrit du 16 mai 1866. Par conséquent, elle n'a servi à rien? Au lecteur qui serait tenté de conclure de la sorte, je rappellerai cette vérité prouvée par l'histoire qu' « aucun effort noble n'est perdu ». — Qui sait? cette déposition a pu être utile à quelque courtisan, à quelqu'un des employés subalternes de la forteresse ou de la commission, lesquels, en général, sont des hommes peu cultivés. Enfin, elle a eu une utilité incontestable dont je puis parler dès maintenant. Les demandes formulées par les publicistes russes réfugiés à l'étranger pouvaient ne pas arriver jusqu'au palais ou y être considérées avec dédain par suite du mépris de la cour pour la littérature; mais il devait en être autrement des paroles dites par Karakozoff à l'empereur en personne, et de la déclaration de l'homme qui « avait donné l'argent pour

Digitized by Google

l'achat du pistolet et suscité tout le mouvement » (ainsi me représentait la commission). Le gouvernement a donc été mis en mesure de prévenir lui-même le conflit sanglant qui peut résulter d'une situation tendue, et, si le sang coule encore, la faute assurément n'en sera pas au parti de la liberté.

Digitized by Google

XVI

LE JUGEMENT

Un beau jour, on m'apporta des vêtements, des bottes cirées avec un soin particulier, on m'habilla, on m'arrangea les cheveux et on m'emmena. « Qu'est-ce que cela peut signifier ? » pensai-je. Mon officier avait un uniforme neuf et des gants blancs d'une fraîcheur remarquable. « Pourquoi êtes-vous en grande tenue aujourd'hui ? lui demandai-je. — Je suis de service aujourd'hui, répondit-il. — Il ment, cela est clair, me dis-je ; il a toujours été de service et, d'ailleurs, il ne me conduit pas maintenant au local de la commission. Quelque membre de la famille impériale ne serait-il pas venu pour m'interroger en personne ? » (J'étais loin de me dou-

Digitized by Google

ter que l'instruction serait si vite close.) On me mena à la demeure du commandant. Ce dernier était en uniforme, ainsi que les autres autorités de la forteresse ; ils se promenaient dans l'antichambre en marchant sur la pointe des pieds. A la fin, je me trouvai dans une salle remplie de généraux et d'employés. « Qu'est-ce que c'est que cette réunion? » me demandai-je ; et je me mis à l'examiner. Tous les visages m'étaient inconnus, sauf celui de Wrangel... « N'avez-vous pas quelque chose à dire? » m'interpella le prince Gagarine. « Encore un interrogatoire ! » pensai-je, et je répondis : « Je n'ai rien à dire. » Tandis que je considérais ces personnages, on me mit un papier dans les mains, et, après m'en avoir fait donner un reçu, on me ramena au ravelin.

En chemin, je n'eus que le temps de jeter un coup d'œil sur ce papier et d'en lire l'entête : *Acte d'accusation.* — « Ainsi voilà ce que c'est, ils sont pressés de me pendre, » fis-je à part moi. Ce fut seulement à mon retour dans la casemate que je pus lire cet acte

Digitized by Google

en entier; il révélait avec une effronterie cynique combien était ardent chez le ministre de la justice le désir de me traîner au gibet. L'irritation fut le premier résultat de cette lecture. « Les coquins! pensai-je; ils me pendront à vingt-quatre ans, à l'âge où plus d'une célébrité jouait encore tranquillement aux osselets. » Je n'avais pas fini de lire l'acte d'accusation quand le colonel du ravelin accourut auprès de moi : « Vous l'avez lu entièrement? Eh bien, qu'en dites-vous?... — Que l'instruction a été faite par des brigands, rien de plus. » Le colonel se fâcha : « Et comment osez-vous parler de brigands ? » Là-dessus, il me quitta au plus vite ; mais, au bout de dix minutes, il revint. « Eh bien, qu'est-ce que vous écrirez pour votre défense? Qu'est-ce que vous répondrez ?... — Je n'écrirai rien et ne répondrai rien. Est-ce qu'on peut lutter contre un pareil document ? » Ces mots les tranquillisèrent (je parle du commandant et du parti de Mouravieff). Mais ils s'inquiétèrent de nouveau, quand, le lende-

Digitized by Google

main, je choisis pour avocat V.-P. Gaïevsky. Il ne restait plus que sept jours avant l'ouverture des débats judiciaires, et, sur ces sept jours, quatre se passèrent sans qu'on me permît de voir mon défenseur. — Ce dernier se montrait hésitant. « Je ne sais ce que je puis faire en face de telles accusations, dit-il. — Comment, ce que vous pouvez faire? Il faut me défendre! — Oui, mais le dossier est énorme, je n'aurai même pas le temps d'en lire une partie ; il y a tant de dépositions, et toutes sont tellement en contradiction les unes avec les autres... Je me demande si je ne ferais pas bien de m'étendre sur votre activité littéraire pour prouver que vous n'aviez pas le temps de vous occuper de choses pareilles... — N'insistez pas trop là-dessus, autrement on interdira tous mes livres... — Non, on ne les interdira pas : Gagarine, après tout, est un homme comme il faut (1). Sans cela, je ne sais pas

(1) Peu après le plaidoyer de mon avocat, la commission se hâta de traduire à sa barre Malinine, qui avait en dépôt

Digitized by Google

du tout à quoi me prendre. — Prenez-vous à l'acte d'accusation. — Oui, très bien; mais ici qu'est-ce que vous admettez? — Il y a toujours une chose que je n'admets pas, c'est la potence... » Alors, je lui communiquai mes observations. Il reprit courage et déploya la plus grande ardeur au service de ma cause. Sans doute, c'est à son zèle que je dois la vie.

Le 14 août, commença le procès devant la haute cour; la première audience fut exclusivement consacrée à l'affaire de Karakozoff et à la mienne. Alors, pour la première fois, je fis connaissance avec mes juges. Tous étaient de vénérables vieillards; Kornéoline-Pinsky avait plus de quatre-vingt-dix ans; Gagarine en avait quatre-vingts; Panine, Metline, Bachoutzky avaient dépassé leur soixante-dixième année; le plus jeune, le prince d'Oldenbourg, avait cinquante-cinq ans. Au point

plusieurs de mes livres, et elle s'efforça de lui faire avouer que la diffusion de ces ouvrages avait un but insurrectionnel. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

de vue de l'âge, ils devaient me considérer, moi qui n'avais que vingt-quatre ans, comme je considérais un enfant de huit ans. Du reste, le plus vieux même, Kornéoline-Pinsky, ne cachait pas son hostilité ; il entreprit de m'interroger : « Vous avez écrit, dit-on. Eh bien, dites-nous quelle est votre idée. Peut-être voudriez-vous, comme Tchernychevsky, établir des phalanstères en Russie?... » Gagarine avait aussi, en m'interrogeant, le ton d'un homme violemment prévenu contre moi. Cela m'exaspéra (1) : « C'est le *Jugement de Schémiakine* (2) ! me dis-je; et, dans ma colère, je m'appliquai à irriter mes juges. Sans doute, cette attitude me fit beaucoup de tort ; mais qu'on veuille bien se mettre à ma place, et l'on comprendra que, dans ma position, le seul plaisir qui me restât, c'était, en mourant,

(1) Il est de fait que l'irritabilité de Gagarine provoqua plusieurs dépositions fausses, notamment de la part d'Ermoloff. (*Note de l'auteur.*)

(2) Titre d'un conte populaire qui renferme une satire très acerbe contre les juges prévaricateurs.

Digitized by Google

de vexer mes bourreaux. Une longue suite de témoins vint déposer de ma culpabilité. — Après une audience de quelques heures, je sortis de la salle les nerfs si détraqués, qu'en entrant dans le jardin, mes yeux se remplirent de larmes. Heureusement, cela ne dura qu'une minute, et ceux qui m'accompagnaient ne remarquèrent pas ma faiblesse.

Cependant la commission de Mouravieff chantait partout victoire. La *Gazette de Moscou*, écho de la III^e^ section, faisait savoir au public que, parmi tous les accusés, « un seul, auteur de livres populaires, avait un caractère politique; qu'avant son retour de l'étranger il n'y avait à Moscou qu'un petit cercle de nihilistes ne pensant à aucune entreprise clandestine ; que c'était moi seul qui les avais mis en mouvement et qui avais armé le bras de Karakozoff ». — Inutile de dire que ce langage était surtout dicté par l'amour-propre blessé : dans son orgueil de mouchard, Katkoff n'admettait pas qu'à Moscou, où domi-

Digitized by Google

nait son influence, pussent se former des socialistes et des révolutionnaires quelconques : ceux qui s'y trouvaient devaient nécessairement être venus d'autres villes ou de l'étranger.

Bien que mon interrogatoire fût terminé, la cour essaya encore de m'arracher des aveux et, à cette fin, elle résolut d'employer de préférence l'action religieuse. On fit choix de l'archiprêtre Polisadoff, professeur à l'Université, homme instruit et qui comprenait jusqu'à un certain point la fausseté de sa position. — Déjà auparavant, j'avais fait sa connaissance : au moment où venait d'être découvert le nom de Karakozoff. Il m'avait alors été envoyé pour me dire un mensonge, mais il n'avait pas pu se résoudre à accomplir sa mission. Quand, après une longue conversation avec lui, je comparus devant les membres de la commission, ils me dirent, à ma grande surprise : « Eh bien, le *batuchka* vient de nous apprendre que Karakozoff lui a tout avoué au tribunal de la pénitence, en

Digitized by Google

le priant de rendre sa confession publique. »

Polisadoff fut donc chargé de me toucher par son éloquence. Pour cela, il dut célébrer la messe dans l'église de la forteresse et y prononcer des discours édifiants. Aux offices religieux assistaient aussi Karakozoff et Ichoutine. Polisadoff avait le talent de débiter des pauvretés dans un style brillant que relevait encore une très belle diction. D'ordinaire, pendant ses sermons, le commandant se tenait dans le chœur et pleurait d'attendrissement. « Si nous nous refroidissons à l'égard de l'Évangile, — disait entre autres choses le prédicateur, — c'est parce que nous l'entendons dès notre enfance, nous nous y accoutumons, et il ne nous offre rien de nouveau. Mais, quand cette joyeuse chose évangélique est entendue pour la première fois par un Toungouse ou par un Aléoute, cet homme simple, parlant de l'abondance du cœur, s'écrie : « Que c'est admirable à » entendre ! Quelle bonne, quelle merveilleuse » nouvelle ! » En conséquence, messieurs, je

Digitized by Google

vous prie de vous préparer intérieurement et d'être, la fois prochaine, aussi simples, aussi purs de cœur que ces simples Aléoutes et Toungouses ». Après la messe, Polisadoff ordinairement s'approchait de moi pour continuer ses exhortations. « Eh bien, *batuchka*, — lui disais-je, — je ne suis pas de votre avis : un vrai chrétien lit un million de fois l'Évangile et, chaque fois, il y découvre de nouvelles sources d'inspiration. Mais nous imaginer que nous sommes des Toungouses ou des Aléoutes, cela nous est tout aussi difficile qu'à vous de vous figurer que vous êtes un chaman. »

De pareilles réponses ôtèrent à Polisadoff toute envie de causer religion avec moi. Il allait voir fréquemment dans leurs casemates Karakozoff et Ichoutine; mais à moi il ne fit qu'une seule visite. Et même, dans cette circonstance, ne sachant que me dire, il mit la conversation sur des choses banales et d'un caractère tout profane, me parla de son existence à l'étranger, m'apprit qu'il se trou-

Digitized by Google

vait à Bade, lorsqu'avait eu lieu en France la révolution de 1848 : « A Bade aussi, il y eut de l'agitation ; le souverain prit peur, il donna au peuple le *Geschworen-Gerichte* le jury, et la liberté de la presse. Alors, les étudiants s'organisèrent en milice et la ville fut tranquille comme elle ne l'avait jamais été. » Ensuite Polisadoff en vint insensiblement à me raconter son séjour à Paris. « Tenez, là aussi, j'ai été témoin d'une révolution, quand Louis-Napoléon s'est fait nommer empereur : d'une part on traînait des canons dans les rues, des troupes étaient mises en mouvement, d'autre part les ouvriers tiraient par les fenêtres ; il y a eu plus de dix mille hommes tués. Vous voyez qu'une révolution ne mène jamais à rien de bon, » conclut-il. — Ce que vous avez vu à Paris, — lui répliquai-je, — ce n'est pas une révolution, c'est un brigandage impérial. A Bade, au contraire, la révolution des étudiants n'a pas coûté la vie à un seul homme et elle a donné la liberté au pays... — Voyez-

Digitized by Google

vous, — reprit Polisadoff, — nous disputions, Serno-Soloviévitch et moi. « Les prêtres, » disait-il, sont des agents de police. Eh bien, cela ne l'a pas empêché de se confesser plus tard. » Après être resté encore un moment, l'ecclésiastique se retira ; mais, avant de sortir, il s'arrêta sur la porte et dit d'une voix hésitante : « Vous sentirez peut-être le besoin de prier... D'autres ont eu recours à mon ministère... — Non, attendez : il sera encore temps après la sentence... »

Mon affaire semblait finie depuis longtemps ; mais non : il me fallut encore subir plusieurs confrontations, notamment avec Matkoff. Deux ou trois fois, au cours de l'instruction préalable, il avait été mis en ma présence et n'avait pas hésité à me charger. Il faut dire que le plus souvent mes confrontations avec Matkoff me laissaient une impression pénible. Parmi les accusés, plusieurs faisaient des révélations par erreur, par ignorance des lois, par suite d'un malentendu, enfin par faiblesse de carac-

Digitized by Google

tère, mais aucun ne mangeait le morceau *con amore*, ainsi que le faisait Matkoff. A voir son attitude durant les confrontations, on aurait dit que son rôle de délateur satanique le remplissait d'orgueil. En un mot, cet homme déposait contre tout le monde, mêlant aux faits vrais les imputations les plus fausses, et peu s'en fallut que ses mensonges ne fissent pendre plusieurs de ses coaccusés. — Même après l'envoi des condamnés en Sibérie, il commit des vilenies telles, que ses compagnons le surnommèrent à l'unanimité « la pustule purulente ».

Je ne fut pas peu étonné quand la haute cour me confronta avec Matkoff : dans mon interrogatoire, je l'avais beaucoup ménagé, j'avais seulement dit qu'il était venu deux fois en visite chez moi. « Matkoff vous avait chargé de dénoncer Karakozoff? » me demanda Gagarine. Il faut dire que c'est seulement depuis la transportation que j'ai pu me faire une idée exacte de l'odieux personnage : je ne vis là qu'une mauvaise

Digitized by Google

plaisanterie imaginée par Matkoff, et la question de Gagarine me parut bouffonne, mais en même temps elle m'irrita. « Cela me... (1) » (Mon hilarité fut notée par le ministre de la justice sous la dénomination de : «Rire forcé»). — « De mon côté, j'ai l'honneur de faire savoir qu'Alexandre Ivanoff et Kitchine peuvent confirmer cela. » Je savais que Matkoff mentait, néanmoins je ne me décidai pas à demander la comparution de ces deux nouveaux témoins ; je ne les connaissais pas du tout : qui pouvait répondre que la peur ne leur ferait pas confirmer même un mensonge ? Mais, plus tard, dans la prison de Tobolsk, je confrontai Alexandre Ivanoff avec Matkoff et je convainquis ce dernier d'imposture !... Et pourtant, jusqu'à notre arrestation, aucun de nous ne mettait en doute l'honorabilité de Matkoff ; tant un coquin est parfois habile à prendre momentanément les dehors d'un honnête homme.

Autre était l'attitude d'Ichoutine ; dans les

(1) Lacune dans l'original. (*Note de l'éditeur russe.*)

Digitized by Google

confrontations, celui-ci avait l'air de dénoncer *pour rire*... « Non, vous avez beau nier, — me disait-il en souriant, — vous m'avez parlé d'un comité européen... — Jamais je ne vous ai parlé de cela, — répondis-je; — c'est un bruit que vous aurez sans doute recueilli dans quelque *traktir* .» La dernière fois qu'Ichoutine fut confronté avec moi, Panine, ce type de chameau antédiluvien, lui dit avec colère : « Mais il n'y a ici rien de plaisant ! »

La déposition relative au « comité européen » intéressait tout le monde. « Est-ce vrai, — me demanda un des accusés, — qu'il existe un comité européen ? Les journaux n'en ont rien dit. — A supposer qu'il n'existe pas, on en parle trop dans la presse russe et étrangère pour ne pas en provoquer l'existence : par conséquent, vous pouvez le considérer comme un fait. »

Désirant tirer de moi d'une façon quelconque des renseignements sur ce comité européen, le gouvernement essaya encore

Digitized by Google

d'un autre moyen. Un beau jour, on m'habilla de nouveau avec un grand soin, on m'arrangea les cheveux et on me conduisit au local où la haute cour tenait ses séances. C'était aussitôt après midi. « Pourquoi à cette heure-ci ? » pensai-je. D'ordinaire, on me menait à l'audience ou plus tôt ou plus tard. En outre, il n'y avait aucun mouvement autour du tribunal; seulement deux officiers s'étaient mis à la fenêtre et causaient à voix basse. L'attente inquiète provoqua encore chez moi l'état nerveux dont j'ai déjà parlé : il se manifestait par un tremblement prolongé de tout le corps et par l'insubordination de la langue à l'égard du cerveau. Ainsi se passa près d'une heure. A la fin le commandant se montra; mes nerfs se calmèrent brusquement... « J'ai une agréable nouvelle pour vous, dit le commandant d'un ton patelin (en pareil cas, pour mieux marquer son respect, il fermait les yeux); veuillez me suivre. » — « Quelle peut être cette nouvelle? — me demandai-je; — peut-être une légère

Digitized by Google

petite question (1). » Nous traversâmes la salle d'audience ; elle était vide ; on n'y voyait qu'un avocat ou un employé en train d'écrire d'un air très appliqué. Les pièces suivantes étaient également désertes. Partout régnait un silence de mort. Finalement nous arrivâmes dans la salle. Des tableaux étaient accrochés aux murs ; juste en face de la porte par où nous étions entrés se trouvait une table couverte d'un tapis rouge. Un volume de la nouvelle édition du Code était ouvert sur cette table, près de laquelle se tenaient le prince d'Oldenbourg, membre de la famille impériale, et le secrétaire de la haute cour criminelle. On me fit lire à haute voix l'article du Code où il est dit que « si quelqu'un ayant pris part à une conspiration se repent et dénonce ses complices quand le gouvernement ne sait encore *rien* de leur projet, la moitié (!) du crime lui est pardonnée ; si même,

(1) « Voici encore une légère petite question », avait coutume de dire Ogareff, quand il interrogeait un accusé sur un fait qui pouvait l'envoyer à la potence. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

ayant été arrêté, il fait connaître sincèrement ses complices et *écarte ainsi le danger qui menace l'État*, alors encore remise lui est faite d'une partie de la peine. »

— Eh bien, voilà, — dit le prince, — si vous voulez qu'on vous accorde la vie, vous devez entrer dans la voie des aveux et *tout* révéler !

— J'ai déjà dit tout ce que je savais, — répondis-je.

Pendant quelques instants, le prince continua à m'exhorter de la sorte. Soudain, l'autre porte s'ouvrit et, traversant toute la salle avec la rapidité d'un tourbillon, s'élança vers moi ma femme... On l'avait attirée sous prétexte d'entrevue ; mais, au fond, on espérait qu'ébranlé par ses larmes, je me déciderais à tout avouer. Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre sur un divan et nous mîmes à causer tout bas. Le prince, debout près de la table, s'entretenait avec le commandant et le secrétaire. En causant avec L... je tendais l'oreille gauche, et je perçus ces mots du prince :

Digitized by Google

« Elle lui a peut-être déjà parlé de cela ? » Ensuite il s'adressa à ma femme et lui demanda d'une grosse voix : « Vous recevez des journaux ? — Non, » fit-elle. Cette réponse parut le calmer. Puis commença un interrogatoire dans lequel le commandant Sorokine lui-même intervint, à sa façon insinuante : « ... Voilà votre épouse... Pensez un peu à ce qu'elle deviendra si vous mourez. (Ce disant, il ferma de nouveau les yeux pour donner plus de force persuasive à ses paroles). Votre femme est enceinte... — Quand accouchera-t-elle ? » demanda le prince d'un ton raide. Je ne pus pas ne pas entendre, mais je me tus. — « Je vous demande quand elle accouchera. — Altesse... c'est difficile à savoir, » dit avec hésitation Sorokine ; et il ferma encore les yeux, cette fois en signe de profond respect. Hérissant sa moustache, le prince se mit à me bombarder de questions : « Vous êtes allé à l'étranger ? Vous avez dit qu'il fallait assassiner tous les tzars ? Vous avez formé une société secrète

Digitized by Google

à Pétersbourg ? A présent, vous êtes entre nos mains; nous pouvons faire de vous ce qu'il nous plaira. Eh bien, Khoudiakoff a voulu délivrer Tchernychevsky, mais qui délivrera Khoudiakoff ? Vous connaissez Tchernychevsky ? Voyez-vous, je l'ai jugé (je savais très bien que Tchernychevsky avait été jugé par le Sénat, *le prince mentait par pure gloriole*). C'est un coquin ! Un affreux coquin ! Mais vous aviez un comité à l'étranger ?... *Sprechen sie deutsch ?* On dit que vous ne croyez pas en Dieu ; qu'à l'église, vous n'avez pas fait une seule fois le signe de la croix ? De Moscou, nous avons à juger trente inculpés ; ici, à Pétersbourg, vous devez bien être une trentaine ? Ah ! ah ! vous riez ? eh bien, vous ne rirez pas toujours ! ajouta-t-il avec colère. — C'est un rire nerveux ! » répondis-je. Ainsi se termina cet interrogatoire, qui n'aboutit à rien, à l'extrême irritation du prince, d'autant plus vexé que, par inadvertance, je l'avais appelé « Votre Excellence, » au lieu de lui dire : « Votre Altesse. »

Digitized by Google

Enfin arriva le moment des plaidoiries ; sur ces entrefaites, les souffrances de Karakozoff avaient cessé ; et, par suite, je me trouvais le premier sur la liste des accusés. Le ministre de la justice Zamiatnine, grand vieillard à cheveux blancs, qui avait l'extérieur d'un ancien soldat, prononça un réquisitoire concluant à la peine de mort. « Allons, mauvaise affaire : je n'en serai pas quitte avec une seule pendaison, ils vont, pour le moins, m'exécuter deux fois, » pensai-je. Dans son discours, le ministre de la justice avait eu l'impudence de dénaturer mes paroles et de fausser plusieurs dépositions. Ensuite, mon avocat se fit entendre. Il réfuta péremptoirement toutes les accusations, sauf quelques niaiseries, et termina en demandant ma mise en liberté. L'impression produite par ce plaidoyer fut très forte : parmi les hauts personnages, les uns furent frappés d'étonnement, les autres se sentirent indignés, plusieurs restèrent stupéfaits. Gagarine cependant s'adressa froidement au ministre de la justice :

Digitized by Google

« Qu'avez-vous à répondre ? » — lui demanda-t-il. Zamiatnine ne semblait pas s'attendre à cette question ; il se dressa brusquement, raide comme une *archine* (1) : « Je persiste dans mon opinion, » déclara-t-il, et il se rassit tout frémissant. Pitoyable ministre de la justice ! Ce qu'il fallait à la cour, ce n'était pas vos opinions fantastiques, mais la preuve de vos accusations.

Puis je prononçai moi-même quelques paroles pour ma défense. Malheureusement, les discours précédents m'avaient de nouveau agité les nerfs. Ma langue refusait de m'obéir, si bien qu'à la fin, de dépit, je tournai court et terminai par les mots : « Je n'ai rien de plus à dire. » Et pourtant, j'aurais voulu dire bien plus que je n'avais dit ; je tenais surtout à réfuter les dépositions concernant le comité européen, je me proposais de répondre que des gens comme Ichoutine, pour qui, de leur propre aveu, la fin justifie les moyens, étaient bien capables d'avoir, de propos délibéré,

(1) Mesure de longueur usitée en Russie.

Digitized by Google

trompé leurs complices en leur représentant, comme affiliés à la conspiration, des individus qui y étaient tout à fait étrangers. Par malheur, cette réponse, d'une importance capitale, est restée dans ma poche jusqu'au moment présent. De plus, mon noble avocat parut lui-même admettre cette accusation, et il se borna à dire que « si le comité européen avait pour objectif la France, je ne pouvais encourir, de ce chef, aucune responsabilité devant un tribunal russe ». En outre, sans que le besoin de la cause l'exigeât, les défenseurs de certains accusés moscovites parlèrent de ce fait comme d'une vérité incontestable. Cela me nuisit par la suite.

Quoi qu'il en soit, ma défense se terminait par une demande d'acquittement. Après la clôture de l'audience, mes geôliers ne savaient s'ils devaient en user avec moi comme avec un homme qu'on mettra en liberté après-demain, ou comme avec un coupable qui sera pendu dans les huit jours. Aussi, en attendant des instructions, les autorités du ra-

Digitized by Google

velin se bornèrent-elles à remplir silencieusement leurs fonctions. Le lendemain matin, le colonel me mena au corps de garde (on me le faisait ordinairement traverser lorsqu'on me conduisait au tribunal). Il arriva qu'on chauffa le poêle de la casemate; en conséquence, le colonel posta un factionnaire près de la fenêtre, un autre près de la porte, et en mit un troisième avec moi dans la casemate. Ce dernier était un des soldats qui me témoignaient de l'intérêt; à peine eûmes-nous été enfermés ensemble qu'il me dit tout bas en clignant les yeux: « N'en parle à personne, on a pendu l'autre (c'est-à-dire Karakozoff)... Mais toi, tu seras mis en liberté. Tu peux en être sûr. On l'a dit tout à l'heure. » En deux minutes mon colonel eut le temps de se rendre au tribunal, il y recueillit, selon toute apparence, les mêmes bruits que le soldat, car il vint soudain me trouver et se montra aimable avec moi comme il ne l'avait jamais été. Sa visite n'avait pour but ni une perquisition, ni un inter-

Digitized by Google

rogatoire, c'était de sa part une simple gentillesse; en prévision de ma prochaine mise en liberté, il voulait me laisser de lui une impression favorable, effacer de mon esprit tout souvenir de ses vivacités précédentes.

Le fait est que si, comme le voulait la loi, le jugement de mon affaire avait eu lieu immédiatement après les plaidoiries, ou si même il n'avait été renvoyé qu'au lendemain, — j'aurais été acquitté. Malheureusement, les débats judiciaires relatifs aux autres accusés entraînèrent un retard de quelques jours dans le prononcé de l'arrêt. Durant ce temps, les hommes de la III^e^ section et tous les membres de la commission d'enquête, ayant appris que j'allais être mis en liberté, firent un tapage épouvantable, se prodiguèrent en démarches auprès de tous les juges et peut-être allèrent jusqu'à l'empereur. En conséquence, je fus condamné à la perte des droits civils et à la transportation dans les lieux « les plus reculés » de la Sibérie; la sentence visait la non révélation de la société secrète mosco-

Digitized by Google

vite et semblait s'appuyer sur les dépositions de Matkoff et d'Ichoutine. J'ignore si Matkoff avait déposé dans ce sens, mais Ichoutine n'en avait rien fait. D'ailleurs, je n'avais subi ni interrogatoires ni confrontations à ce sujet, pas plus au cours de l'instruction préalable que pendant le procès proprement dit; enfin cette inculpation ne figurait même pas dans l'acte d'accusation. Autre iniquité à signaler : on condamna les *membres* de la société moscovite à la transportation simple, tandis que moi, pour ne les avoir pas dénoncés, je fus envoyé dans les lieux les plus reculés de la Sibérie.

Digitized by Google

XVII

L'ENTERREMENT

Bientôt se répandit en ville la nouvelle que j'étais condamné à la transportation. « Seulement ! » s'écrièrent les libéraux qui, semblait-il, auraient souhaité pour moi une peine plus rigoureuse. « Pourquoi l'a-t-on condamné si légèrement ? — hurlait le parti des patriotes. — Qui est-ce qui l'a défendu ? qui est-ce qui a osé le défendre ? » — « Vous vous en êtes tiré à bon marché me dit le commandant de la forteresse. — Pas à bon marché du tout. Je ne suis coupable de rien, prenez cela en considération ! »

Un soir, à la tombée de la nuit, on me donna des vêtements, on m'habilla, puis je

Digitized by Google

fus extrait de la casemate. « Qu'est-ce que cela signifie, à une heure aussi indue ? Quelque nouvelle charge aurait-elle surgi ? » pensai-je. — « Où allons-nous ? demandai-je à l'officier. — Vous le verrez, » répondit-il. Cette façon militaire d'emmener un homme comme un cheval me révoltait toujours. De plus, il faisait sombre, le temps était froid, il fallait traverser des flaques d'eau et l'humidité perçait mes mauvaises chaussures. D'avance, naturellement, toutes ces circonstances me mirent de mauvaise humeur. A la fin nous arrivâmes, et où donc ? à l'église. Eh bien, pourquoi ne le disait-on pas plus tôt ? Du moins, j'aurais apporté dans le temple le calme d'esprit qu'exige la prière. L'église de la forteresse produisait toujours sur moi un effet agréable, nonobstant les brusques incartades que le pope se permettait quelquefois (1):

(1) Ainsi, un jour, à la fin de septembre, comme il sortait du sanctuaire pour prêcher, il remarqua que je ne me signais pas et cria avec colère : « Vous ne voulez pas faire le signe de la croix, vous pouvez vous en aller ! » Cette sortie se justifiait d'autant moins que je n'étais pas venu à l'église

Digitized by Google

la foule, les chantres, le bel éclairage, — tout

de mon propre gré, mais qu'*on m'y avait amené*. Se fâcher avec le pope, c'était s'exposer à une pénitence ecclésiastique. « Vous préférez prêcher après avoir mis vos auditeurs à la porte ! » pensai-je ; mais, contenant mon irritation, je me bornai à répondre : « J'entends. »

Il est difficile de se figurer la violence de la rage patriotique qui s'empara du public après l'attentat. De tous côtés on envoyait des adresses ; on portait aux nues Mouravieff ; ce descendant de Gengis-Khan apparaissait comme le sauveur de la patrie ; même le libéral et très distingué poète Nékrasoff écrivit des vers patriotiques dans lesquels il priait publiquement Mouravieff de « ne pas épargner les criminels ». Celui qui disait cela était l'ami de Dobroliouboff et de Tchernychevsky, le rédacteur en chef du *Contemporain*, un grand poète, et il parlait ainsi, non détenu dans une forteresse, non en tête à tête avec un despote, mais publiquement !... En laissant de côté la bassesse de cette conduite, quelle dose de bêtise ne contenait-elle pas !... Mouravieff, « n'épargnant pas les criminels », supprima *le Contemporain*, et Nékrasoff en fut pour ses frais d'aplatissement, quoique, il faut le dire, rien n'excuse sa poltronnerie. Il n'avait pris absolument aucune part à l'affaire. Mais le principal, c'est que Mouravieff présidait seulement la commission *d'enquête* et que la sentence devait être rendue par d'autres : simple enquêteur et non juge, Mouravieff n'avait donc le droit ni de faire grâce ni de punir. Voilà les connaissances enfantines qu'avaient en matière juridique les plus éminents représentants de la littérature... Nous n'insisterons pas sur ce qu'il y avait d'ignominieux pour la littérature à rivaliser bénévolement avec les bourreaux... Nékrasoff aurait commis une bassesse moindre s'il avait de ses propres deniers fait dresser une potence pour nous pendre !... (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

cela eut une action calmante sur mes nerfs et bientôt j'oubliai ma première impression. « Venez ici, je vous prie, » fit tout à coup derrière moi la voix du colonel. Dans mon esprit se dessinèrent trois points d'interrogation. On me fit entrer dans une pièce particulière, on me mit sous la toise, on examina mes dents et les divers signes distinctifs qu'offrait ma personne, puis... que pensez-vous qu'on fit ? — on me ramena à l'église. Quelle stupidité chez ce gouvernement qui profane ainsi la religion dont il est le protecteur !...

Après les vêpres, au lieu de me conduire au ravelin, on me laissa passer la nuit au corps de garde. On m'apporta là mes effets personnels et on m'enleva ceux de la prison. Mais, quand je demandai qu'on me rendît une feuille de papier que, la semaine précédente, j'avais couverte d'observations concernant les sciences naturelles, on me répondit : « Non, laissez-nous cela comme souvenir. »

Le lendemain, 4 octobre, on nous éveilla avant le jour, et, après nous avoir donné du

Digitized by Google

thé, on nous fit aussitôt monter dans des corbillards qui nous conduisirent au Golodaï. Des troupes à pied et à cheval escortaient le convoi; les gens du peuple étaient grimpés sur les toits; des dames se pressaient aux fenêtres; à droite et à gauche, une foule nombreuse courait derrière les soldats. Le vent était extrêmement froid et il tombait une humide neige d'automne. Le fit-on avec une intention particulière ou non, je l'ignore, mais à *moi* on ne permit seulement pas de mettre un vêtement chaud sous la robe de chambre obligatoire, tandis que les autres avaient même des demi-pelisses. Les voitures funèbres allaient au pas, en sorte que la procession dura fort longtemps; la neige me mouillait jusqu'aux os, j'en avais un doigt sur mes bottes. « Voilà bien la transportation! — pensais-je; — aujourd'hui, vous attrapez une fièvre typhoïde et, demain, vous êtes transporté dans l'autre monde. » Ceux même qui portaient des vêtements chauds étaient tout trempés et tremblaient de froid.

Digitized by Google

Quant à la cérémonie en elle-même, loin d'agir sur moi, elle me parut grotesque ; le fait est que, si l'on examine la chose avec un esprit indépendant, on ne peut rien imaginer de plus ridicule. Aux termes de la loi n'étaient exemptés de cette formalité que les mineurs, c'est-à-dire les enfants, ceux-là justement sur qui la comédie pouvait faire impression. Bien que la température transformât pour moi ce passe-temps en supplice, je ne pouvais m'empêcher de sourire à la vue des scènes comiques qui avaient lieu dans la foule. « Regarde, regarde, il rit! » se disaient entre eux les spectateurs.

Nous arrivâmes enfin sur la place ; des soldats l'occupaient dans toute son étendue (je plaignis leurs bottes qui pataugeaient dans la boue) ; l'air était si opaque, qu'il était décidément impossible de voir s'il y avait ou non du monde derrière la troupe.

Nous montâmes sur l'échafaud. Le bourreau plaça tous les condamnés contre des poteaux et les y enchaîna. Seul, je ne fus pas

Digitized by Google

attaché parce que je vins de moi-même m'adosser au poteau. Sous nos yeux, on fit le simulacre de pendre Ichoutine ; on l'affubla d'une sorte de sac blanc, on lui passa au cou un nœud coulant ; il s'était tellement courbé que, dans cette position, il ressemblait tout à fait à un jambon fumé! C'était un révoltant spectacle! *On le tint la corde au cou pendant dix minutes,* puis on lui lut l'ordre impérial qui commuait sa peine. Un homme pusillanime, à la place d'Ichoutine, aurait pu mourir d'épouvante. En le détachant du gibet, le bourreau lui demanda avec le ton d'un juge de la vie et de la mort : « Eh bien, tu ne le feras plus? » Évidemment cet exécuteur avait conscience de son importance politique. On l'avait fait venir de Vilna.

La cérémonie terminée, on nous mit dans des voitures et on nous emmena. Nous nous attendions à être dirigés sur le dépôt : il nous avait été assuré à la forteresse que nous devions encore passer là deux semaines et que, durant ce temps, nous aurions la faculté

Digitized by Google

de voir nos parents et de nous munir de tous les objets nécessaires pour la route. Au lieu de cela, nous fûmes conduits au chemin de fer de Moscou et fourrés en wagon après qu'on nous eut distribué de méchants sarraus de prisonniers. Si mes parents n'avaient pas pu m'envoyer une pelisse à Nijni, je serais certainement mort de froid pendant le voyage.

Digitized by Google

XVIII

APRÈS LA MORT

A partir de Nijni, nous voyageâmes dans des charrettes de poste ; nous formions deux convois, de six transportés chacun, le premier avait une avance de quatre heures sur le second ; chaque convoi était accompagné d'un officier et, pour chaque homme, il y avait deux gendarmes. On nous menait, pour ainsi dire, à bride abattue ; les charrettes cahotaient tellement, que nous ne pouvions dormir qu'aux relais, et on ne nous accordait pas plus de quatre heures par jour pour reposer. Les pauvres gendarmes de notre convoi n'avaient pas même cela ; sur douze qu'ils étaient, quatre seulement pouvaient dormir ;

Digitized by Google

tous les autres devaient rester en faction dans la même chambre. Par suite de l'insomnie leurs yeux s'injectaient de sang, et ils étaient absolument à bout de forces quand ils arrivèrent à Tobolsk.

Durant la route jusqu'à cette ville, il ne se passa presque rien de remarquable. Dans un village, une paysanne me jeta du pain dans ma charrette et menaça les gendarmes avec un bâton. A un autre relais, le gars qui attelait les chevaux demanda au gendarme : « Ce sont encore des Polonais qu'on envoie en Sibérie ? — Oui, répondit le gendarme. — Eh ! ils se sont encore révoltés. »

Les gendarmes russes n'ont pas le tempérament policier ; ce sont des gens assez simples et assez dénués d'astuce, comme en général les moujiks russes. De mes deux gardiens, l'un était taciturne et regardait stupidement devant lui ; l'autre était assez intelligent et me questionnait sur tout ce qui l'intéressait. « Comment cela se fait-il ? — me dit-il lorsque nous arrivions à Tobolsk, —

Digitized by Google

combien de gens on envoie dans cette Sibérie, et toujours des hommes intelligents; pourtant la Sibérie reste toujours bête : elle ne se civilise pas du tout. — Tu es drôle! lui répondis-je : si on jette la bonne graine dans la glace, est-ce qu'elle lève? De plus, l'homme que l'on expédie en Sibérie, on lui lie bras et jambes. »

A Tobolsk, on nous retint deux semaines et demie; nonobstant la longue durée de cet arrêt, on ne me permit pas une seule fois de voir les personnes de ma famille. La captivité à la prison de Tobolsk était très dure et nous souffrions beaucoup du mauvais air; du reste, on nous visitait souvent. « Êtes-vous content de votre entretien? me demanda le colonel. — Pour ce qui est de l'entretien, j'en suis content. — De quoi donc êtes-vous mécontent? — Mais voilà, on ne me laisse pas recevoir la visite de mes proches... — Après cela, vous vous plaindrez aussi de ce que votre poêle est bouché? » cria-t-il avec colère. » L'autorité s'imaginait que les

Digitized by Google

deux vieilles parentes que j'avais à Tobolsk ne manqueraient pas de me faire évader. Chaque soir, les officiers de service venaient demander : « Quel est celui de vous qui s'appelle Khoudiakoff? Est-il ici? » L'extrême sévérité des gardes fâcha même le directeur de la maison d'arrêt. « Est-ce que vos transportés sont des moineaux? Avez-vous peur qu'ils ne s'envolent? » dit-il un jour avec irritation.

De Tobolsk, nous fîmes la route par étapes, conjointement avec les convois de prisonniers ; il y avait quatre hommes par convoi ; mais nous passions la nuit dans des locaux distincts et nous n'avions aucun rapport avec les prisonniers non politiques. Notre voyage était vraiment pénible ; nous couchions dans les plus vilaines chambres de l'étape et l'on nous y enfermait au verrou ; nous ne pouvions pas même sortir pour certains besoins. Toute la nuit, l'espèce de demi-tonneau appelé *parachka* faisait de notre gîte un lieu d'aisances. De plus, nous étions soumis à des

Digitized by Google

perquisitions quotidiennes, ce qui était fort désagréable, car les soldats se bornaient à défaire nos malles et ne remettaient rien en place. Pour nous soustraire à ces ennuis, nous demandâmes au *gorodnitchi* (1) de Tara d'apposer les scellés sur nos bagages ; mais il s'y refusa.

Du reste, dès que nous fûmes entrés dans le gouvernement de Tomsk, on nous traita moins sévèrement, en sorte que nous pûmes voir non seulement les condamnés non politiques, mais même nos camarades de la deuxième catégorie, qui nous rejoignaient toujours dans les villes où l'on faisait halte. A Tomsk, pour la première fois, nous connûmes le contenu du manifeste aux vues larges duquel, je ne sais pourquoi, tous les avocats croyaient d'avance ; les condamnés de droit commun se cotisèrent pour faire brûler un cierge.

Nous voyageâmes en leur compagnie jusqu'à Atchinsk (gouvernement d'Iéniséïsk).

(1) Maître de police dans une ville de district.

Digitized by Google

A partir de cette ville, ils durent faire route à pied ; quant à nous, au nombre de six, après un petit arrêt, on nous fit poursuivre notre voyage.

Il nous fallut, comme précédemment, loger dans des bâtiments d'étape avec ce désagrément qu'à six nous ne parvenions pas à réchauffer ces vastes casernes souvent lézardées et où on ne faisait pas de feu ; dans certains endroits, on nous plaignait même le bois, quoiqu'il soit pour rien en Sibérie. La nuit, j'étais gelé ; la pelisse que j'étendais sur moi en guise de drap ne couvrait jamais tout mon corps, elle laissait en butte aux rigueurs du froid tantôt la tête, tantôt les pieds, tantôt la poitrine, tantôt le dos. A Krasnoïarsk, nous dûmes passer deux jours dans un local pire encore : dans une sorte de buanderie en ruine, sans plancher (nous couchions sur la terre nue), avec un poêle délabré et des vitres brisées (et cela le 16 décembre). Cette buanderie était située dans la cour particulière de la prison ; néanmoins, indépendamment des

Digitized by Google

factionnaires postés aux deux portes, on plaça encore plusieurs gendarmes auprès de nous ; il ne leur était même pas permis de sortir pour aller acheter des provisions. En voyant le procureur, nous nous plaignîmes de notre installation et nous demandâmes à prendre un bain ; plusieurs des nôtres ne s'étaient pas baignés depuis plus de six mois et ils sentaient sur leur personne toutes les conséquences de cette malpropreté forcée. Le procureur se borna à dire qu'il y *penserait*. Jusqu'à, présent, je ne sais pas encore quel a été le résultat de ses réflexions. Quand nous vîmes l'officier de la gendarmerie, nous lui adressâmes la même demande. « Oh ! sans doute, messieurs, répondit-il, ce sont là des besoins essentiels. Je vais tout de suite me rendre chez le gouverneur et je lui ferai part de vos désirs. Mais où est le sous-officier ?... demanda-t-il en s'adressant aux gendarmes. — Il est allé chercher des vivres, Votre Noblesse ! — Comment donc s'est-il permis cela ? commença à crier l'of-

Digitized by Google

ficier. — C'est nous qui l'avons envoyé; nous n'avons encore rien pris de toute la journée, expliquâmes-nous. — S'il en est ainsi, sans doute, c'est un besoin essentiel ! » Quand il nous eut quittés, l'officier rencontra son subordonné : « Comment ! drôle, as-tu osé t'éloigner d'ici?... — Permettez, Votre Noblesse, ils n'ont pas mangé depuis vingt-quatre heures. — Tu t'avises encore de raisonner, qui plus est, canaille ! on t'a mis en sentinelle auprès d'eux, voilà tout ; qu'ils crèvent de faim, ce n'est pas ton affaire... Prends garde à moi !... » acheva-t-il avec un geste expressif.

Il n'est pas étonnant que, voyageant dans de telles conditions, j'aie fini par tomber dangereusement malade; je fus atteint d'une sorte de fièvre chaude. A mesure que nous marchions, je me sentais plus souffrant, la faiblesse et le délire prenaient chez moi un caractère plus grave. Du reste, je n'avais pas encore renoncé à l'espoir d'arriver bientôt à Irkoutsk.

Digitized by Google

Pourtant, quand nous fûmes dans le voisinage de Nijnéoudinsk, je me trouvai si faible, que mes camarades résolurent enfin de me laisser en route; pour moi, je tenais à ne pas me séparer d'eux. « Mais, voyons, tu mourras en chemin! » me dirent-ils. Et ils me laissèrent à Nijnéoudinsk. Effectivement, j'aurais succombé en chemin et, en supposant même que j'eusse pu atteindre Irkoutsk, où je comptais trouver un bon hôpital, je serais mort infailliblement au lazaret de cette ville, car une épidémie y faisait alors beaucoup de victimes.

Iourasoff et Stranden me portèrent, pour ainsi dire, dans leurs bras jusqu'à l'hôpital (naturellement, des gendarmes les accompagnèrent). Pendant toute une journée, je restai sans connaissance et peut-être avec le délire. Le médecin se trouvait alors en tournée dans l'arrondissement. Par bonheur, je pus me faire donner un purgatif par le *feldscher* (1), et, quand je l'eus pris, j'éprouvai

(1) Aide-chirurgien.

Digitized by Google

un mieux sensible. Toutefois, longtemps encore je fus si faible, que je ne pouvais quitter mon lit. Informée que j'étais mourant, l'autorité de Nijnéoudinsk vint voir le défunt ; un aide de camp de l'empereur, envoyé de Pétersbourg à Irkoutsk, entra un instant dans la salle pour s'assurer de mon décès. L'hôpital de Nijnéoudinsk, construit sur un plan fourni, paraît-il, par le département médical, comprenait quatre salles : il y en avait une pour les femmes, une pour les prisonniers, une pour les exilés, et une enfin pour les paysans et les soldats. On aurait difficilement imaginé quelque chose de plus bête. Les gens souffrant des affections les plus diverses étaient réunis dans la même salle, et ils ne guérissaient d'une maladie que pour en contracter une autre. La nourriture qu'on servait aux malades aurait pu ruiner la santé d'un homme bien portant. Malgré les soins exceptionnels dont j'étais l'objet de la part du docteur et du *feldscher*, on me donna une fois de la viande telle que

Digitized by Google

j'en eus des nausées pendant deux jours consécutifs; après quoi, je vomis épouvantablement. Plus d'une fois le docteur a demandé à Irkoutsk la destitution du directeur de l'hôpital, pour cause d'ivrognerie et de vol. Mais, hélas! le directeur a des protections à Irkoutsk, et il continue à voler. La filouterie atteignait dans cet établissement les proportions les plus révoltantes; il suffit de citer l'exemple suivant. L'administration allouait trente kopeks pour l'inhumation de chaque individu décédé à l'hôpital. Cet argent devait proprement servir à l'achat du linceul et de la bougie ; car c'étaient les ouvriers de l'hôpital qui fabriquaient le cercueil et qui creusaient la fosse. Sur cette maigre somme, le directeur savait encore réaliser un bénéfice : il réunissait jusqu'à huit cadavres qu'il faisait inhumer ensemble. Voici comme l'opération avait lieu : on jetait dans un grand cercueil les huit corps nus (dès qu'un malade avait rendu l'âme, ses vêtements disparaissaient, sans qu'on sût jamais ce qu'ils devenaient) ;

Digitized by Google

on étendait par-dessus une pièce de toile ; on dépensait dix kopeks pour la bougie ; et, de cette façon, chaque enterrement rapportait au directeur un boni de plus de deux roubles. « Qu'est-ce que vous faites donc ? Vous ne leur donnez à tous qu'un seul drap ? demandaient les malades aux gens de service. — Qu'importe ? C'est seulement jusqu'à la fosse ; là, nous reprendrons le drap. Il servira peut-être pour vous aussi ! » Ce qu'il y avait de plus hideux dans cette économie, c'est que les morts, gisant dans le *magasin*, devaient attendre le cercueil commun parfois durant deux ou trois semaines !...

Est-il nécessaire d'ajouter que la police de la ville commettait elle-même force malhonnêtetés ? Il suffit de dire que huit fois elle laissa sortir de prison le fameux voleur Pakline. Bien plus, elle prêtait la main aux prisonniers dans la contrefaçon des billets de banque : les détenus fabriquaient les faux assignats ; le directeur de la prison et les employés de police se chargeaient de les écouler

Digitized by Google

au dehors. Des marchands surprirent une fois un commissaire mettant en circulation de tels billets. Mais Dieu lui-même, évidemment, protège les autorités de Nijnéoudinsk, et elles continuent à prospérer. J'ai même lu dans les journaux qu'à l'occasion de l'attentat manqué de Bérézovsky, les prisonniers de Nijnéoudinsk avaient acheté un *obraz* (1) d'Alexandre Nèvsky ; ils l'ont payé avec de faux assignats.

Dans la même salle que moi se trouvait un hydropique qui, déjà en décomposition, répandait une odeur infecte dans toute la chambre. Naturellement, je ne voulais pas retomber malade ; aussi demandai-je à sortir de l'hôpital, sitôt que je pus me tenir sur mes jambes. D'ailleurs, on avait déjà écrit d'Irkoutsk à mon sujet.

Alors on me fit voyager seul ; mais, au lieu de loger dans les bâtiments d'étape, je passais la nuit dans les quartiers de cantonnement. « Eh ! quels rêves tu as faits, mon

(1) Image de piété.

Digitized by Google

gaillard! — me dit une vieille femme en hochant la tête d'un air défiant. — Sans doute, ce n'est pas pour rien qu'on t'a condamné à la transportation! Connu : tu n'es malade que de trop de graisse! »

J'arrivai à Irkoutsk la veille du jour où mes camarades devaient quitter cette ville. Le lendemain, on les expédia au delà du lac Baïkal; moi, on voulait me faire partir le surlendemain... De Pétersbourg avait été envoyé l'ordre de me diriger immédiatement vers ma destination. Mais l'officier chargé de m'escorter se faisait faire un uniforme et remettait le départ d'un jour à l'autre; je dus ainsi passer environ trois semaines à Irkoutsk. La division des gentilshommes, où j'étais logé, manquait absolument de tout confort; l'unique fenêtre était couverte d'une si épaisse couche de poussière, qu'en plein jour il était impossible de rien voir sans le secours d'une bougie. A une *archine* du sol, le mur de pierre suintait l'humidité; il n'y avait pas de poêle dans la chambre, et il y faisait froid. Encore

Digitized by Google

mal remis de ma maladie, je prenais chaque jour un refroidissement; j'avais presque complètement perdu l'ouïe, et je crois n'avoir jamais été aussi sourd que pendant mon séjour à la maison d'arrêt d'Irkoutsk.

Enfin on m'annonça que, le lendemain, sans faute, je partirais, — de grand matin, ajoutait-on. « Eh ! quelle bêtise ! les départs n'ont pas lieu de si bonne heure, me dirent des Polonais dont plusieurs étaient retenus sans aucun motif à Irkoutsk depuis six mois ; vous ne partirez pas avant onze heures ou midi, peut-être même après le dîner, vers les trois heures. »

Tout à coup, la nuit, on entra bruyamment dans notre chambre. C'était le directeur. « Que voulez-vous?... — Préparez-vous, je vous prie ; l'officier est venu vous chercher. Il a apporté des fers, il voulait vous enchaîner, mais je lui ai dit que ce n'était pas permis : vous êtes exilé et gentilhomme. — Est-ce qu'il est seul, ou avec des cosaques? — Avec des cosaques. Maintenant, il fait

Digitized by Google

nuit; je lui ai répondu par un refus, et il est allé se plaindre au maître de police. Mais, en tout cas, faites vos préparatifs. » Ensuite le directeur se retira et je commençai à me disposer au départ. « Eh! c'est absurde, dirent mes compagnons, l'officier, sans doute, est arrivé ivre. On n'a encore jamais emmené personne de nuit. » Leurs raisons me parurent convaincantes, et je me couchai. Mais, au bout d'une demi-heure, un nouveau bruit se fit entendre : « Khoudiakoff, levez-vous ; le maître de police est arrivé. »

A deux heures du matin, je descendis à la salle de la maison d'arrêt. Là, en présence du maître de police, on me fouilla de la façon la plus minutieuse et on m'enleva le seul objet dangereux que j'eusse sur moi : une aiguille fine. Ayant reçu des instructions très sévères, l'officier à la garde de qui j'étais remis avait décidé que les cosaques m'escorteraient, le sabre nu au poing (la rigueur du froid fut cause que les soldats n'exécutèrent pas cet ordre). L'officier s'imaginait, je ne sais pourquoi, que

Digitized by Google

j'étais quelque chose comme le brigand Kipsara, ou une sorte de preux capable d'exterminer tout un détachement d'un seul coup de poing. Quand, au lieu d'un preux, il vit devant lui un homme chétif et débile, il se sentit plein de courage. « Je ne réponds pas de le conduire jusqu'à Iakoutsk ; voyez comme il est malade ; il mourra en route », dit-il à l'oreille du maître de police. Pendant ce temps, on transportait mes bagages hors de la prison et on les chargeait sur le véhicule. « Ce sac va vous gêner ; tenez, il sera mieux comme cela. Permettez-moi d'arranger votre malle ! » me disaient le maître de police et l'officier, en me faisant monter dans la voiture... A trois heures du matin, nous partîmes d'Iakoutsk.

L'officier chargé de m'accompagner était un certain Konstantinoff, qui avait auparavant escorté Ogryzko. Il était désigné maintenant pour remplir les fonctions de commandant à Viluï, où devaient être internés des Polonais. Ses instructions lui défendaient même de me parler.

Digitized by Google

XIX

LE PURGATOIRE

Peu de mes lecteurs ont vu quelque chose de plus désert que la route qui va d'Irkoutsk à Iakoutsk...

Dans certains relais même, les habitants manquaient de pain. « L'ordre a été reçu, mais on n'a pas pris de dispositions pour nous faire parvenir des vivres, et nous sommes sans pain. »

Mais ce fut bien autre chose encore pendant le trajet de Iakoutsk à Verkhoïansk; l'employé qui m'accompagna depuis Iakoutsk

Digitized by Google

disait lui-même que ce voyage était pire que les travaux forcés.

A Verkhoïansk, je suis sans argent. Mais la pensée n'est soumise à aucune limitation...

...Les gens qui considèrent tout, sauf la mangeaille, avec l'indifférence de la vache, comprendront difficilement combien est cruelle l'agonie d'un homme se trouvant dans ma position. Habiter avec des veaux, souffrir la faim pendant des semaines entières, être dans l'impossibilité de s'occuper d'aucun travail sérieux, vivre au milieu des plus plats chicaneurs, parmi des gens dont toutes les pensées et toutes les actions révoltent l'âme; n'avoir, depuis plus d'un an, aucune nouvelle de ses parents les plus chers et de ses amis les plus intimes, en attendre durant des mois entiers, et, au bout de ce temps, ne voir rien venir; enfin, songer aux maux terribles de la patrie, qui auraient pu être (1)...

L'homme capable de sentir comprendra

(1) Lacune dans le manuscrit. (*Note de l'éditeur russe.*)

Digitized by Google

quels sentiments pénibles doivent accompagner ma vie; aussi, je me répète souvent en esprit le souhait que Mikhaïloff envoie à la jeune Russie :

Puisse votre lutte, plus heureuse que la nôtre,
Être couronnée par la victoire,
Puisse s'éloigner de vos lèvres
La coupe qui nous empoisonna !

10 décembre 1867.

Digitized by Google

APPENDICE

Pour compléter la biographie de notre auteur, nous croyons devoir reproduire ici quelques extraits d'un article que lui consacra le journal le *Vpéred* (numéro du 15 décembre 1876), lorsque parvint en Europe la nouvelle, démentie plus tard, de la mort de Khoudiakoff.

..... Comment et pourquoi il se trouvait à Pétersbourg, en vérité je l'ignore. Je sais seulement que je l'y rencontrai en 1866, après son retour de l'étranger, et qu'il y vivait alors en donnant des leçons. C'était un homme de petite taille, maigre, maladif, extrêmement nerveux, avec une voix grêle et de petits yeux inquiets.

Digitized by Google

Sa petite figure contractée semblait toujours prêter l'oreille à quelque bruit ou sonder du regard quelque coin. Un observateur attentif ne pouvait pas ne pas voir en lui une nature remuante, active et fanatique. Ce n'était pas le fanatique raide et gourmé qui tantôt s'enferme dans un majestueux silence, comme s'il craignait de salir ses lèvres en adressant la parole à ceux qui l'entourent, tantôt fulmine contre eux avec colère. Non, c'était un fanatique sémillant, rieur, causeur et « bon garçon ». Toutefois, sous cette apparente facilité d'humeur, l'observateur expérimenté découvrait un véritable ascète, un fanatique poursuivant opiniâtrement son but.

Il appartenait corps et âme au cercle des conspirateurs moscovites, et il était le centre de la section pétersbourgeoise de cette société. Bien qu'au début la conspiration dite de Karakozoff n'accordât au peuple qu'un rôle très secondaire dans le changement des destinées nationales, néanmoins les conjurés étaient, pour la plupart, des hommes vraiment populaires, nourrissant de réelles sympathies pour le peuple, pour la plèbe, s'efforçant de lui inoculer leurs idées à chaque occasion favorable, prêts à venir en aide matériellement et moralement même aux individus isolés, en attendant que sonnât l'heure de l'affranchissement général. Sous ce rapport,

Digitized by Google

Khoudiakoff allait plus loin peut-être qu'aucun de ses amis. La société dont il était l'âme déployait une activité infatigable pour apprendre à lire à d'anciens soldats, à des ouvriers, etc. Naturellement, elle ne se limitait pas à ce but modeste, et les leçons de lecture qui avaient lieu dans des locaux privés servaient de point de départ à des conversations d'un caractère beaucoup plus instructif. A cette époque s'opère même une révolution complète dans l'activité littéraire de Khoudiakoff. Renonçant aux recherches linguistiques, il s'applique à vulgariser l'instruction. Il écrit pour les masses de petits livres où, nonobstant la circonspection rendue nécessaire par la censure, l'hostilité contre les institutions établies se trahit en maint endroit. Tel son *Autodidacte*, qui fut plus tard retiré de la circulation et livré aux flammes. Tels ses *Grands hommes racontés* (quatre biographies : Washington, Béranger et je ne me rappelle plus qui encore) dont la vente fut interdite aussi. Telle, enfin, son *Ancienne Russie*, saisie également et brûlée. Ce dernier ouvrage, composé avec un rare bonheur, jouit d'une grande vogue dans certains milieux. Sauf quelques pages de la préface, que les professeurs seuls pouvaient comprendre, tout le reste était écrit dans une langue éminemment accessible au peuple. Toutes les

Digitized by Google

fois qu'il le pouvait, l'auteur s'effaçait derrière les témoignages contemporains, ou il citait les proverbes et les dictons caractéristiques de l'époque. Sans doute, ce n'était pas l'histoire des grands-ducs et des tzars, mais l'histoire du peuple, et, bien que rédigée de façon à obtenir le visa de la censure, elle laissait, en fin de compte, une impression terriblement amère dans l'âme de tout lecteur quelque peu intelligent. De même, les morceaux réunis dans la petite chrestomathie intitulée l'*Autodidacte* avaient été choisis de manière à provoquer spontanément des dispositions critiques à l'égard de la société actuelle. Toutes les personnes (et il y en a eu beaucoup) qui ont enseigné dans les écoles publiques en se servant des livres de Khoudiakoff, m'ont assuré d'une commune voix qu'ils rendaient de très grands services et que les élèves de tout âge les goûtaient au plus haut point. Jamais Khoudiakoff n'employait ces locutions triviales grâce auxquelles tant d'écrivains croient donner à leur style une couleur populaire, et, néanmoins, il savait on ne peut mieux se mettre à la portée des intelligences les plus incultes. Si je ne me trompe, Khoudiakoff est aussi l'auteur d'une petite brochure qui parut à l'étranger, ornée d'une croix et intitulée : *Parole de saint Ignace*, ou simplement : *Saint Ignace*. C'était un

Digitized by Google

recueil de textes sacrés (avec des renvois aux passages cités) condamnant les rois, les autorités, les seigneurs, les riches et toutes les institutions actuelles...

Pendant l'instruction, Khoudiakoff eut une attitude très ferme et disputa vaillamment sa tête à la commission d'enquête. Dans ce temps-là, tout Pétersbourg parla d'un des prévenus à qui, au cours d'un interrogatoire, on avait déchiré la bouche. Cette aventure arriva précisément à Khoudiakoff. Mécontent d'une expression qui lui était échappée, il déchira le morceau de papier sur lequel il avait écrit sa déposition et le fourra dans sa bouche. L'enquêteur Nikiforaki fondit sur lui comme un milan et, secondé par les gardes, entreprit de lui arracher ce malheureux morceau de papier, ce qu'il fit en lui déchirant les coins de la bouche et en le rouant de coups. Parmi les condamnés, trois seulement : Maïevsky, Marx et Khoudiakoff, n'éprouvèrent pas les effets de la clémence impériale; le premier, parce qu'il était Polonais et avait refusé de signer un recours en grâce; le second, parce qu'en sa qualité d'instituteur de la jeunesse il avait trompé la confiance du gouvernement, et que d'autre part son âge avancé lui ôtait l'excuse d'un entraînement juvénile; quant à

Digitized by Google

Khoudiakoff, la commission était persuadée qu'il avait été condamné à une peine trop légère, étant donné le degré de sa culpabilité; degré qui n'avait pas pu être juridiquement établi grâce sèulement à l'obstination et à l'habileté du criminel. Aussi, le gouvernement s'efforça-t-il de rendre pour lui la relégation pire que les travaux forcés, en l'envoyant à Verkhoïansk, petite localité iakoute située à plus de 1000 verstes au nord-est de Iakoutsk...

... Sa mère vendit sa petite maison et partit pour la Sibérie, mais on dit qu'elle mourut en route. Du moins, à Verkhoïansk, Khoudiakoff vécut toujours seul sous une tente iakoute qu'il partageait avec deux cosaques du pays, leurs familles et leurs animaux domestiques. Aucun adoucissement ultérieur ne fut apporté à son sort. Il écrivit là une grammaire iakoute, un dictionnaire de la même langue et encore un autre ouvrage. Tous ces manuscrits furent envoyés par lui à Pétersbourg, mais n'arrivèrent pas à destination. Vers 1869, si je ne me trompe, il perdit la raison. A trois reprises, le gouverneur d'Iakoutsk sollicita le transfert du malade dans un asile d'aliénés, et chaque fois on lui répondit par un refus. Plus tard, cependant (pas avant la fin de l'année 1874), Khoudiakoff fut transféré

Digitized by Google

à la maison de fous d'Irkoutsk, où il est mort, s'il faut en croire les journaux russes...

... Voici la liste de ses travaux scientifiques, publiés en volumes avec nom d'auteur :

Recueil des chants historiques et populaires de la Grande-Russie. Moscou, 1860.

Contes grands-russiens. Moscou, 1860-1862.

Énigmes grandes-russiennes. Moscou, 1861.

Matériaux pour l'étude de la littérature populaire russe. Saint-Pétersbourg, 1863.

Le Livre russe (contes, proverbes, énigmes, chansons, poésies, récits, fables). Saint-Pétersbourg, 1863.

Comme on le voit, aucun de ces ouvrages n'est postérieur à l'année 1863, époque à partir de laquelle l'activité de Khoudiakoff prit une autre direction.

FIN DE L'APPENDICE

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

PRÉFACE DE L'ÉDITION FRANÇAISE I
INTRODUCTION IX
I. — PREMIÈRE ENFANCE 1
II. — LE GYMNASE. 12
III. — L'UNIVERSITÉ DE KAZAN (1858-1859). 25
IV. — L'UNIVERSITÉ DE MOSCOU (1859-1860). 41
V. — PREMIÈRES TENTATIVES LITTÉRAIRES (1860-1861). 56
VI. — LES HISTOIRES D'ÉTUDIANTS A LA FIN DE 1861. 62
VII. — PREMIER AMOUR 77
VIII. — PÉTERSBOURG (1862-1863). 85
IX. — LA TENDANCE DES ESPRITS ET LA CENSURE (1863-1864). 106
X. — MARIAGE. 118
XI. — A L'ÉTRANGER. 139
XII. — A PÉTERSBOURG. 148
XIII. — KARAKOZOFF. 165
XIV. — L'ARRESTATION. 179

Digitized by Google

XV. — L'INSTRUCTION 192
XVI. — LE JUGEMENT. 255
XVII. — L'ENTERREMENT 263
XVIII. — APRÈS LA MORT 271
XIX. — LE PURGATOIRE 288
APPENDICE. 291

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google